

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Jou Lin Wai Che

專邪林儒

LE ROMAN DES LETTRÉS

Etude sur un Roman Satirique Chinois

THÈSE

pour le Doctorat d'Université

présentée

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

HO SHIH-CHUN

LIBRAIRIE L. RODSTEIN

17, Rue Cujas, 17

PARIS

—
1933

ie Paris
1933.

THÈSE
pour le Doctorat

THÈSE

La Faculté n'entend donner aucune approbation, ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Jou Lin Wai Che

專邪集儒

LE ROMAN DES LETTRÉS

Etude sur un Roman Satirique Chinois

THÈSE

pour le Doctorat d'Université

présentée

à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

HO SHIH-CHUN

LIBRAIRIE L. RODSTEIN

17, Rue Cujas, 17

PARIS

—
1933

*29687



AVANT-PROPOS

Nous voudrions faire connaître à nos amis occidentaux un roman ancien, et très estimé : le Roman des Lettrés. C'est un roman d'un genre exceptionnel en Chine : il tourne en dérision les lettrés, du temps de Yong-tcheng (1723-1734) et de K'ien-long (1736-1794). L'auteur était assez audacieux pour oser attaquer, sans aucun ménagement, une classe qui jouissait d'un respect traditionnel. On doit recommander la lecture de ce roman à ceux qui sont curieux de la vie intellectuelle en Chine, au début de la dynastie des Ts'ing (1644-1911).

Nous divisons notre exposé en trois parties. Dans la première nous donnons divers renseignements sur l'auteur et son ouvrage ainsi que les appréciations dont il a été l'objet de la part des critiques chinois. La deuxième est consacrée à l'étude de quelques-uns des principaux personnages du roman. La troisième est une traduction des meilleurs passages.

Avant de clore cet avant-propos, nous avons le devoir d'exprimer notre profonde gratitude à M. le professeur Marcel Granet qui nous a guidé dans

l'exécution de ce travail avec beaucoup de bienveillance.

Nous devons aussi une grande reconnaissance à M. Edouard Mestre, Maître de Conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, Chargé de cours à l'Institut des Hautes Etudes Chinoises, qui nous a donné de précieux conseils.

D'autre part nous tenons à exprimer nos vifs remerciements à M. le professeur F. Baldensperger qui a bien voulu accepter la présidence du jury de thèse.

Enfin, nous avons à exprimer nos sentiments reconnaissants à l'égard de l'Institut des Hautes Etudes Chinoises, où nous avons travaillé.

INTRODUCTION

Le roman, que nous étudions ici, est un des plus célèbres qu'ait produits la littérature chinoise. Il est pourtant à peu près inconnu en Europe. Aucune traduction du *Jou-lin-wai-che* de *Wou King-tseu*, ni complète, ni partielle, n'a été faite. A notre connaissance aucune des histoires de la littérature chinoise parues à l'étranger ne le mentionne; le nom de l'auteur même n'est pas cité¹. Un exemplaire de l'ouvrage se trouve à la Bibliothèque Nationale, un autre à la Bibliothèque de l'Ecole des Langues Orientales Vivantes. Celui de la Bibliothèque Nationale, d'ailleurs la précieuse deuxième édition², est décrit de la façon suivante dans le « Catalogue des Livres Chinois, Coréens et Japonais du Département des Manuscrits », par Maurice Courant : « Jou lin oui chi tschien tchoan, Histoire des Lettrés. Préface par Hien-tchai-lao-jen

1. Nous avons consulté sans succès les ouvrages suivants : Grube, *Geschichte der Chinesischen Litteratur*; Giles, *Gems of Chinese Literature*; Giles A. *History of Chinese Literature*; Wylie, *Notes on Chinese Literature*; *Toung Pao*, série I et II (31 vol.); *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient*, 1901 à 1927; Wieger, *La Chine à Travers les Ages*; *Encyclopædia Sinica*.

2. Voir plus loin, p. 25.

(1736), édition de la Salle O'hien (1803). L'intrigue du roman est placée dans les années Oan li. 56 houei. » Nous ferons remarquer que nous avons préféré, pour le titre, à la traduction « Histoire des Lettrés » celle de « Roman des Lettrés », qui nous a paru plus exacte et plus conforme au genre de l'ouvrage.

Avant d'aborder l'étude du « Roman des Lettrés », nous voudrions dire quelques mots sur le roman chinois. L'expression chinoise, par laquelle on désigne le roman, est celle de *siao-chouo*. Ce terme, qui signifie à l'origine quelque chose comme « littérature de second ordre », par opposition aux genres supérieurs (*king tchouan*), se rencontre avec cette acception dans *Tchouang-tseu*, dans le *Che-ki*, dans le *Han-chou*, etc. Nous le trouvons défini dans le *T'ong-chou-pien* de la façon suivante : « Tous les écrits, qui n'ont pas leur origine dans les livres canoniques, sont dits inférieurs : on les appelle *siao-chouo*¹. » La catégorie du *siao-chouo* embrassait donc un domaine extrêmement vaste. Elle comprenait même des livres philosophiques, comme certains *tseu*. Il ne nous reste aucune des œuvres classées *siao-chouo* dans l'antiquité; seuls quinze titres nous ont été transmis par le *Han-chou*².

A l'époque des *Ts'in* (246-207 av. J.-C.) et des *Han* (206 av. J.-C.-219 ap. J.-C.), le roman proprement dit est encore rare; il devient plus fréquent sous les six dynasties (220-581), mais il s'agit surtout de romans

1. Cf. *T'ong-chou-pien*, par Tseï Hao, ch. VII. Voir *Bibliographie*, p. 192.

2. Cf. *Han-chou*, livre de *Yi-wen-tche*.

mythologiques¹. C'est sous les *T'ang* (618-905) que le roman commence à être vraiment florissant². Il a généralement pour sujet des histoires étranges, des *tchouan-k'i*, ou encore des faits historiques. Vers cette époque l'expression *siao-chouo* paraît déjà s'appliquer plus particulièrement au roman.

Jusqu'aux *T'ang*, les romans étaient écrits en langue littéraire, en *wen-yen*. Pourtant, dans certains passages apparaît l'usage de la langue parlée, du *Pai-houa*. C'est dans cette dernière que vont être désormais, à partir des *Song* (960-1276), exclusivement écrits les romans.

Lang Ying, dans son *Ts'i-sieou-lei-kao*, livre XXII, explique de la façon suivante l'origine de cette forme de roman, qu'il fait remonter au règne de *Jen-tsong* (1023-1056) des *Song*. Après une longue période de prospérité, l'empereur désira qu'on lui racontât des histoires pour distraire ses loisirs. Cette habitude bientôt se généralisa et se répandit dans tous les milieux. Les conteurs se mirent à écrire leurs histoires avant de venir les conter, naturellement en langue parlée, et ainsi naquit cette forme du roman moderne, qui sous les *Song*, porta le nom de *p'ing-houa*.

Un type de composition s'établit. Chaque roman commence et se termine par un poème. Il est divisé en chapitres de longueur à peu près égale, qui débu-

1. Cf. *Chao-che-chan-fan-pi-ts'ong*, par *Hou Ying-ling*, ch. 36. Voir plus loin *Bibliographie*, p. 192.

2. Cf. *L'Histoire Sommaire des Romans Chinois*, de *M. Lou Sin*, qui consacre trois chapitres à cette époque, ch. VIII, IX et X. Voir plus loin, p. 194.

tent toujours par les mots : *houa chouo* (on raconte...) et s'achèvent par la phrase refrain : *Tsie t'ing hia houei fen kiai*, qui annonce le chapitre suivant. Ces formules indiquent bien nettement l'origine orale de ce genre littéraire. D'après M. *Sie Wou-leang*, l'œuvre la plus ancienne de ce type serait le *Siuen-ho-yi-che*, qui a pour sujet la captivité des empereurs *Houei-tsong* (1101-1125) et *K'in-tsong* (1125-1126). Les romans les plus importants qui parurent ensuite, et qui sont également connus hors de Chine, sont le *Chouei-hou*¹ de la fin des *Yuan* (1277-1367), le *Si-yeou-ki*² et le *Kin-p'ing-mei*³ des *Ming* (1368-1643).

Le Roman des Lettrés appartient à la forme traditionnelle qui vient d'être décrite, mais il apporte un élément nouveau. C'est le premier roman satirique de la littérature chinoise.

1. Roman ayant pour sujet les exploits des 108 conjurés de la montagne, *Leang*. 100 *houei* (chapitres), l'auteur est *Che Naïngan* (environ 1330-1400).

2. Roman bouddhique en 100 *houei*, de l'époque des *Ming*, inspiré par le pèlerinage de *Hiuen-tchouang*. Auteur inconnu.

3. Roman en 100 *houei*, attribué à *Wang che-tchen* (1526-1573), l'action se passe à l'époque des *Song*.

PREMIERE PARTIE

LE ROMAN ET SON AUTEUR

I. — BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

D'après M. *Hou Che*¹, *Wou King-tseu* est né dans la quarantième année de *K'ang-hi* (1701), et mort dans la dix-neuvième année de *K'ien-long* (1754).

La biographie de *Wou King-tseu* a été écrite par *Tch'eng Tsin-fang*² qui l'avait connu personnellement; ils avaient des parents communs. Nous donnons ici la traduction de cette biographie qui a été insérée dans le recueil intitulé *Ts'in-k'i-hien-lei-tchen*³.

« Le Maître avait pour nom de famille *Wou*, et pour

1. Doyen de la Faculté des lettres de l'Université Nationale de Pékin. Il a consacré à *Wou King-tseu* une biographie chronologique parue séparément en 1923, et réimprimée dans son édition du *Jou-lin-wai-che*. (Voir plus bas p. 26.)

2. *Tch'eng Tsin-fang* (*Yu-men*) est né dans la sous-préfecture de *Hie*, province de *Ngan-houei*; il est reçu docteur dans la 36^e année de *K'ien-long*. C'est un grand écrivain de son époque (Cf. *Kono-tch'ao-che-jen-tchen-lie*, livre 43, publié en 1819).

3. C'est un recueil de biographies et une anthologie des écrivains les plus connus de la dynastie des *Ts'ing*. Il a été publié la 28^e année de *T'ao-Kouang* (1847).

nom personnel *King-tseu*, son *tseu*¹ était *Min-hien* ; il avait un autre *tseu* qui était *Wen-mou*. Il était originaire de *Tch'ouan-kiao* (sous-préfecture de la province de *Ngan-houei*). Sa famille était illustre, et comptait plusieurs grands dignitaires parmi ses membres.

M. *Wou* était doué d'une intelligence remarquable. Il lui suffisait de lire une fois un livre pour le réciter par cœur. Dès qu'il eût atteint l'âge, il fut reçu à l'examen du baccalauréat. Il avait hérité de ses ancêtres d'une fortune de plus de vingt mille *leang* (taëls)², Mais il était incapable de gérer ses biens ; il était d'une générosité telle qu'il distribuait des secours à quiconque se trouvait dans le besoin. Il avait l'habitude de boire, chanter et crier jour et nuit en compagnie de lettrés. Il lui suffit de quelques années pour dilapider toute sa fortune. Le gouverneur de la province de *Ngan-houei*, M. *Tchao Kouo-lin*, ayant appris son renom, lui fit subir un examen, et le trouvant plein de talent, voulut le présenter pour le concours de « *Po-hio-hong-ts'eu* » (érudition et belles lettres) ; mais il ne se présenta même pas à l'examen provincial de licence. Cependant, sa famille devenait de plus en plus pauvre ; alors, il déménagea et s'installa au pont

1. Nom honorable. « Un jeune homme à vingt ans reçoit le bonnet viril et un nom plus honorable (un nom d'âge mûr). » (*Li Ki*, trad. Couvreur, ch. I, part. I, p. 32.) Nous indiquerons les *tseu* entre parenthèses.

2. L'unité de poids pour l'argent est le *leang*, que nous traduisons par taël ou once. Il a pour sous-multiples décimaux : le *ts'ien*, le *fen*, le *li*, etc.

Ta-tchong à l'Est de la ville de *Kiang-tch'eng*¹, Tous ses biens consistaient en quelques dizaines de bouquins, dans lesquels il se plongeait nuit et jour. Dépourvu de tout il échangeait ses modèles d'écriture contre du riz; en plein hiver, souffrant du froid, n'ayant rien pour s'acheter du vin et de la nourriture, en compagnie de ses amis intimes *Wang King-men*², *Fan Chen* □³, etc., au nombre de cinq ou six, ils sortaient de la ville par les nuits de belle lune, et ils faisaient à pied plusieurs dizaines de *li*⁴, le long de la muraille, en chantant et criant joyeusement. Ensuite ils rentraient dans la ville à la pointe du jour et se séparaient. Presque toutes les nuits se passaient ainsi; c'était pour eux un exercice salubre qui leur « réchauffait les pieds ». Mon grand-oncle, M. *Li-Chan*⁵, qui était parent de M. *Wou*, lui envoyait souvent des secours. Une fois, en automne, après trois ou quatre jours de pluie, mon grand-oncle dit à ses fils : « Ces jours-ci, le riz coûte très cher en ville. On ne sait comment se porte *Min-hien* (*Wou King-tseu*), allez le voir avec trois boisseaux de riz et deux mille sapèques. » Quand les visiteurs arrivèrent chez lui,

1. Un autre nom de *Yang-tcheou*, préfecture du *Kiang-sou*.

2. Nous n'avons pas trouvé d'autre renseignement sur lui.

3. Dans le *Tsing-k'i-hien-lei-tchen*, il manque le 3^e caractère de son nom. C'est pourquoi nous ne pouvons pas savoir exactement de qui il s'agit. D'après M. *Hou Che*, c'est *Fan Ming-tchen* qui avait pour tseu *Chen-mo*. (Cf. *Biographie chronologique*, de *Wou King-tseu* par M. *Hou Che*, p. 27.)

4. Mesure itinéraire (environ un demi-kilomètre).

5. Nous n'avons pas trouvé d'autre renseignement sur lui.

il jeûnait déjà depuis deux jours. Cependant, dès qu'il eut reçu de l'argent, il se livra à la boisson, et se mit à chanter et à crier sans se soucier nullement du lendemain. Cependant, il se perfectionnait dans l'étude; il pouvait improviser de belles compositions littéraires en vers ou en prose; même en prenant tout leur temps ses amis ne pouvaient guère composer mieux que lui dans les joutes littéraires. Entre les années *Sin-yeou* (1741) et *Jen-siu* (1742), il fut invité à séjourner dans ma maison; nous échangeâmes des pièces de vers et nous y trouvâmes un grand plaisir. M. *Wou* était impatient de nature; à peine quelques mois se furent-ils écoulés qu'il prit congé de nous. Durant toute sa vie, il aima venir en aide aux hommes de talent; par contre, il méprisait les lettrés qui s'adonnaient au *che-wen*¹, et vouait une haine féroce à ceux qui se targuaient d'y exceller. J'ai toujours trouvé que c'était un peu exagéré de sa part, mais je n'ai jamais pu l'en dissuader. De ce fait, son sort devint plus misérable. M. *Wou* était très intime avec mon grand-oncle *Mien-tchouang*² qui aimait beaucoup l'étude des

1. Cette expression veut dire : « Littérature en vogue. » Elle désigne le genre de composition littéraire qu'on exigeait des candidats aux examens. C'est le *Pa-kou* ou *Pa-kou-wen* : « Amplification de huit périodes. » (Cf. *Mélanges sur l'Administration*, par le père P. Hoang, p. 151; *Variétés Sinologiques*, n° 21, et Cf. Wieger, *La Chine à Travers les Ages*, p. 275.)

2. *Mien-tchouang* est le *tseu* de *Tch'eng T'ing-tsou*, né à Nankin. Dans les premières années de *K'ien-long* (1736-1794), il avait été appelé par la Cour pour l'examen de belles lettres, mais il n'avait pas été reçu; après cela, il n'alla plus aux examens, et travailla chez lui sur les *King*. Il vécut 77 ans. Il écrivit plusieurs livres sur le *Yi-king* et le *Tch'ouen-ts'ieou*. (*Kiang-ning-fou-tche*, livre 27.)

livres canoniques. Il s'y adonna également dans sa vieillesse et il disait à ce propos : « C'est la base sur laquelle doit reposer la vie humaine. » L'année *Kia-siu* (1754), je le rencontrai à *Yang-tcheou*. Sachant que j'étais devenu plus pauvre qu'auparavant, il prit mes mains et dit en pleurant : « Vous êtes arrivé à la même situation que moi, c'est bien dur!... Que faire? » A mon retour dans la région du *Houai*¹, *M. Wou* monta dans mon bateau pour me faire ses adieux. Indiquant la lune nouvelle, il me dit : « En nous quittant, nous ne saurions fixer une date à notre prochaine rencontre. Je m'attriste à cette idée; je voudrais bien improviser une pièce de vers à votre adresse, mais je n'y arrive pas en raison de mon émotion, ce sera pour plus tard. » Sept jours après c'était le septième jour de la dixième lune, *M. Wou* mourut. Il avait, quelques jours avant sa mort, dépensé les dernières sapèques qui restaient dans sa poche pour inviter ses amis à boire; dans son ivresse, il avait récité ce vers de *Fan-tch'ouan*² : « Un homme ne doit mourir qu'à *Yang-tcheou*³. » C'est ce qui lui arriva effectivement, n'est-ce pas extraordinaire?

1. Grande rivière qui traverse les provinces de *Ho-nan*, de *Ngan-houei* de *Kiang-sou*, et se jette dans la mer.

2. *Tou Mou* (*Mou-tseu*) (803-852), né à *Fan-tch'ouan*; grand poète, que, par respect, on appelait par le nom de son pays natal. (Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by Herbert A. Giles, n° 2065.)

3. *Yang-tcheou* est considéré comme une très belle ville où l'on trouve les plus belles filles et où l'on peut mener une vie idéale. *Tou Mou* voulait vivre et mourir dans cette ville. *Yang-tcheou* fut construit sous l'empereur *Yang des Souei* (605-617), il dépensa beaucoup pour cette ville. (Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by A.

Au moment de la mort de M. Wou, son fils, qui s'appelait *Lang*, était déjà nommé au poste de : *Nei-ko-tchong-chou-chö-jen*¹. Le camarade de promotion de son fils, *Wang Yeou-ts'eng* ou *Wang Kou-yuan*², se trouvait justement à *Yang-tcheou* à cette époque. Il demanda à l'Inspecteur des Transports de sel, M. *Lou*, de faire les funérailles et de transporter les restes du défunt³ à *King-ning* (Nankin) pour les enterrer, M. Wou était âgé de cinquante-quatre ans.

Il a écrit un recueil, *Wen-mou-chan-fang-tsi*; un certain nombre de *Kiun* (livres), de critiques poétiques. En outre, sur le modèle des romanciers de l'époque des *T'ang* (618-905), il a composé un « Roman des Lettrés » en cinquante livres. Il a peint à merveille dans cet ouvrage les traits des lettrés. Ses con-

Giles, n° 2393.) L'Empereur, au lieu de s'occuper des affaires impériales, allait souvent à *Yang-tcheou* pour se divertir. Dans la douzième année de *Ta-ye* (nom de son règne), c'est-à-dire en 1616, partout il y avait des bandits et des fonctionnaires rebelles. L'Empereur voulait néanmoins aller à *Yang-tcheou* pour se divertir. Un de ses courtisans qui se nommait *Tch'ouei Min-siang*, lui dit de ne pas y aller et de s'occuper un peu plus des affaires impériales. L'Empereur le tua, et partit quand même. Des courtisans rebelles tuèrent l'Empereur à *Yang-tcheou*. (Cf. Livres des *Souei*, L. IV.)

1. Ou *Tchong-chou*, écrivain de la Cour des écrits sous la direction du Ministre suprême. (Cf. *Mélanges sur l'Administration*, par P. Hoang, p. 15; *Variétés Sinologiques*, n° 21.)

2. *Wang Yeou-ts'eng* (*Kou-yuan*), né à *Sieou-chouei* (actuellement sous-préfecture de *Kia-hin*, de la province de *Tchö-kiang*); reçu Docteur dans les premières années de *K'ien-long* (1736-1794); grand poète de son époque. (Cf. *Kia-hin-fou-tche*, livre 21.)

3. *Wang Yeou-ts'eng* n'ayant pas assez d'argent pour faire les funérailles de Wou *King-tseu*, et transporter ses restes, il s'adressa à l'Inspecteur des Transports de sel qui était très riche et était ami de Wou *King-tseu*.

temporains se disputaient pour copier son manuscrit. Il eut trois fils : l'aîné est *Lang*, qui est à l'heure actuelle vice-préfet de la préfecture de *Ning-wou*¹.

Parmi mes amis aucun n'est aussi pauvre que l'était *Min-hien* (*Wou King-tseu*). Un jour qu'il est venu me faire une visite à *Houai*, j'ai fouillé dans sa valise; il ne possédait même pas de pinceau ni d'encrier. « Comment, lui dis-je, ce sont les objets dont nous vivons, et vous ne les avez même pas? » — « J'ai mon pinceau et mon encrier, me répondit-il, sous ma poitrine, je ne veux pas m'embarrasser d'autres. » Son esprit a illustré toute une époque. Le ciel qui l'a fait souffrir, et qui a transmis son savoir à la postérité, avait peut-être une intention que nous ne connaissons pas; aussi ne doit-on pas le juger sous l'angle des mœurs du temps. (*Ts'ing-ki-hien-lei-tchen*, livre 12).

II. — JUGEMENTS DES ECRIVAINS CHINOIS SUR LE ROMAN DES LETTRES (JOU-LIN-WAI-CHE)²

Très nombreux sont les écrivains chinois qui ont écrit sur le « Roman des Lettrés », la principale et la

1. Préfecture de la province de *Chan-si*.

2. *Jou-lin* est une expression ancienne, qui signifie « les lettrés ». Dans *Che-ki* (mémoires historiques de *Sseu-ma Ts'ien*, il y a un chapitre qui s'appelle *Jou-lin-tchouan* (biographie des lettrés). (Cf.

plus belle œuvre de *Wou King-tseu*. Critiques, préfaciers, annotateurs, commentateurs sont légion. Les uns l'ont considérée comme une œuvre moralisatrice, capable d'exercer une heureuse influence sur les hommes; les autres, comme un monument littéraire unique sur les *Ts'ing* et une peinture fidèle des mœurs de l'époque; tous sont unanimes à reconnaître sa beauté incomparable. Ils lui ont décerné tous les éloges possibles et rien que des éloges. Aussi peut-on la classer parmi les chefs-d'œuvre de la littérature chinoise.

De leurs appréciations, nous allons donner quelques extraits recueillis au cours de nos recherches.

« On ne peut compter, écrit *Hien-tchai-lao-jen*¹, les innombrables personnages que contient ce roman; ils y sont si bien décrits dans leur nature propre et dans leurs sentiments intimes qu'on croit les voir apparaître pleins de vie sur le papier. Le lecteur, quel qu'il soit, y rencontrant tous les types humains, peut toujours parmi eux reconnaître le sien. Comme dans un miroir il peut scruter sa propre image ». (Préface de l'édition de 1736.)

« Les caractères et les mœurs, écrit *Sing-yuan-*

che-ki, livre 121). Dans presque toutes les histoires dynastiques se trouve le chapitre *Jou-lin-tchouan*. *Wai-che*. Dans *Tchou-li* : Annales de l'extérieur. (Cf. *Tchou-li*, trad. Feu E. Biot, livre XXVI, pp. 119-120.) Mais ces deux caractères ont aussi le sens de : « Histoire en dehors de l'histoire officielle ». Le dictionnaire *Ts'eu-guan* donne plusieurs titres de romans où *Wai-che* veut dire roman.

1. L'auteur de la préface de l'édition originale datée de la première année de *K'ien-long* (1736) son nom véritable nous échappe.

*t'ouei-che*¹, y sont peints avec la fermeté des gravures des antiques trépieds, on croit voir tous les démons de l'enfer surgir sur le papier. Mais l'auteur a peint un certain nombre de modèles de sagesse pour opposer un barrage au courant du vice et montrer le prix

de la vertu. Quand l'auteur décrit les sages, on se croirait en leur présence, les écoutant énoncer leurs maximes; quand il peint les mauvais, on croirait apercevoir leurs entrailles, entendre leurs voix et percevoir leurs attitudes. Là où l'art de la peinture même ne saurait atteindre, le pinceau de l'auteur a touché... Confucius a dit : « Quand vous voyez un homme sage, pensez à l'égaliser en vertu. Quand vous voyez un homme dépourvu de vertu, examinez-vous vous-même (de peur de lui ressembler). »² Les lecteurs qui pensent ainsi trouveront sans doute que les romans aussi sont utiles au même titre que les livres classiques et qu'ils peuvent exalter les bonnes intentions et contribuer au perfectionnement de l'homme. » (Préface de l'édition de 1874.)

« La description de l'opulence et des honneurs, écrit *Si-hong-cheng*³, sert de base à la construction de l'ouvrage. Il peint avec une rare finesse l'orgueil et les adulations. Tout ce qui est empressement et froideur

1. Auteur de la préface de l'édition de 1874. Son nom véritable nous échappe.

2. *Quatre Livres*, trad. Couvreur, p. 105.

3. Auteur d'une préface datée de la quatorzième année de *Kouang-siu* (1888), son vrai nom nous est inconnu.

dans les relations mondaines, mensonge ou sincérité dans les démonstrations sentimentales est illustré avec éclat sur le papier... cette maxime des anciens sages que le bien encourage, et que le mal rebute, s'applique bien au Roman des Lettrés. » (Préface de l'édition de 1888.)

Hormis les quelques critiques dont nous avons cité les appréciations, d'autres ont donné sur l'œuvre de *Wou King-tseu* des jugements analogues que nous nous dispensons de noter ici.

Mais nous tenons à montrer l'opinion de nos auteurs contemporains.

M. *Sie Wou-leang*¹, dans son ouvrage « l'Histoire de la littérature chinoise » (*Tchong-kouo-ta-wen-hio-che*) a écrit les lignes suivantes : « Les personnages du Roman des Lettrés ont été créés pour permettre à l'auteur de lancer ses flèches amères contre les hommes haut placés de son temps. Il fut le maître de l'école naissante des écrivains satiriques. » (*Tchong-Kouo-Ta-Wen-Hio-Che*, 5^e partie, chap. IV, p. 38.)

De même, M. *Tcheou Chou-jen*², beaucoup plus connu dans le monde littéraire sous le pseudonyme *Lou Sin* que sous son vrai nom, dans son « Histoire Sommaire des Romans Chinois » a assigné la première place au « Roman des Lettrés ».

« ...Parut alors le Roman des Lettrés. L'auteur, nourri de justes intentions, entreprit de décrire pour

1. Professeur à l'Université de *Tong-lou* (*Yun-nan*).

2. Professeur à l'Université nationale de Pékin.

les bafouer, les mœurs corrompues de son temps. Il dirigea ses pointes principalement contre les lettrés. Son style émeut, plaisante, attendrit et raille à la fois. Enfin, parmi les romans, il est celui qui mérite véritablement le nom de roman satirique » (*Tchong-kouo-siao-chouo-che-liq*, p. 247-256).

Selon M. *Ts'ien Hiuan-t'ong*¹, il n'y eut au cours des cinq derniers siècles de l'histoire chinoise, que quelques chefs-d'œuvre littéraires; lorsqu'on a cité le *Chouei-hou*² (les 108 conjurés de la Montagne Leang), le Roman des Lettrés et le *Hong-leou-mong*³ (Songes de la chambre rouge), on est à peu près au bout de la liste. L'ouvrage de *Wou King-tseu* mérite une place exceptionnelle; non seulement, c'est une œuvre littéraire, mais aussi un modèle pour les écrits en langue nationale (*Kouo-yu*), qui peut servir de livre de lecture aux écoles secondaires⁴. (Préface de l'édition de 1920.)

*Tch'en To-sieou*⁵ a écrit : « La littérature chinoise présente une lacune, elle est uniquement subjective, semblable à un malade imaginaire qui pousse des cris de douleur, trop peu d'écrivains connaissent la description objective. Si le Roman des Lettrés est regardé comme un trésor rare et précieux, c'est parce qu'il

1. Professeur à l'Université nationale de Pékin.

2. Voir *supra* P. 10, note 1.

3. Roman en 120 *houei* attribué à *Tch'ao Siue-ts'in*, vers 1680.

4. La lecture du *Roman des Lettrés* est à tel point pratiquée dans les écoles de la Chine moderne que la maison *Ya-tong* a dû en publier huit éditions successives dans la période 1920-1924.

5. Professeur à l'Université nationale de Pékin.

n'est point subjectif, imaginaire, mais objectif, réaliste. C'est un genre de roman qui se rencontre rarement parmi les œuvres littéraires chinoises. Que ceux qui ont lu cet ouvrage réfléchissent un peu : qu'était la société d'alors ? Comment se conduisaient les académiciens, les bacheliers et les lettrés notoires de l'époque ? Dans quelle situation se trouvait le peuple ? Tout cela n'est-il pas lumineusement déroulé devant nos yeux ? Tous ces personnages ne sont-ils pas décrits avec une ressemblance frappante ? L'auteur a créé ce genre littéraire deux siècles avant nous. N'est-ce pas un grand mérite ? Plus encore, sa pensée aussi est digne de notre admiration. » (Préface de l'édition de 1920.)

« Le premier grand écrivain de *Ngan-houei*, écrit M. *Hou Che*, ce n'est pas *Fang Pao* (1678-1749)¹, ni *Lieou Ta-kouei*², ni *Yao Nai* (1730-1815)³, c'est *Wou King-tseu* de la sous-préfecture de *Tch'ouan-kiao*. »

Le même admirateur de *Wou King-tseu* a entrepris de faire une biographie bien documentée de notre auteur. Il nous conte chronologiquement sa vie, en faisant ressortir le développement intime de sa personnalité et l'évolution de sa pensée. « Si son œuvre devient immortelle, ajoute M. *Hou Che*, c'est parce qu'elle renferme des vues larges et nobles, et fait

1. Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by Herbert A. Giles, n° 556.

2. Maître de *Yao Nai*, né à *T'ong-tch'eng*, Cf. *Kouo-tch'ao wen-lou*, Livre 18, Biographie de *Lieou Ta-Kouei*.

3. Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by A. Giles, n° 2437.

preuve d'une technique supérieure. » (Préface de l'édition de 1920.)

« De véritables études critiques, dit M. *Hou Che*, ont paru sur le Roman des Lettrés. En 1885, fut publié un recueil de Critiques en deux chapitres qui a pour auteur *T'ien-mou-chan-k'iao* et *Houang Siao-t'ien*; on ne peut malheureusement plus retrouver cet ouvrage. Un autre recueil de critiques fut publié par *Tchang Wen-fou*, il a également disparu. » (Biographie chronologique de *Wou Kin-tseu* par M. *Hou Che*, p. 45.)

III. — NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Selon *Tch'eng Tsin-fang*¹, l'œuvre de *Wou King-tseu* se compose de :

un recueil de *Wen-mou-chan-fang*;

un certain nombre de livres de critique poétique;

le Roman des Lettrés : 50 livres.

Selon *Kin Ho*², *Wou King-tseu* a écrit :

un recueil de poésies (*Wen-mou-chan-fang-che-tsi*)

7 livres;

un recueil de prose (*Wen-mou-chan-fang-che-tsi*)

5 livres;

1. Voir *supra*, p. 11, note 2.

2. L'auteur de la préface de l'édition de 1869; il se dit fils de la petite-nièce de *Won King-tseu*.

une œuvre d'explication de *Che King* (*Che-chouo*)
7 livres;

le Roman des Lettrés (*Jou-lin-wai-che*) 55 livres. (Cf.
Préface de l'édition de 1869.)

Le *Tch'ouan-kiao-tche*¹ mentionne :
une œuvre d'explication de *Che King* (*Che-chouo*)
7 livres;

un recueil de poésie et de prose (*Wen-mou-chan-fang-che-wen-tsi*) 12 livres;

le Roman des Lettrés (*Jou-lin-wai-che*) 50 *houei*
(chapitres). (Cf. *Tch'ouan-kiao-tche*, livre 49.)

En 1922, M. *Hou Che* entreprit de rechercher chez tous les bouquinistes l'œuvre de *Wou King-tseu*, il ne put trouver que quatre livres du recueil, *Wen-mou-chan-fang-tsi*. Un examen minutieux a permis à M. *Hou Che* d'affirmer que dans sa trouvaille, il n'existe aucune œuvre composée par *Wou King-tseu* après sa quarantième année, que les quatre livres tombés entre ses mains ont été gravés sur bois du vivant de leur auteur, en l'année 1740.

Le Roman des Lettrés se composerait, selon la monographie de la sous-préfecture de *Tch'ouan-kiao* et selon *Tch'eng Tsin-fang*, de 50 chapitres (*houei*) ou livres (*kiuan*), mais *Kin Ho* affirme qu'elle comporte 55 chapitres (*houei*). En effet, la postface que ce dernier a écrite donne cette mention : « Le Roman des Lettrés a été gravé sur bois à l'époque où M. *Kin*

1. *Tch'ouan-kiao-tche* : « Monographie de la sous-préfecture de *Tch'ouan-kiao* ». (V. notre Bibliographie, p. 192.)

*Tsong t'ing*¹ était recteur du collège des bacheliers de *Yang-tcheou*. A partir de cette époque, il y eut plusieurs éditions, on ne sait quand, ni par qui, un chapitre, le 56^e, a été ajouté aux premiers; il faut le supprimer (Préface de l'édition de 1869). Cette postface est datée de la huitième année de *T'ong-tche* (1869); ainsi, le Roman des Lettrés avait déjà en ce temps-là cinquante-six chapitres. »

La première édition fut exécutée entre les années 1768 et 1769, elle est introuvable à l'heure actuelle, inutile de dire que le manuscrit a été depuis longtemps égaré. La première édition et le manuscrit comportaient-ils tous deux 50 chapitres? On ne sait. Toutefois, à défaut de l'édition en 56 chapitres, nous possédons trois bonnes éditions : celle de 1813, 18^e année de *Kia-k'ing* gravée sur bois par la librairie *Houei-hien-t'ang*; celle de la librairie *Yi-kou-t'ang* parue en 1816, 21^e année de *Kia-k'ing*, et celle de la librairie *Ts'i-cheng-t'ang* parue en 1869, huitième année *T'ong-tche*; toutes trois ont 56 chapitres. Selon *Kin Ho* qui avait écrit une note documentaire qu'on a ajoutée à la nouvelle édition, le Roman des Lettrés devait avoir seulement 55 chapitres, le 56^e étant un chapitre apocryphe ajouté aux premiers par quelque écrivain ultérieur. En 1800, parut l'édition gravée sur bois de la librairie *Ts'i-cheng-t'ang* comportant 56 chapitres. Une autre édition parut en 1885, que la Commercial Press de

1. *Kin Tsong-t'ing* (*Tchao-yen*), né à *Tch'ouan-kiao*, reçu docteur la 31^e année de *K'ien-long* (1766). Cf. *Kouo-tch'ao-che-jen-tchen-liao*, Livre 40.

Changhaï a rééditée en 1907; la librairie *Yu-wen* de Changhaï, en a également donné une édition conforme en 1913; toutes ces éditions comportent 56 chapitres. Mais en 1888, parut une édition comportant 60 chapitres, fait d'après l'édition de la librairie *Ts'i-cheng-t'ang*, mais augmentée de quatre chapitres apocryphes par un auteur inconnu. D'autre part, la librairie *Ya-tong* de Changhaï a donné une édition en 1920 comportant 55 chapitres, avec ponctuation selon la méthode européenne, par M. *Wang Yuan-fang*¹. Celui-ci déclare, dans une notice jointe à la quatrième réimpression de cette édition (1922), qu'il s'est servi de l'édition de 1816 pour rectifier certaines erreurs et faire quelques corrections, l'édition de 1816 étant la meilleure et la plus sûre. Le 56^e chapitre qui était donné tel quel dans toutes les éditions précédentes, n'est reproduit, dans celle de 1920, que comme appendice. Selon M. *Wang Yuan-fang*, il est certain que ce chapitre constitue un texte apocryphe. (Cf. préface de l'édition de 1922).

Le Roman des Lettrés a eu encore de nombreuses éditions; on en cite plus de trente, généralement en 56 et 60 chapitres; mais elles ne sont que des reproductions de l'une ou l'autre des éditions mentionnées plus haut.

Nous nous sommes servis, pour notre travail, de la huitième édition de la librairie *Ya-tong* de Changhaï, 1924, neuf cent quatre-vingt-huit pages. La biographie

1. Professeur à l'Université de Pékin.

chronologique de *Wou King-tseu* par M. *Hou Che* y est reproduite. La première impression de cette édition remonte à l'année 1920. Quant au texte, il est conforme à l'édition de *Yi-kou-t'ang* (1816).

IV. — LA PENSÉE DE L'AUTEUR

*Wang Yeou-ts'eng*¹, dans son recueil *Ting-sin-lao-wou-tsi*², a cité ces deux vers de *Wou King-tseu* : « Pourquoi l'éducation donnée par les pères et les maîtres ne vise-t-elle exclusivement qu'à former des hommes dans le cadre étroit du programme officiel ? » *Wou King-tseu* devait les avoir écrits après sa quarantième année, ce qui explique pourquoi dans les écrits retrouvés par M. *Hou Che*, on n'a point eu trace de ces paroles amères. Ils cadrent bien avec l'esprit dans lequel son roman a été écrit et la moralité qu'on peut en tirer. Dans le premier chapitre du Roman des Lettrés, par la bouche de *Wang Mien* l'auteur critique le programme officiel des examens littéraires, conçu dans le but de recruter les lettrés par le genre littéraire du *Pa-kou* (amplification de huit périodes)³; « A l'avenir, les lettrés

1. Voir *supra*, p. 16, note 2.

2. Recueil des poésies et des proses de *Wang Yeou-ts'eng* en 16 *Kiuan* (livres), grav. sur bois de l'année 1868.

3. Voir *supra*, p. 14, note n° 1.

auront un chemin pour atteindre les honneurs, ils n'attacheront plus grand cas à leur éducation littéraire, ni à leur conduite privée. » (*Jou-lin-wai-che*, premier chapitre, p. 16-17). Cette critique comporte l'enseignement de tout son livre. Ailleurs, par le truchement de son personnage *Ma Tsin* fait au système de recrutement en honneur à son époque, des éloges qui sont des traits ironiques dirigés contre les lettrés, qui ne s'adonnaient à ce genre littéraire que dans le but d'obtenir un poste de fonctionnaire. Dans le chapitre ajouté par un inconnu au roman, chapitre composé, selon l'opinion de *Kin Ho*¹, au moyen de phrases empruntées à d'autres œuvres de *Wou King-tseu* et mises bout à bout, nous lisons ce jugement : « Si l'on se propose de rassembler les hommes de talent de tout l'empire et de les soumettre à ces conditions, on en prendra bien peu et on en perdra beaucoup » (*Jou-lin-wai-che*, appendice p. 3). L'opinion de *Wou King-tseu* sur le programme des examens littéraires nous semble suffisamment claire : « A cette époque-là, écrit *M. Hou Che*, tout le monde prétendait appartenir à l'école de Confucius et de *Mong-tseu*, mais en réalité on défendait aux hommes de traduire soit en paroles soit en actions, l'enseignement des anciens sages; on obligeait les étudiants à apprendre les compositions écrites dans *Pa-kou*, et à composer des pièces de vers conformément aux modèles du programme; tout le reste, ce qui touche à la littérature, à la morale, on

1. Voir *supra*, p. 23, note n° 2.

n'en avait cure, car si vous vous appliquiez à tout cela, qui vous donnerait un poste officiel? Les empereurs voyaient dans les conditions exigées des postulants aux fonctions publiques l'unique procédé efficace pour étouffer la pensée et partant le talent qui aurait pu les gêner. Pour lutter contre ce machiavélisme, il n'existe qu'un moyen : c'est de faire une nouvelle psychologie sociale, de dévoiler les basses intentions du système de recrutement des fonctionnaires, de décrire les défauts des milieux officiels dans le but de faire comprendre aux hommes que « l'homme » est plus à considérer que « le fonctionnaire », « la science » plus que « le *Pa-kou* », « la personnalité » plus que « la richesse et la noblesse ». Tout le sens, dans le *Roman des Lettrés*, réside dans la formation de cette psychologie. » (Préface de l'édition 1924.)

Aussi l'auteur a-t-il peint la cupidité, l'ambition démesurée, l'imposture et la bassesse des lettrés d'une part, et a-t-il vanté d'autre part la valeur de ceux de ses contemporains qui s'appliquaient à acquérir un vrai savoir, à avoir une conduite exemplaire sans rechercher ni l'intérêt ni les titres officiels. Bref, il expose des faits, bons ou mauvais, leurs causes et leurs effets pour qu'ils servent de miroir à ses semblables.

La haine que *Wou King-tseu* nourrissait contre les lettrés du genre *Pa-kou* constitue un trait important de son caractère; son panégyriste *Tch'eng Tsin-fang*¹ n'a pas manqué de le relever. Le *Roman des Lettrés*

1. Voir *supra*, p. 11, note n° 2.

lui fournit plus d'une occasion de bafouer ses « ennemis » ; il expose à la risée de tous leur ignorance et leur faux savoir. Sur ce point, on s'est demandé pourquoi *Wou King-tseu* était si irréductible. « La dynastie des *Ts'ing*, dit M. *Hou Che*, est regardée comme l'époque brillante de la science antique ; l'influence de *Pa-kou* ne paraît pas excessive ; en tout cas, elle n'a pas entravé le progrès des études classiques : canons confucéistes, histoire, littérature. Pourquoi *Wou King-tseu* a-t-il exclusivement peint des lettrés du genre *pa-kou* qui étaient méprisés ? De ce que l'on a mis en doute l'intention de *Wou King-tseu*, il est résulté qu'on n'a pas reconnu au Roman des Lettrés sa place entre les règnes *K'ang-hi* et *K'ien-long* » (Préface de l'édition 1924). Il a fallu attendre la biographie chronologique de *Wou King-tseu* par M. *Hou Che*, pour déterminer l'époque de soudure entre la disparition des grands écrivains tels que *Kou Yen-wou*¹ (1612-1686), *Houang Tsong-hi*² (1609-1695), *Yen Jo-kiu*³ (1636-1704), *Wang Che-tchen*⁴ (1634-1711), *Hou Wei*⁵ (1633-1714), et le dernier des canonistes *Mao K'i-lin*⁶ (1623-1707), et l'apparition de leurs successeurs. Lors-

1. Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by Herbert A. Giles, n° 986.

2. Cf. *ibid.*, n° 874.

3. Cf. *Ibid.*, n° 2466.

4. Cf. *ibid.*, n° 2221.

5. Cf. *ibid.*, n° 823.

6. Cf. *ibid.*, n° 1436.

que *Wou Xing-tseu* atteignit trente ans, *Tai Tchen*¹ (1722-1777) n'avait que huit ans, *Yuan Mei*² (1725-1797) n'avait que quinze ans, *Tchou Yun*³ (1729-1780) n'avait que deux ans, *Wang Tchong*⁴ (1744-1794) n'était pas encore né. Pendant cette période de jonction, l'influence du « *pa-kou* » atteignit son apogée. Nous citerons encore l'opinion de *Tchang Hio-tch'eng*⁵ en témoignage. Dans le quatrième livre du recueil des œuvres posthumes de cet auteur, on lit une lettre de *Chen Fong-tche*⁶, à laquelle nous empruntons le passage suivant : « Sous les *Ming*, le programme officiel était partout appliqué, la science et la littérature étaient bien inférieures par rapport aux siècles précédents. C'était la décadence des mœurs. Au début de la Dynastie régnante (les *Ts'ing*) la science positive était en honneur; on avait inaugurée le concours d'érudition et de belles lettres; on confiait aux lettrés les postes de l'Académie d'Histoire, et les savants érudits et les lettrés illustres se succédaient les uns aux autres; c'était vraiment la splendeur des lettrés. Plus tard, quand les travaux d'histoire furent terminés, les

1. Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by H. A. Giles, n° 1838.

2. Cf. *ibid*, n° 2557.

3. Cf. *ibid*, n° 485.

4. Cf. *ibid*, n° 2165.

5. Reçu docteur sous le règne de *K'ien-long*. Il était le bibliothécaire du Collège impérial. (Cf. *Tchong-kouo-jen-ming-ta-ts'eu-tien*

6. *Fong-tche* est le *tseu* de *Chen Tsai-t'ing*, né à *Kao-yeou* (sous-préfecture du *Kiang-sou*). Reçu licencié sous le règne de *K'ien-long*. Il était écrivain de la Cour des écrits sous la direction du Ministre Suprême.

académiciens n'avaient pas grand'chose à faire. Les premières années *Yong-tcheng* de la deuxième décade du règne *K'ien-long*, les lettrés se disputaient les places d'honneur dans le genre littéraire des quatre livres (c'est le genre *pa-kou*, selon M. *Hou Che*). « Quand j'étais âgé de quinze ou seize ans (entre les années 1752-1753, à la veille de la mort de *Wou King-tseu*) j'ai souvent entendu les vénérables vieux lettrés attribuer une grande importance à leurs études, tandis qu'ils considéraient l'étude des livres canoniques et de l'antiquité comme un savoir superflu, et la poésie, la composition dans le style classique, la prose rythmée comme des tâches superficielles; ils pensaient qu'un lettré qui ne connaissait pas l'art d'écrire en *pa-kou* ne pouvait être considéré comme un savant. Le mal était de nouveau devenu irrémédiable. » (*Tchang-che-yi-chou*, livre 14.)

De ce qui précède, nous pouvons conclure que l'époque de *Wou King-tseu* était celle où le *Pa-kou* atteignit son apogée. Le Roman des Lettrés se proposait donc de tuer un mal réel; il n'a pas manqué son but.

Le Roman des Lettrés commence par la biographie romancée d'un lettré-ermite, qui ne remplissait aucune fonction publique, mais qui s'adonnait à l'étude désintéressée, dédaignant le pouvoir et le profit; elle se termine par la description de la vie d'un tailleur, *Kin Yuan*, qui, en dehors des heures que son métier lui prenait, se plaisait à jouer du luth, à faire de la calligraphie, à composer des vers. Ses amis lui demandaient : « Puisque vous voulez être un homme de lettres, pourquoi continuez-vous à exercer votre mé-

tier? Pourquoi ne fréquentez-vous pas les gens des écoles? » Il répondit : « Je ne veux point être un homme de lettres, c'est par goût que je me livre quelquefois à l'étude. Quant à mon humble métier, il m'est donné en héritage par mon grand-père. Est-ce que l'étude et la calligraphie sont incompatibles avec ce métier de tailleur, est-ce que celui-ci déshonore celles-là? Bien plus, ces gens des écoles ont leurs propres idées; comment m'accepteraient-ils en leur compagnie? Je gagne journallement six à sept *fen*¹ d'argent; quand j'ai bien mangé, je puis, selon mon gré, jouer du luth ou faire de la calligraphie, agir enfin comme bon me semble; je n'envie pas la richesse ni la noblesse d'autrui; je n'ai pas à observer l'attitude des autres ni à les servir. Ni le ciel, ni la terre ne s'occupent de moi, quelle indépendance joyeuse! » (*Jou-lin-wai-che*, chapitre 55, p. 12).

En résumé, *Wou King-tseu* prône l'étude désintéressée, la poursuite du vrai savoir; en même temps, par le personnage du tailleur *Kin Yuan* il nous fait comprendre qu'on doit vivre de son propre travail.

Si l'on considère le roman de *Wou King-tseu* dans son ensemble, on voit qu'il présente certains traits importants au point de vue de la sociologie.

Wou King-tseu veut restaurer certains rites du bon vieux temps; il fait le procès des mœurs et de la société de son temps, et suggère des réformes. Durant toute sa vie il ne cessa de se faire remarquer par sa

1. Voir *supra*, p. 12, note n° 2.

pensée et par son exemple; l'on peut en juger par ses écrits, surtout par le Roman des Lettrés.

En vivant comme il a vécu, et en écrivant le Roman des Lettrés, *Wou King-tseu* nourrissait l'idéal cher aux lettrés de conserver l'ancienne sagesse, de restaurer les rites perdus. D'autre part, à l'égard de certaines mœurs anciennes qu'il jugeait excessives, il formulait des critiques fort justes. Il voulait, selon l'expression de M. *Hou Che*, « refaire une psychologie sociale ». Pour cela, il a émis dans son ouvrage des pensées suggestives et profondes, raconté la vie d'un certain nombre d'hommes modèles, dans l'espoir qu'une transformation s'accomplira invisiblement et radicalement sous l'influence de ces exemples. Le talent, qu'il a déployé dans la peinture des mœurs, a été sans cesse secondé par ses observations objectives; ce qui explique que les traits de caractères qu'il a relevés témoignent d'un réalisme étonnant. *Wou King-tseu* attribue la cause du mal social à la corruption de l'homme qui s'éloigne de plus en plus de l'enseignement des anciens sages en poursuivant les richesses et les honneurs.

Les appréciations que nous avons citées de nos écrivains anciens et contemporains, témoignent suffisamment de la technique de *Wou King-tseu* et de l'art avec lequel il traduit sur le papier, en traits tour à tour plaisants et sublimes, les observations qu'il a recueillies parmi ses relations, dans les différents milieux de fonctionnaires, d'aspirants fonctionnaires, de lettrés désintéressés, de commerçants, de femmes et

d'artisans; il nous montre la pensée intime, l'intention cachée de ses personnages, sans mêler à ses observations ses propres appréciations sur les mœurs de son temps.

V. — RESUME DU ROMAN

Le Roman des Lettrés se divise en 55 « *houei* » ou chapitres. « Cet ouvrage, écrit M. *Tcheou Chou-jen*¹ se propose de décrire les agissements infiniment variés d'un grand nombre de personnages qui, en faisant tour à tour leur apparition au cours du récit, font surgir entre eux une série d'incidents se rapportant à des sujets variés, puis disparaissent ensemble, personnages et incidents. Bien que ce soit un roman de longue haleine, il n'est constitué que par des anecdotes séparées les unes des autres » (*Histoire Sommaire des Romans Chinois*, pp. 247, 256).

La plupart des personnages du roman ne sont pas de pures fictions, ils existaient réellement et vivaient au temps de *Wou King-tseu*, mais pour des raisons politiques, l'auteur les a placés sous la dynastie des *Ming* (1368-1643). Quatre-vingt-onze d'entre eux sont maintenant identifiés; les autres pourraient l'être, avec moins de certitude cependant, car il doit y avoir

1. Voir *supra*, p. 20, note n° 6.

parmi eux des personnages fictifs qu'il a créés pour le besoin de son ouvrage. Nous donnerons des monographies de quelques personnages importants.

*
**

Conformément à une règle établie chez les romanciers chinois, l'auteur a donné comme titre à chacun des chapitres deux courtes phrases arrangées de façon à établir le double parallélisme des mots dont elles se composent et des faits qu'elles expriment succinctement. Ces faits peuvent se rapporter au même personnage ou à deux personnages différents qui présentent des analogies. Les chapitres se composent donc de deux parties qui se suivent ou qui se complètent.

Le premier chapitre, par exemple, a pour titre deux petites phrases que nous traduisons comme suit :

a) « En écrivant le prologue, nous exposons la grande doctrine;

b) « En relatant une vie modèle, nous condenseons tout l'enseignement. »

Le parallélisme rigoureux des phrases chinoises se perd une fois traduites; remarquons toutefois que, dans l'exemple cité, le premier caractère de chacune des deux phrases est un verbe transitif, les 2^e et 3^e caractères forment un nom commun, le 4^e et le 5^e forment encore un verbe transitif, le 6^e est un adjectif qualifiant le dernier qui est un nom commun.

Si dans la première phrase se trouve un nom propre

composé de deux ou trois caractères, la seconde doit avoir à la place correspondante un nom propre d'un nombre égal de caractères. Par exemple, le seizième chapitre a pour titre deux phrases contenant chacune un nom propre de trois caractères, un nom commun précédé d'un adjectif qualificatif, un verbe transitif, un substantif complément direct.

a) « A *Ta-lieou-tchouang*, un bon fils adorait son père;

b) « A *Lo-ts'ing-hien*, un honnête fonctionnaire encouragea un lettré. »

Toutefois, la division du roman en chapitres laisse beaucoup à désirer. Souvent, le récit qui fait l'objet du titre d'un chapitre et qui devrait y être rattaché, se trouve coupé en deux parties, sans qu'il y ait d'autre nécessité à cela que d'assurer à tous les chapitres un nombre approximativement égal de pages. Par exemple, le titre du deuxième chapitre parle du succès de *Tcheou Tsin* à l'examen du baccalauréat, alors que le récit de cet événement se place dans le chapitre suivant. Ces erreurs se rencontrent souvent. Lors de l'impression du roman en 1888, *Si-hong-cheng*¹ a eu soin de modifier un certain nombre de titres, de façon qu'ils correspondent plus exactement au contenu du texte. Il nous semble utile de mentionner, en bas des titres originaux, les modifications qui se trouvent dans l'édition de 1888.

Chapitre II. Titre original : a) Le licencié (*Hiao-*

1. Voir *supra*, n. 19, note n° 3.

lien) Wang fait, à l'école de village, connaissance d'un camarade de promotion;

b) L'instituteur Tcheou, dans sa vieillesse, est reçu premier à l'examen.

Titre modifié :

a) (La même phrase sans modification.)

b) Le « T'ong-cheng » (candidat au baccalauréat) Tcheou visite les salles d'examen de la licence.

Le récit s'arrête à la visite des salles d'examen par Tcheou Tsin et ses amis. (Voir partie II, Ch. II).

Chapitre V. Titre original : a) Le bachelier Wang songe à légitimer sa concubine;

b) Le collégien Yen meurt de maladie à son domicile.

Titre modifié :

a) (On a changé quelques caractères sans déformer le sens essentiel de la phrase originale.)

b) Le collégien Yen fait signe avec ses doigts avant de mourir.

La dernière partie de ce chapitre décrit l'avarice de Yen Ta-yu au moment de sa mort. (Voir partie III, pp. 165-166.)

Chapitre XIX. Titre original : a) K'ouang Tch'ao-jen (K'ouang Kiong) se flatte d'avoir un bon ami;

b) P'an Tseu-ye (P'an San) tombe dans les mésaventures.

Titre modifié :

a) Un homme cupide (il s'agit de K'ouang Kiong) se déguise pour subir les examens à la place d'un candidat;

b) Le fonctionnaire (il s'agit de *P'an San*) coupable est découvert et mis en prison.

*
**

Nous donnons ci-après la traduction des titres de tous les chapitres avec leur résumé succinct.

Chapitre I.

Titre : a) En donnant le prologue, nous exposons la grande doctrine;

b) En relatant une vie modèle, nous condensons tout l'enseignement.

Résumé : Le prologue s'ouvre par un poème dont l'objet est de montrer la vanité d'un idéal qui se réduit aux exploits, au renom, à la richesse et à la noblesse.

Ce chapitre est consacré à la biographie romancée d'un homme modèle vivant à la fin de la Dynastie des *Yuan* (1277-1367). (Voir partie II, Ch. I.)

Chapitre II.

Titre : a) Le licencié *Wang*, à l'école de village fait connaissance d'un camarade de promotion;

b) L'instituteur *Tcheou* dans sa vieillesse, est reçu premier à l'examen.

Résumé : Ce chapitre parle de *Tcheou Tsin*, instituteur de village. Il avait comme élève *Siun Mei* dont

le licencié *Wang* avait vu en rêve le nom auprès du sien sur la liste de promotion des Docteurs. La seconde partie du chapitre raconte comment *Tcheou Tsin* fut reçu licencié. (Voir partie II, Ch. II.)

Chapitre III.

Titre : a) L'examineur¹ *Tcheou* reçoit un candidat remarquable;

b) Le boucher *Hou* trouble l'annonce des candidats reçu.

Résumé : *Tcheou Tsin* est nommé examinateur de la province de *Kouang-tong*. Il reçoit aux examens le candidat *Fan Tsin* d'un âge respectable, mais de valeur médiocre. *Fan Tsin*, promu licencié en devient subitement fou de joie; il ne recouvre sa lucidité qu'après avoir reçu des gifles de son beau-père. (Voir Part. II, Ch. II, pp. 95 et suiv., et Part. III, pp. 156 et suiv.)

Chapitre IV.

Titre : a) En célébrant un service religieux un bonze est impliqué dans un procès;

b) Au cours d'un banquet, des notables sont victimes d'une mésaventure.

Résumé : La mère de *Fan Tsin* venait de mourir; celui-ci fait venir des bonzes pour célébrer un service religieux. L'un d'eux est accusé d'avoir eu des rela-

1. *Hio-tao* ou *Hio-tcheng* : L'Examineur provincial pour le Baccalauréat. Cf. *Mélanges sur l'Administration*, par le P. Hoang, p. 46; *Variétés Sinologiques*, n° 21.

tions suspectes avec une femme et traduit devant les autorités locales. Il est mis en liberté après une intervention de *Fan Tsin*.

Fan Tsin et *Tchang Tsin-tchai* sont invités à un banquet chez le sous-préfet *T'ang*. L'interdiction d'abattre des animaux venait d'être décrétée¹. Un boucher veut vendre de la viande, et afin d'obtenir l'autorisation de vente, il envoie cinquante livres de viande au sous-préfet. Mais, sur les conseils de *Tchang Tsin-tchai*, le sous-préfet fait périr le boucher sous la cangue surmontée de ces cinquante livres de viande. Un soulèvement populaire s'ensuit; *Tchang* et *Fan*, déguisés, réussissent à s'enfuir.

Chapitre V.

Titre : a) Le bachelier *Wang* songe à légitimer une concubine (de *Yen Ta-yu*);

b) Le collégien *Yen* meurt de maladie à son domicile.

Résumé : Le bachelier *Wang* était le frère de la femme d'un collégien appelé *Yen Ta-yu*. Pendant que sa femme gardait le lit, *Yen Ta-yu* songe à légitimer sa concubine. Il offre de l'argent au bachelier *Wang* pour obtenir son consentement. Celui-ci le lui donne.

La seconde partie du chapitre relate la mort de *Yen Ta-yu*. (Voir partie III, pp. 165-166.)

1. Quand il y avait la sécheresse, l'Empereur ou le Chef de la province, faisait un sacrifice au ciel pour demander la pluie, et décréait l'interdiction de tuer des animaux. Coutume ancienne qui remonte à l'antiquité chinoise.

Chapitre VI.

Titre : a) Un notable malade fait peur aux bateliers;

b) Une veuve, injustement accusée, porte plainte contre son beau-frère.

Résumé : *Yen Ta-wei*, se faisant passer pour malade, accuse les bateliers d'avoir volé ses précieux médicaments, en réalité de simples gâteaux, et réussit à escroquer une forte indemnité. (Voir partie II, Ch. V.)

Le même *Yen Ta-wei* méconnaissant les droits de la concubine déjà légitimée de son frère décédé, tente de s'approprier la fortune de celle-ci. La veuve porte plainte contre son beau-frère.

Chapitre VII.

Titre : a) L'examineur *Fan* manifeste sa reconnaissance envers son maître;

b) Le secrétaire¹ *Wang* fait preuve de ses sentiments d'amitié.

Résumé : Nommé examinateur, *Fan Tsin* reçoit un candidat nommé *Siun Mei* qui a été recommandé par son maître, *Tcheou Tsin*. Le *Yuan-wai Wang* fait preuve de son amitié pour *Siun Mei* qu'il avait déjà vu en rêve.

Chapitre VIII.

Titre : a) Dans sa détresse, le *Kouan-tch'a* (ou « *Tao-*

1. En chinois *Yuan-wai* ou *vuan-wai-lang*, secrétaire des six ministères.

t'ai » (intendant d'un circuit) *Wang* rencontre un ami de sa famille;

b) Dans leur pays natal, les jeunes *Leou* rencontrent un ami pauvre.

Résumé : Le *Yuan-wai*, *Wang* nommé intendant du circuit de *Nan-tch'ang* dans la province de *Kiang-si*, ayant fait sa soumission à un prince dissident, est l'objet d'un mandat d'arrêt. En fuite dans le *Kiang-si*, il rencontre le petit-fils du préfet de *Nan-tch'ang*, et reçoit de lui une aide généreuse.

De retour chez eux, les frères *Leou* (fils du premier ministre), se trouvent en présence de M. *Yang Yun*, un lettré de talent et un homme sage, qui était en prison, parce qu'il ne pouvait pas payer une dette, et les frères *Leou* le considèrent comme un ami.

Chapitre IX.

Titre : a) Les jeunes *Leou*, de leur propre argent, payent la dette de leur ami;

b) Le commandant de garnison *Lieou*, usant d'un subterfuge, frappe des bateliers.

Résumé : Au commencement de ce chapitre l'auteur décrit comment *Yang Yun* fut jeté en prison sur une plainte de ses créanciers, et comment les frères *Leou* payent pour sa mise en liberté.

Plus tard, ils s'embarquent pour faire une visite à *Yang Yun*. En automne, la voie fluviale était très encombrée. Un certain *Lieou*, commandant de garnison, se fait passer pour un membre de l'illustre famille du premier ministre *Leou* pour effrayer les bateliers. Sa

barque filait à toute vitesse; son domestique frappait avec un fouet les bateliers qu'il rencontrait. Les frères *Leou*, dans leur barque, arrivent sur les lieux, reprochent gentiment au domestique du commandant sa supercherie et lui disent de ne plus recommencer ses bravades.

Chapitre X.

Titre : *a*) L'académicien *Lou* aimant les lettrés de talent, fait choix d'un gendre;

b) Le petit-fils de M. *K'iu* devient le mari-gendre¹ d'une riche famille.

Résumé : L'académicien *Lou* aimait les lettrés de talent. Ayant rencontré le petit-fils de M. *K'iu*, ancien préfet de *Nan-tch'ang*, il lui donne son estime et le choisit pour mari-gendre. Le jeune *K'iu* demeure dans la famille *Lou*.

Chapitre XI.

Titre : *a*) La mariée *Lou* (fille de l'académicien *Lou*) fait subir à son époux les épreuves littéraires du programme officiel;

b) Le *Sseu-hiun*² *Yang* presenta à la famille du premier ministre un homme sage.

1. Cf. *Civilisation chinoise*, M. Granet, p. 183 et suiv., 417 et suiv. et 489.

2. Ou *Hiun-tao* : Vice-recteur des bacheliers. (Cf. *Mélanges sur l'Administration*, par le P. Hoang, p. 46.) *Yang Yun* était vice-recteur des bacheliers de la sous-préfecture de *Chou-Yang*.

Résumé : Après les cérémonies du mariage la femme de *K'iu* l'invite à composer des morceaux littéraires dans le genre demandé par le programme officiel des examens, c'est-à-dire dans le genre *Pa-kou*; n'y étant pas préparé, il fait triste figure devant sa savante épouse.

Yang Yun est l'hôte des frères *Leou*; il leur présente son ami *Kiou Fou-yong*, un lettré de talent et un homme sage.

Chapitre XII.

Titre : a) Des lettrés célèbres donnent un festin sur le lac *Ying-teou*¹;

b) Un « redresseur de torts » trompe ses amis à propos d'une tête humaine.

Résumé : Dans un festin qui réunissait des lettrés célèbres, aux bords du lac *Ying-teou*, un ami de *Kiuan Fou-yong*, *Tchang*, surnommé « bras de fer », très bon escrimeur, est présenté aux frères *Leou*. Un soir, ce « redresseur de torts » vient chez eux, avec un sac contenant, déclare-t-il, la tête d'un ennemi, le seul qu'il avait. Il dit encore qu'il a un bienfaiteur à qui il veut payer le tribut de sa reconnaissance. Il a pour cela besoin de 500 taëls et demande aux frères *Leou* de les lui prêter. Ceux-ci acquiescent à sa demande. Ne le voyant pas revenir, ils ouvrent le sac et n'y trouvent qu'une tête de porc.

1. Se trouve dans la sous-préfecture de *Wou-hin* de la province de *Tchô-kiang*.

Chapitre XIII.

Titre : a) *K'iu Tou-fou* cherche un sage pour lui demander des conseils;

b) *Ma Tch'ouen-chang* (*Ma Tsin*) par idéalisme se montre généreux.

Résumé : *K'iu Tou-fou* était le petit-fils de M. *K'iu* (ancien préfet de *Nan-tch'ang*). Il cherchait un maître qui pût lui donner des conseils. A la fin, il rencontra *Ma Tch'ouen-chang* (*Ma Tsin*). Celui-ci lui conseille de se préparer aux examens littéraires. Tous les deux deviennent grands amis. Plus tard, *K'iu Tou-fou* est dénoncé comme ayant entretenu des relations avec un fonctionnaire rebelle. Son ami *Ma* le délivre de ses persécuteurs et leur demande de l'argent.

Chapitre XIV.

Titre : a) Le petit-fils de M. *K'iu* prend congé d'un bon ami dans une librairie;

b) Le bachelier *Ma* rencontre un immortel dans une grotte.

Résumé : Un ami du jeune *K'iu*, *Ma Tsin*, qui demeure dans une librairie, s'apprête au retour à *Hang-tcheou*; *K'iu* vient prendre congé de lui. De retour à *Hang-tcheou*, *Ma Tsin* rencontre un escroc qui se fait passer pour un immortel¹, se livrant à l'alchimie et connaissant l'art de changer le charbon en or.

1. « *Chen-sien* » ou « *Kia-chen-sien* » en chinois, ce n'est pas à proprement parler un immortel; c'est selon les croyances taïstes un homme qui, grâce à l'observance de certaines pratiques, peut vivre mille ans, cinq mille ans... mais finit par mourir.

Chapitre XV.

Titre : a) Se chargeant des funérailles du soi-disant immortel, le bachelier *Ma* l'accompagne à sa tombe;

b) Par amour pour ses parents, le *T'ong-cheng* (candidat au baccalauréat) *K'ouang*, accomplit ses devoirs de piété filiale.

Résumé : L'alchimiste-escroc, une fois mort, *Ma Tsin* fait transporter son corps au lieu de sépulture.

Le « *T'ong-cheng* » *K'ouang* ou *K'ouang Kiong* exerce le métier de boucher pour faire vivre ses parents pauvres.

Chapitre XVI.

Titre : a) A *Ta-lieou-tchouang* (village) un bon fils remplit ses devoirs envers ses parents;

b) A *Lo-ts'ing-hien* (sous-préfecture) un honnête fonctionnaire encourage un lettré.

Résumé : Dans la première partie de ce chapitre, l'auteur continue à relater la piété filiale de *K'ouang Kiong*. La seconde partie parle du sous-préfet *Li* qui encourage le bon fils *K'ouang Kiong* à se préparer aux examens.

Chapitre XVII.

Titre : a) Le bachelier *K'ouang* revient dans un pays déjà connu;

b) Le médecin *Tchao* s'arroe la maîtrise poétique.

Résumé : *K'ouang Kiong* est promu bachelier. Vic-time de mauvais traitements et ne pouvant rester dans

son pays, il vient s'installer à *Hang-tcheou*. Le médecin *Tchao*, amateur de poésie, se croyant grand maître en cet art, réunit tous les jours des lettrés célèbres pour boire et pour échanger des vers.

Chapitre XVIII.

Titre : a) Des lettrés célèbres amènent *K'ouang-eul* (*K'ouang Kiong*), à une réunion de poètes;

b) Dans une librairie, (*K'ouang Kiong*) se rencontre avec *Pan San* qui venait pour le voir.

Résumé : *K'ouang Kiong* fréquentait les milieux de poètes. Invité par ses amis à un banquet, il fait montre de son talent.

K'ouang Kiong fait la rencontre d'un satellite, *P'an San*, qui lui demande de lui rendre certains services peu louables. Il s'y prête volontiers en échange de subsides. Il falsifie avec *P'an San* des pièces officielles; il se déguise pour subir des examens à la place d'un candidat.

Chapitre XIX.

Titre : a) *K'ouang Tch'ao-jen* (*K'ouang Kiong*) se flatte d'avoir trouvé un bon ami;

b) *P'an Tseu-ye* (*P'an San*) tombe dans les mésaventures.

Résumé : La première partie nous décrit le commerce exploité en commun par *K'ouang Kiong* et *P'an San*; la seconde partie raconte la découverte du faux de *P'an San* et de son arrestation.

Chapitre XX.

Titre : a) *K'ouang Tch'ao-jen* (*K'ouang Kiong*) se met joyeusement en route pour *Tch'ang-ngan* (capitale);

b) *Nieou Pou-yi* meurt en voyage à *Wou-hou-kouan*.

Résumé : *K'ouang Kiong* se vante de son talent et de ses relations; d'autre part, il retrouve le faux de *P'an San*, son ancien ami et complice, qu'il feignit de ne pas reconnaître.

La seconde partie de ce chapitre se rapporte à la mort de *Nieou Pou-yi*.

Chapitre XXI.

Titre : a) Voulant se faire un nom, un homme sans scrupule se fait passer pour un autre;

b) Songeant à son parent¹ défunt, un vieillard tombe malade.

Résumé : La première partie de ce chapitre raconte l'imposture de *Nieou P'ou*. (V. Partie II, ch. III.)

La seconde partie relate comment le grand-père de la femme de *Nieou P'ou* s'attriste et tombe malade à la pensée de son bon ami défunt, le grand-père de *Nieou P'ou*.

1. Le vieillard, grand-père de la femme de *Nieou P'ou*, songeait au grand-père de *Nieou P'ou*. En Chine les parents des époux acquièrent un degré de parenté.

Chapitre XXII.

Titre : a) Croyant retrouver un petit neveu, *Nieou Yu-p'ou* décide de le reconnaître comme tel;

b) Aimant la compagnie, *Wan Siue-tch'ai* retient ses hôtes.

Résumé : *Nieou P'ou* entre en relations avec *Nieou Yu-p'ou*, conseiller d'un gros négociant. Comme il porte le même nom de famille que lui, le conseiller croit reconnaître son petit-neveu et décide de l'emmenner avec lui.

Wan Siue-tch'ai, gros négociant, invite chez lui *Nieou Yu-p'ou* et *Nieou P'ou*. Mais, *Nieou P'ou*, étant d'une situation médiocre, s'extasie devant les richesses du gros négociant et se rend ridicule par ses étonnements; *Nieou Yu-p'ou* ne veut plus l'emmener chez *Wan Siue-tch'ai*.

Chapitre XXIII.

Titre : a) Ayant livré des secrets, un poète reçoit des coups;

b) Vieille et solitaire, une veuve part à la recherche de son mari (décédé à son insu).

Résumé : Pour se venger de son grand-oncle adoptif, *Nieou Yu-p'ou*, *Nieou P'ou* dévoile les secrets du négociant *Wan Siue-tch'ai*. Avant de devenir riche, le négociant *Wan Siue-tch'ai* avait été *nou*¹ (esclave vendu) dans la famille *Tch'eng*, mais il se gardait bien

1. Cf. *Variétés Sinologiques*, n° 21. *Mélanges sur l'Administration*, par le Père Hoang, pp. 115-119.

de faire connaître ce secret à son entourage. *Nieou P'ou* l'ayant appris par un taöïste, le dévoile, ce qui provoque une querelle entre le négociant et *Nieou Yu-P'ou*, (le conseiller, qui avait reconnu *Nieou P'ou* pour un petit-neveu). *Nieou Yu-P'ou* se met donc en colère; il retrouve *Nieou P'ou* et lui inflige une sévère correction. (V. partie II, ch. III, pp. 114 et suiv.)

La femme de *Nieou Pou'yi*, ignorant que son mari était décédé en voyage, part à sa recherche.

Chapitre XXIV.

Titre : a) *Nieou P'ou-lang* (*Nieou P'ou*) est impliqué dans des procès;

b) *Pao Wen-k'ing* reprend son ancien métier.

Résumé : *Nieou P'ou-lang* (ou *Nieou P'ou*) s'était approprié le nom d'un célèbre poète décédé, *Nieou Pou-yi*. Quand la veuve de celui-ci se trouve en présence de l'imposteur, elle le dénonce au sous-préfet comme le meurtrier de son mari. Le sous-préfet était l'ami et le protecteur de *Nieou P'ou*; la plainte n'a donc pas de suite. Quelque temps après, un inspecteur est informé du fait et veut dénoncer le sous-préfet *Siang* aux autorités supérieures. Mais, sur l'intervention de *Pao Wen-k'ing*, domestique de l'inspecteur, il classe l'affaire.

Le même *Pao Wen-k'ing* avait été chef d'une troupe de comédiens. Il repart dans le Midi pour reprendre son ancien métier.

Chapitre XXV.

Titre : a) *Pao Wen-k'ing* rencontre un vieil ami à Nankin;

b) *Ni T'ing-si* (*Pao T'ing-si*) se marie à *Ngan-k'ing*.

Résumé : Le comédien *Pao Wen-k'ing* n'avait pas de fils, par contre, un pauvre bachelier *Ni Chouang-fong* avait six garçons dont il n'arrivait pas à assurer l'existence; il donne son sixième fils à *Pao*. Celui-ci part avec son fils adoptif *Pao T'ing-si* en qualité de domestique du préfet *Siang*. *Pao T'ing-si* épouse la fille d'un autre domestique du préfet. Mais sa femme meurt peu après.

Chapitre XXVI.

Titre : a) L'intendant *Siang*, élevé à un poste supérieur, pleure la mort d'un ami.

b) *Pao T'ing-si* se remarie après la mort de son père.

Résumé : L'ancien préfet *Siang* a été élevé au poste d'Intendant du circuit de *Tchang-tcheou*. En route, pour prendre ses nouvelles fonctions, il passe par Nankin, où il apprend la mort de *Pao Wen-k'ing*; il pleure son ancien domestique et ami.

Cédant aux instances de sa mère, *Pao T'ing-si*, qui avait perdu sa première femme, se remarie avec une femme nommée *Wang* (fille de *Hou*). (V. Part. III, p. 175 et suiv.)

Chapitre XXVII.

Titre : a) La femme *Wang* se brouille avec son mari;

b) *Pao T'ing-si* se rencontre avec son frère.

Résumé : Contrairement aux dires de l'entremetteuse, la nouvelle épouse de *Pao T'ing-si* n'était ni belle ni sage; aussi le ménage vit-il dans de perpétuelles discussions.

Pao T'ing-si devient si pauvre qu'il n'a même plus de quoi se nourrir; heureusement il rencontre un de ses frères aînés qui faisait partie de l'entourage d'un haut fonctionnaire et reçoit de lui des secours d'argent. Le frère de *Pao T'ing-si* meurt peu de temps après.

Chapitre XXVIII.

Titre : a) *Ki Wei-siao* devient mari-gendre¹ dans une famille de *Yang-tcheou*;

b) *Siaou Kin-hiuan* compose un recueil de morceaux choisis à *Po-hia* (Nankin).

Résumé : *Ki Wei-siao* était un lettré célèbre. En voyage à *Yang-tcheou*, il rencontre une riche héritière et l'épouse, bien qu'il soit déjà marié.

Siaou Kin-hiuan était un lettré qui se consacrait au genre *Pa-kou*. Un certain *Tchou-ko Yeou* voulait faire un recueil de morceaux littéraires, pour se faire une

1. Voir *supra*, p. 44, n° 1.

réputation. *Siao* le compose pour lui en échange de fortes sommes.

Chapitre XXIX.

Titre : a) *Tchou-ko Yeou* rencontre un ami dans un temple bouddhique;

b) *Tou Chen-k'ing* prend une concubine à Nankin.

Résumé : Après avoir confié à *Siao Kin-hiuan* le soin de choisir des morceaux littéraires à l'usage des candidats aux examens, *Tchou-ko Yeou* vient loger dans un temple bouddhique; il y rencontre, un jour, son ami *Tou Chen-k'ing*. *Tou Chen-k'ing* charge un entremetteur de lui trouver une concubine. Ayant découvert une belle créature, il l'emmène chez lui.

Chapitre XXX.

Titre : a) Ayant le goût de beauté masculine, un lettré, pensant y rencontrer un ami, se rend au temple *Chen-lo*;

b) Pour se livrer à leurs plaisirs, ils se réunissent au lac *Mo-tch'eou*¹.

Résumé : *Tou Chen-k'ing*, jeune lettré de talent, aimait la beauté masculine. Son ami *Ki* lui dit qu'il trouvera, au temple de *Chen-lo*, un jeune tàoïste de grande beauté. *Tou* s'y rend et ne rencontre, au lieu indiqué, qu'un vieux prêtre, laid et barbu.

Les lettrés se réunissent au lac *Mo-tch'eou* et y font

1, Se trouve hors de la porte de *San-chan* à Nankin.

venir des comédiens afin de les classer d'après leur valeur.

Chapitre XXXI.

Titre : *a*) Un héros (*Tou Yi*) de la sous-préfecture de *T'ien-tch'ang* reçoit des visites;

b) Dans le pavillon *Sseu-chou*¹ des convives distingués s'enivrent.

Résumé : *Tou Yi* est invité à un banquet qui réunit un grand nombre de ses amis. (V. Part. II, Ch. IV.)

Chapitre XXXII.

Titre : *a*) *Tou Chao-k'ing* (*Tou Yi*) fait des libéralités pendant son séjour;

b) *Leou Houang-wen* fait ses recommandations avant de mourir.

Résumé : *Tou Yi* mène joyeuse vie avec ses amis. Son intendant, *Leou*, meurt. (V. Part. II, Ch. IV.)

Chapitre XXXIII.

Titre : *a*) Les époux *Tou* font des excursions dans la montagne;

b) *Tch'e Heng-chan* (*Tch'e Kiun*) discute avec ses amis au sujet des rites.

Résumé : *Tou Yi* est installé à *Nankin*. Pendant ses loisirs, il fait, avec sa femme, de longues excursions dans les montagnes.

Tch'e Kiun et ses amis, les lettrés de *Nankin*, réu-

1. Pavillon où l'on garde les livres donnés par l'Empereur.

nissent une somme importante pour élever un temple à *T'ai-po*¹.

Chapitre XXXIV.

Titre : a) Pour discuter au sujet des rites et de la musique, des lettrés rendent visite à leurs amis;

b) En lui envoyant des messages, l'empereur fait appeler un sage.

Résumé : Il s'agit de la visite que *Tou Yi* et *Tch'e Kiun* rendent à leurs amis *Tchouang Chao-kouang* au sujet de la fondation du temple de *T'ai-po*.

L'empereur ayant appris par le rapport d'un ministre, que *Tchouang Chao-kouang* était un grand lettré, le fait venir à la Cour.

Chapitre XXXV.

Titre : a) Le divin « fils du ciel » cherche un sage pour lui demander des leçons de sagesse;

b) Le *Tchen-kiun*² *Tchouang* décline l'offre d'un poste et s'en retourne chez lui.

Résumé : *Tchouang Chao-kouang* ayant été appelé à

1. Fils aîné de l'Empereur *Tcheou T'ai Wang* (Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by A. Giles, n° 1.868). *T'ai-po* sachant que son père voulait établir *Ki-li* comme son successeur, céda cet honneur et se retira à *Wou* (Cf. *Tch'ouen-ts'ieou* et *Tso-tchouan*. Trad. Couvreur Tom. I, L. IV. *Min Koung* 1^{re} année, p. 213, et *Che-ki* de *Sseu-ma Ts'ien*, L. 31, Biographie de *T'ai-po*).

2. Les membres de la Cour impériale sont en général nommés après examens. Mais certains peuvent être appelé directement par l'Empereur. Dès que quelqu'un reçoit un appel de ce genre, il est dit « *Tchen-kiun* ».

jouir de la faveur impériale à la Cour, un ministre suprême veut le prendre pour disciple. Mais devant l'inconduite de ce haut fonctionnaire, *Tchouang* demande à retourner chez lui. L'Empereur lui accorde un domaine pour qu'il puisse passer sa vie à écrire.

Chapitre XXXVI.

Titre : a) Un vrai lettré naît à la sous-préfecture de *Tch'ang-sou* (province de *Kiang-sou*);

b) Un sage préside un sacrifice au Temple de *T'ai Po*.

Résumé : Il s'agit de la naissance de *Yu Yu-tö*. (V. Part. II, Ch. IV). Le sage qui préside le sacrifice offert à *T'ai Po* est *Yu Yu-tö* lui-même.

Chapitre XXXVII.

Titre : a) En offrant des sacrifices aux sages de l'antiquité, des lettrés rétablissent les rites à *Nankin*;

b) Une aide pécuniaire est donné à un bon fils, qui part pour le *Seu-tch'ouan* à la recherche de son père.

Résumé : La première partie de ce chapitre est consacrée à la description très détaillée et fort intéressante d'une cérémonie de sacrifice confucéenne, qui a lieu au temple de *T'ai-po*.

La seconde partie est l'histoire d'un bon fils appelé *Kouo* qui part à la recherche de son père.

Chapitre XXXVIII.

Titre : a) Le bon fils *Kouo* rencontre un tigre dans les montagnes;

b) Un bonze du monastère *Kan-lou* se trouve en présence d'un ennemi dans la brousse.

Résumé : En route, le bon fils *Kouo* est exposé à bien des dangers; notamment, il se trouve plusieurs fois en présence de tigres, auxquels il échappe miraculeusement.

Un bonze très méchant de nature, est chassé pour avoir enfreint les règlements du monastère bouddhique *Kan-lou* dans la province du *Chen-si*. Quelque temps après, le recteur de ce monastère part pour la province du *Sseu-tch'ouan*, où il se trouve en présence du méchant bonze qu'il avait chassé. Celui-ci, devenu bandit, habitait dans une pagode, où il se livrait à des actes sauvages. Survient heureusement le brave *Siao Yun-sien* qui entreprend de délivrer le vénérable recteur.

Chapitre XXXIX.

Titre : a) *Siao Yun-sien* sauve la vie du vieux bonze sur la colline *Ming-yue*;

b) Le *Chao-pao*¹ *P'ing* fait part à l'empereur de sa victoire remportée à *Ts'ing-fong-tch'eng*².

Résumé : Le brave *Siao Yun-sien* parvient à entrer

1. Second gardien de l'empereur.

2. Ville se trouvant à l'ouest de *Song-fan-wei*.

dans l'habitation du méchant bonze. Il le tue d'une balle lancée au moyen d'un arc. Le vénérable recteur est ainsi délivré du danger.

Les barbares des confins de *Song-fan-wei*¹ se soulèvent contre les Chinois et mettent en déroute la garnison du pays. L'empereur envoie sur les lieux le *Chao-pao P'ing* qui remporte une victoire décisive à *Ts'ing-fong-tch'eng*. *Siao-Yun-sien* s'engagea sous les ordres de *P'ing*.

Chapitre XL.

Titre : a) *Siao Yun-sien* tombe en admiration devant la neige dans la montagne *Kouang-wou*²;

b) *Chen K'iong-tche* vend ses compositions littéraires sur le pont *Li-che*³.

Résumé : Le *Chao-pao P'ing* nomme le brave *Siao Yun-sien* commandant de la garnison de *Ts'ing-fong-tch'eng*. Celui-ci fait construire une enceinte autour de la place. Il encourage l'agriculture et les lettres. Mais, malgré ses mérites, il s'attire la disgrâce de son supérieur et donne sa démission. Un jour, passant dans la montagne *Kouang-wou*, nouvellement défrichée; il tombe en admiration devant le magnifique paysage de neige.

Chen K'iong-tche, fille d'un vieux « bachelier pré-

1. Actuellement sous-préfecture de *Song-fan* dans la province de *Ssue-tchouan*.

2. Se trouve au nord de la sous-préfecture de *Ho-ying* dans la province de *No-nan*.

3. A Nankin.

senté »¹, suscitait par sa beauté la convoitise d'un riche commerçant *Song*. Il voulait la prendre comme concubine. Pour obtenir le consentement de cette jolie fille, il lui promet de convoler en justes noces. Mais, une fois entrée dans la famille du commerçant, *Chen K'iong-tche* découvre la vérité et se sauve en emportant des bijoux.

Chapitre XLI.

Titre : a) *Tchouang Tchouo-kiang* s'entretient avec un ami aux bords de la rivière *Ts'in-houai*²;

b) *Chen K'iong-tche* est arrêtée et transférée à la sous-préfecture de *Kiang-tou*.

Résumé : *Tchouang Tchouo-kiang* était un bon ami du père de *Tou Yi*, mais ce dernier ne l'avait jamais vu. Un jour, ils se rencontrent aux bords de la rivière *Ts'in-houai* et s'entretiennent du passé.

Le riche commerçant ayant appris la fuite de sa concubine *Chen* insiste auprès du magistrat pour qu'il fasse des recherches. *Chen K'iong-tche* est arrêtée et transférée devant le sous-préfet de *Kiang-tou* (sous-préfecture de la province du *Kiang-sou*).

Chapitre XLII.

Titre : a) Des fils de bonne famille parlent des examens littéraires dans une maison de filles;

1. En chinois *Kong-cheng*. Cf. *Variétés sinologiques*, n° 21, *Mélanges sur l'administration*, par le Père P. Hoang, pp. 27-28.

2. Commence dans la sous-préfecture de *Li-chouei* de la province du *Kiang-sou*, traverse la ville de Nankin et se jette dans le *Yang-tseu*.

b) Un domestique de leur famille rapporte des nouvelles du pays des barbares.

Résumé : Les frères *T'ang*, fils d'un chef militaire de la province de *Kouei-tcheou*, rendent visite à une maison de filles avant de se présenter aux examens littéraires. Une fille leur demande des détails sur leurs examens; ils lui causent longuement. Leur père, se trouvant en difficulté avec les barbares, les appelle auprès de lui.

Chapitre XLIII.

Titre : a) Un général livre une grande bataille à *Ye-yang-t'ang*¹;

b) Un chef de tribu pénètre dans le camp adverse pendant la danse.

Résumé : Les barbares de l'ouest tentent de se soulever contre l'autorité chinoise. Le chef militaire *T'ang* décide une expédition punitive. Une grande bataille est livrée à *Ye-yang-t'ang*. Les barbares sont mis en déroute, mais le chef militaire *T'ang* pressent une attaque nocturne de la part de ses ennemis. Aussi, après avoir ordonné à ses troupes de s'embusquer aux alentours, fait-il venir des filles barbares pour exécuter des danses. Le chef de la tribu tombe ainsi dans le piège.

1. Se trouve dans la préfecture de *Tchen-guan*, province de *Kouei-tcheou*.

Chapitre XLIV.

Titre : *a)* Le général *T'ang*, après sa victoire sur les barbares, retourne au pays natal;

b) Le *Ming-king*¹ *Yu* se renseigne au sujet des enterrements en invitant des amis à boire.

Résumé : Le chef militaire *T'ang* avait remporté une grande victoire sur les barbares, mais son supérieur le dégrade pour avoir employé la force sans en demander l'autorisation. Alors *T'ang* donne sa démission et retourne dans son pays natal.

Yu T'ö était un lettré versé dans l'étude des livres canoniques. Il invite à boire ses amis *Tou Yi* et *Tch'e Kiun*, en vue de se renseigner sur le *Fong-Chouei* (géomancie)² avant d'enterrer sa mère.

Chapitre XLV.

Titre : *a)* Par amour fraternel, un frère se prétend coupable pour éviter une condamnation à son aîné;

b) S'étant informé du *Fong-chouei* (Géomancie) un fils retourna au foyer pour enterrer sa mère.

Résumé : Ce chapitre relate des faits se rapportant à *Yu T'ö*. Celui-ci, s'étant laissé corrompre, a été dénoncé. Par mégarde, il a donné le nom de son frère cadet *Yu Tch'e*. Au lieu de protester de son innocence, celui-ci se reconnaît coupable pour épargner l'aîné.

1. Ou « *Kong-cheng* » (bachelier présenté). V. *supra*, p. 60, n° 1.

2. Cf. *Variétés Sinologiques*, n° 21. *Mélanges sur l'administration*, par le Père Hoang, p. 56.

Mais on découvre la vérité. Le jour où le délit fut commis, *Yu Tch'e* se trouvait dans les salles d'examen; l'affaire est donc classée purement et simplement.

Pour se fixer sur le choix d'un terrain destiné à enterre sa mère, *Yu Tch'e* se renseigne auprès des géomanciens.

Chapitre XLVI.

Titre : a) A la porte de *San-chan*¹, des sages se réunissent en un banquet avant de se séparer;

b) Dans la sous-préfecture de *Wou-ho*, des gens se livrent à de basses flatteries.

Résumé : *Yu Yu-tö* était sur le point de partir pour un nouveau poste. Ses amis, les sages de Nankin, viennent lui dire adieu.

Les paysans de la sous-préfecture de *Wou-ho* se livrent à des adulations auprès de deux notables, *Fang* et *Pang*, parce que ceux-ci étaient riches et puissants.

Chapitre XLVII.

Titre : a) Le bachelier *Yu* fait réparer la pagode de *Yuan-wou*;

b) Le négociant en sel, *Fang*, fait du scandale dans le temple des femmes fidèles et des bons fils.

Résumé : *Yu* était un lettré célèbre. Il fait réparer la pagode de *Yuan-Wou*, construite aux frais de son grand-père.

1. Porte située à l'entrée de la ville de Nankin, côté du Sud.

Le négociant en sel *Fang* a obtenu pour sa mère décédée une plaque commémorative de fidélité conjugale et de piété filiale; les habitants de la sous-préfecture sont venus nombreux au temple pour fêter la grande journée.

Chapitre XLVIII.

Titre : a) *Houei-tcheou* fou, une héroïne, se donne la mort pour aller rejoindre son mari;

b) Au temple de *T'ai-po*, un sage évoque avec tristesse le passé.

Résumé : La fille de *Wang Yu-houei* se donne la mort après le décès de son mari, conformément aux intentions de son père. (Voir partie III, p. 181 et suiv.)

Au temple de *T'ai-po*, un lettré ne peut s'empêcher d'évoquer mélancoliquement le souvenir de *Yu Yu-tö* et de *Tou Yi* qui avaient offert des sacrifices aux sages de l'antiquité.

Chapitre XLIX.

Titre : a) Un académicien proclame hautement la liste des valeurs littéraires;

b) Un faux *Tchong-chou*¹ s'attribue frauduleusement un titre honorifique.

Résumé : L'académicien *Kao*, qui avait critiqué sévèrement la conduite de *Tou Yi* (V. partie II, chap. IV, p. 117), exprime sa pensée sur le programme officiel des examens.

1. Voir *supra*, p. 16, note n° 1.

Un simple bachelier nommé *Wan* s'attribue frauduleusement le titre honorifique de *Tchong-chou*, pour fréquenter les personnages importants.

Chapitre L.

Titre : a) Le faux fonctionnaire est conduit à sa honte à travers les rues.

b) Par amitié un homme fit attribuer des honneurs à son ami.

Résumé : *Wan* est impliqué dans une affaire concernant un personnage important et il est sur le point d'être arrêté, lorsque le brave *Fong Ming-k'i* fait acheter pour lui le titre de *Tchong-chou* et l'accompagne jusqu'à *T'ai-Tcheou*¹.

Chapitre LI.

Titre : a) Une jeune femme fait des dupes par sa séduction;

b) Un homme brave endure courageusement les supplices.

Résumé : Le brave *Fong Ming-k'i*, et son ami le bachelier *Wan* sont en route pour *T'ai-techeou*. Ils partagent leur bateau avec un marchand de soies. Une jeune femme d'un bateau voisin parvint à extorquer tout son argent au marchand. Le brave *Fong* intervient pour récupérer les fonds perdus. A *T'ai-tcheou*, le bachelier *Wan* accusé de fraude nie et accuse à son

1. Préfecture de la province de *Tchō-kiang* (actuellement sous-préfecture de *Lin-hai*).

tour le brave *Fong*. Celui-ci supporta courageusement les tortures. Il était si fort qu'il démolit l'instrument de supplice. Ayant découvert la supercherie, le sous-préfet conclut à un non-lieu.

Chapitre LII.

Titre : a) Un fils de famille illustre est blessé au cours d'un duel;

b) Un héros démolit une salle pour faire rembourser une dette.

Résumé : Le huitième fils de la famille *Hou* aimait les exercices militaires, mais il ne voulait pas croire au talent de *Fong Ming-k'i*. Il le provoque en duel et est blessé.

Un ami du brave *Fong* avait des créances chez quelqu'un, mais il ne possédait aucune pièce justificative. Son débiteur ne voulait pas reconnaître ses dettes; alors le brave *Fong* se rend chez lui pour en exiger le remboursement. Il renverse d'un coup de poing une lourde colonne et cause une grande peur au débiteur. Celui-ci s'acquitte vite de son dû.

Chapitre LIII.

Titre : a) Dans la résidence de *Kouo-kong* (Duc), *Siu*, un convive, est retenu pour la nuit;

b) La lueur d'une lampe réveille une rêveuse au pavillon *Lai-ping*.

Résumé : Le neuvième fils du *Kouo-kong*, *Siu*, a reçu un jour de neige la visite de son cousin, *Ich'en Mou-nan*. Celui-ci est invité à passer la nuit dans une

pièce garnie de tuyaux en cuivre qu'on chauffe avec un bon feu de fois.

Tch'en Mou-nan aimait une courtisane, qui habitait le pavillon *Lai-pin*, et qui était souvent malade. Une nuit, elle rêve que son amant est nommé à un poste élevé et l'épouse en justes noces; mais quand elle veut partir avec son mari une bonzesse la retient.

Chapitre LIV.

Titre : a) Pendant sa maladie, la jolie courtisane fait venir un devin pour consulter sur son destin;

b) Un lettré illustre, mais sot, compose des poésies dans une maison de filles.

Résumé : Ce chapitre parle de la courtisane qu'aime *Tch'en Mou-nan*. Un lettré illustre, mais sot, qui avait entendu parler du talent poétique de cette courtisane, vient un jour la voir. Elle lui demande de l'argent; comme il était fort pauvre, il remet quelques sous à la fille, mais celle-ci se retire sans les prendre. Son protecteur, croyant qu'elle avait reçu beaucoup d'argent exige d'elle une forte somme. Une dispute s'ensuit. A la fin, la courtisane se fait bonzesse par dépit.

Chapitre LV.

Titre : a) Quatre personnages nouveaux évoquent le passé et parlent de l'avenir;

b) On joue le morceau de musique « *Kao-chan-lieou-chouei* »¹.

1. Un morceau de musique de luth composé par *Po Ya* (Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by A. Giles, n° 1662).

Résumé C'est le dernier chapitre du roman, dans lequel l'auteur introduit quatre personnages supplémentaires, sans doute pour compléter les idées qui demandaient à être développées. Ces quatre personnages sont : *Ki Hia-nien*, *Wang T'ai*, *Kai K'ouan* et *Kin Yuan*.

Nous avons déjà parlé de *King Yuan* dans la première partie (voir partie I, p. 32-33). On trouvera dans la troisième partie le récit de la vie de *Ki Hia-nien* (voir partie III, p. 183 et suiv.).

Waig T'ai était un camelot, qui vendait des mèches de papier¹. Il était fort au jeu d'échecs, mais il ne fréquentait pas les riches et ne jouait pas avec eux.

Kai K'ouan était au début fort riche; sa fortune se trouvait déjà diminuée par suite de ses libéralités, lorsqu'un incendie le ruine complètement. Alors il devient tenancier d'une maison de thé. Un jour, il va en compagnie de quelques amis visiter le Temple de *T'ai-po*. A la pensée des sages qui avaient offert des sacrifices en ce lieu, il ne peut s'empêcher de pousser des soupirs. Plus tard, il est demandé comme précepteur par une famille de lettrés.

Lors de l'apparition de la première édition du roman de *Wou King-tseu*, on comptait déjà cinquante-

1. Papier de qualité très ordinaire brûlant très lentement et qui est employé pour allumer les « pipes à eau »; ces pipes ayant un fourneau très petit et ne contenant que très peu de tabac, on est obligé de bourrer souvent; c'est pourquoi on utilise ces « mèches de papier » pour économiser les allumettes.

1. Vin parfumé avec différentes fleurs.

six chapitres. Le dernier, qui est un chapitre apocryphe, relate que l'empereur *Chen-tsong* (13^e Empereur de la dynastie des *Ming* dont le règne dura quarante-huit ans, de 1573 à 1619), rendit un édit octroyant des honneurs posthumes aux lettrés décédés et qu'un ministre délégué de l'empereur vint offrir des sacrifices à la mémoire des morts illustres.

DEUXIEME PARTIE

QUELQUES PERSONNAGES

CHAPITRE PREMIER

WANG MIEN

(*L'Homme exemplaire*)

Dans le premier chapitre de son roman *Wou King-tseu* nous raconte longuement la vie d'un homme exemplaire, *Wang Mien*, qui vivait vers la fin de la dynastie des *Yuan* (1277-1367). Il était originaire du *Tchö-king*; il perdit son père à l'âge de sept ans. Dans ce récit, ainsi que l'indique le titre, l'auteur se propose de condenser l'enseignement de tout l'ouvrage.

Relevons un à un les traits de l'homme exemplaire, tels qu'ils y sont tracés. Tout d'abord, *Wang Mien* est un modèle de piété filiale. Il avait dix ans, dit le récit, quand il dut quitter l'école du village, où sa mère l'entretenait grâce à l'argent qu'elle tirait de ses travaux de couture. Un jour sa mère lui annonça qu'elle était obligée de le retirer de l'école pour le placer comme gardien de vaches chez leur voisin. Il lui ré-

pondit : « Tu as tout à fait raison, maman, je m'ennuie sur les bancs de l'école et préfère aller garder la vache du voisin. Ce sera plus gai. D'ailleurs, je pourrai toujours emporter des livres avec moi, si je veux étudier. »

Par amour filial, le jeune *Wang Mien* se privait pour sa mère : « Toutes les fois qu'il recevait du vieux *Ts'in*¹, du lard ou du poisson salé, il les enveloppait dans une feuille de nénuphar pour les offrir à sa mère. »

La piété filiale est la vertu à laquelle l'auteur donne la première place; on la voit en plusieurs endroits de son œuvre, ainsi dans les passages se rapportant à *K'ouang Kiong* (chap. XVI), et à un certain *Kouo* (chap. ILVII).

L'amour du fils pour ses parents se manifeste tout d'abord par l'aide qu'il leur doit. *Wang Mien*, devenu adulte, exerçait la profession de peintre pour faire vivre sa mère. En toutes circonstances, il cherchait à se conformer à la volonté de sa mère, même après la mort de celle-ci. Si toute sa vie il vécut retiré, laissant passer toutes les occasions de se faire attribuer un poste officiel, c'était pour obéir à sa mère, car avant de mourir, elle lui avait fait ces recommandations : « Je sens que je ne compte plus; au cours de ces dernières années, on n'a cessé de me répéter que tu avais acquis un grand savoir et qu'il fallait te conseiller d'occuper un poste officiel. Etre fonctionnaire,

1. Le nom de leur voisin.

n'est-ce pas honorer ses ancêtres? Mais les mandarins n'ont pas tous réussi. Toi, tu réussirais peut-être encore bien moins, ton caractère est si hautain, si fier! S'il t'arrivait quelque malheur! Mon enfant, écoute bien mes dernières paroles : A l'avenir, quand tu seras marié et que tu auras de senfants, restez tous ici pour bien garder ma tombe. Ne remplis pas de fonction publique; ainsi, après ma mort, je pourrai fermer tranquille ma bouche et mes yeux. « (*Jou-lin-wai-che*, chap. I^{er}, p. 14.)

Wang Mien aimait l'étude, mais une circonstance fortuite lui avait fait comprendre qu'on ne devait s'y livrer qu'avec un désintéressement absolu. La scène suivante lui révéla la triste mentalité des lettrés de son époque, et lui inspira un profond dégoût : « Il aperçut de loin un lourdaud portant sur l'épaule un bâton aux extrémités duquel pendaient des paniers de provisions, et tenant à la main une bouteille de vin; les paniers étaient recouverts d'un tapis. L'homme alla sous un saule, étendit le tapis par terre, et ouvrit les paniers. De l'autre côté venaient trois personnages portant le bonnet carré¹. L'un d'eux était vêtu d'une robe bleu foncé doublée, et les deux autres de robes noires. Ils paraissaient âgés de quarante à cinquante ans; ils s'éventaient avec des éventails de papier blanc. Ils s'approchaient à pas lents. L'homme en robe bleue était très gros. Lorsque les nouveaux venus arri-

1. Avant la dynastie des *Ts'ing* les lettrés portaient un bonnet carré.

vèrent à l'ombre des arbres, le premier, par déférence, donna la place d'honneur¹ à l'homme en robe noire qui portait une moustache. Le troisième, qui était maigre, s'assit à côté de lui. L'homme vêtu de bleu devait être l'hôte; il s'assit à la place inférieure² et versa du vin.

Au milieu du repas, le gros homme commença : « *Wei*³ est de retour; il a acheté une nouvelle résidence encore plus grande que celle qu'il possédait dans la rue du Clocher, à la capitale. Elle lui a coûté deux mille taëls. Parce que l'acquéreur était M. *Wei*, le propriétaire a fait une réduction de quelques dizaines de taëls, en considération de son grand renom et de sa personne. M. *Wei* s'y est installé le 10 du mois dernier. Le sous-préfet et le préfet sont venus eux-mêmes lui souhaiter la bienvenue et ont été retenus à boire jusqu'au petit jour. Tous les habitants de la rue témoignent un grand respect pour M. *Wei*. »

1. Dans un salon, la place d'honneur est celle qui se trouve face à la porte. En plein air, la place d'honneur est celle qui se trouve face au Sud.

2. La place inférieure est celle qui se trouve à l'opposé de la place d'honneur.

3. *Wei Sou* est né à *King-hi* dans la province du *Tchō-kiang*. Il fut reçu docteur dans la première année *Tche-yuan* (1335) de la dynastie des *Yuan*; la deuxième année *Hong-wou* (1369) de la dynastie des *Ming* il fut nommé académicien. (Cf. *Wei-t'ai-p'ou-tsi* (Recueil des œuvres de *Wei Sou*), appendice, biographie de *Wei Sou*, éd. des *Tsing*.)

Le maigre reprit : « Le sous-préfet est un licencié de la promotion de l'année *Jen-wou*, il est donc un disciple de M. *Wei*; c'était naturel qu'il vînt lui-même lui souhaiter la bienvenue. »

Le gros homme : « Le beau-père de ma fille est aussi un disciple de M. *Wei*; il est actuellement sous-préfet dans le *Ho-nan*. L'autre jour, mon gendre est venu, et m'a apporté deux livres de viande de cerf séchée que voici dans ce plat. Quand il partira, je lui dirai de prier son père d'écrire pour moi une lettre d'introduction auprès de M. *Wei*. S'il daignait me rendre visite chez moi à la campagne, désormais les paysans n'oseraient plus laisser leurs ânes et leur cochons errer dans mes champs. »

Le maigre : « M. *Wei* est considéré comme un des savants du temps. »

L'homme barbu : « J'ai ouï-dire qu'au moment où il quittait la capitale, Sa Majesté l'Empereur est venue en personne l'accompagner jusqu'à la sortie de la ville; ils ont fait une dizaine de pas la main dans la main, et M. *Wei* fit plusieurs révérences en prenant congé de Sa Majesté avant qu'elle montât dans son palanquin pour rentrer. A en juger par ces circonstances, M. *Wei* va bientôt être nommé mandarin. » (Chap. I^{er}, pp. 4-5.)

La conversation de ces lettrés dévoilait leur triste psychologie et la décadence de leur caste; elle répugnait à l'âme pure de *Wang Mien*. Aussi, celui-ci interrompit-il ses études de mandarin pour s'adonner à la peinture. Ayant choisi la profession de peintre

pour gagner sa vie, il lui fut possible d'employer ses loisirs à des études désintéressées. *Wou King-tseu* raconte qu'aux environs de ses vingt ans, *Wang Mien* était versé dans l'astronomie, la géographie, l'histoire, etc., etc.

Mais voici dans quelles circonstances *Wang Mien* trouva sa vocation de peintre :

« Pendant la saison des pluies, par un temps lourd, *Wang-Mien*, après avoir fait paître sa vache, se trouva fort fatigué, et vint s'asseoir sur la pelouse verte au bord du lac. Soudain, de gros nuages s'amoncelèrent, une averse éclata. Les nuages noirs étaient comme encadrés de nuages blancs. Tout en se retirant lentement, ils laissaient filtrer un faisceau de rayons qui éclairait tout le lac d'une lumière rouge. Les monts, qui bordaient le lac, avaient des reflets verts, violets et bleus. Les branches des arbres, lavées, montraient une verdure agréable. Dans le lac, il vit une dizaine de nénuphars aux boutons ruisselant de gouttes d'eau, et aux larges feuilles sur lesquelles roulaient des perles de cristal. Ayant regardé un instant, *Wang Mien* pensa que les anciens ne s'étaient pas trompés en disant : « L'homme vit au milieu d'un tableau. » « Hélas ! fit-il, il n'y a personne ici qui puisse dessiner ces nénuphars ! c'eût été bien intéressant ! » Puis, il se dit à lui-même : « Il n'y a rien qu'on n'apprenne, pour quoi ne les dessinerais-je pas moi-même. » (Chap. I^{er}, p. 4.)

Ce paysage magnifique contribua à décider *Wang Mien* à abandonner la carrière de lettré, et à prendre

pinceaux et palette. Au bout de quelque temps, sa réputation de peintre de talent se répandit; le sous-préfet *Che Jen* lui commanda vingt-quatre tableaux pour les offrir à *Wei Sou*. *Wei Sou* aima beaucoup ces tableaux et voulut le voir. Le sous-préfet vint pour le chercher de la part de *Wei Sou*, mais *Wang Mien* s'était enfui. « Fort de l'appui que lui prête *Wei Sou*, expliqua *Wang Mien*, le sous-préfet *Che Jen* vient ici vexer et maltraiter le peuple, il croit que tout lui est permis, pourquoi me lierais-je avec un tel homme? » (Chap. I^{er}, p. 11.) Plus tard, se croyant menacé, *Wang Mien* séjourna quelque temps à *Ki-nan fou*¹, vivant de ses pinceaux. Les riches habitants du pays envoyaient souvent leurs domestiques acheter les dessins de *Wang Mien*; celui-ci ne pouvant supporter les affronts continuels qu'ils lui faisaient, dessina un bœuf² et l'afficha en même temps que des vers satiriques qu'il avait composés à l'adresse de ses clients insolents; mais par prudence, il quitta le *Chan-tong*, et rentra chez lui.

Wang Mien apparaît comme le modèle du lettré-ermite, qui décline l'offre de postes officiels.

Lorsque le roi du pays de *Wou*, le futur empereur *T'ai-tsou* des *Ming*³, eut conquis la province de *Tchö-*

1. Ancienne préfecture de la province de *Chan-tong*; c'est actuellement la sous-préfecture *Li-tch'eng*.

2. En chinois, le bœuf est synonyme de grossièreté, d'homme stupide.

3. Fondateur de la dynastie des *Ming*. Son règne dura trente et un ans (1368-1398).

kiang, il vint demander des conseils à *Wang Mien*. Celui-ci dit : « Si l'on se propose de gouverner le peuple par la fraternité et la justice, qui donc résisterait ? Ce ne sera pas seulement le *Tchö-kiang* qui se soumettra. Si l'on voulait obtenir la soumission par la force, bien que le peuple du *Tchö-kiang* soit faible, il ne saurait supporter l'affront, mais lutterait pour la justice. » (Chap. I^{er}, p. 15-16.) A l'avènement de *T'ai-tsou*, le bruit courut que la Cour avait donné des instructions au *Pou-tcheng-sseu*¹ du *Tchö-kiang*, en vue d'inviter *Wang Mien* à remplir une charge publique. Mais il prit la fuite sans même prévenir son voisin.

Beaucoup de lettrés du roman vivent dans l'obscurité sans chercher à avoir de fonctions publiques. Si *Wou King-tseu* a marqué une attention particulière à ce sujet, c'est que le recrutement des fonctionnaires, tel qu'il fut pratiqué sous les règnes de *Yong-tcheng* (1723-1734) et *K'ien-long* (1736-1794), lui paraissait défectueux. Le récit de la vie de *Wang Mien* nous en apporte le témoignage : « Plus tard, le roi du pays de *Wou* se proclama empereur (*T'ai-tsou*), fondant la dynastie des *Ming*. » Le ministère des Rites régla le recrutement des fonctionnaires et décida l'ouverture d'un concours tous les trois ans. Le programme officiel comportait les matières suivantes :

Composition sur un sujet tiré des cinq *King*; . .

Composition sur un sujet tiré des Quatre Livres;

1. Trésorier métropolitain. (Cf. *Mélanges sur l'Administration*, par le Père Hoang, n. 16. *Variétés Sinologiques*, n° 21.

Composition dans le genre *Pa-kou*.

Sur ce programme, *Wang Mien* porte le jugement suivant : « Le système qu'on vient d'instaurer n'est pas bon ; à l'avenir, les lettrés auront un chemin tout tracé pour atteindre les honneurs et n'attacheront d'importance ni à la littérature, ni à leur conduite, ni à leur charge, ni à la retraite. » (Chap. I^{er}, p. 16-17.)

Selon l'auteur, le véritable lettré doit se perfectionner dans ses études sans s'occuper des programmes officiels ; au besoin, il doit refuser un poste public pour l'amour de la science. Aussi, *Wou King-tseu* prêche-t-il la résistance passive aux séductions de « la Richesse, des honneurs, des exploits et de la renommée » qui ne sont qu'« objets étrangers à l'homme ». Mais il y a d'autres raisons : L'auteur était un homme prudent. Il voulait s'épargner les ennuis de la carrière mandarinale, étant convaincu que ce n'était pas le moment pour les sages d'occuper des fonctions publiques. Parlant de *Wang Mien*, il dit : « Il n'aimait ni la recherche des fonctions publiques, ni la fréquentation des amis ; il s'enfermait toute la journée pour étudier. Ayant vu dessiné dans une édition illustrée du *Tchou-ts'eu* ¹, le costume que portait *K'iu Yuan*², il se fit confectionner un chapeau très haut et un habit très large. Par les beaux jours de printemps, où les

1. Un Recueil de descriptions poétiques écrites par *K'iu Yuan* et *Song Yu* et compilées par *Lieou Siang* des *Han*.

2. Ministre d'Etat du royaume de *Tch'ou*. Il vivait vers l'an 314 avant J.-C. (Cf. *Memoir of Kiu-h-Yuen*, by L. M. F. Lay, p. 503-508.)

saules pleureurs attiraient les promeneurs, il faisait asseoir sa mère dans une charrette attelée d'un bœuf; lui-même, coiffé de son haut chapeau, vêtu de son large vêtement et tenant à la main un fouet, se promenait dans la campagne au bord du lac en chantonnant des airs. De-ci, de-là, les enfants en groupes éclataient de rire; il n'y prêtait nulle attention. » (Chap. I^{er}, p. 6.) Ce passage explique la prudence de l'auteur, car *K'iu Yuan* se jeta dans la rivière *Mi-lo* lorsqu'il fut disgracié par le roi *Houai* du royaume *Tch'ou*¹ (328-299 av. J.-C.).

A certains égards, on peut penser qu'une biographie romancée est en partie une autobiographie. *Wang Mien*, tel qu'il est représenté par *Wou King-tseu*, a des traits communs avec celui-ci. Mais, *Wang Mien* a réellement vécu à la fin de la dynastie des *Yuan* et au début du règne *T'ai-tsou* des *Ming*. Un célèbre écrivain des *Ts'ing*, *Tchou Yi-tsouen*² (1629-1709) a fait sa biographie. Celle-ci diffère du récit fait par *Wou King-tseu*. Il est intéressant de relever pour les expliquer, les différences qui existent entre les deux biographies.

Tchou Yi-tsouen rapporte que *Wang Mien* gardait la vache du voisin par ordre de son père. *Wou King-tseu* dit qu'il dut interrompre ses études à l'âge de dix ans parce que sa mère voulait qu'il allât garder la

1. Cf. *Variétés Sinologiques*, n° 22. *Histoire du Royaume de Tch'ou*, par le P. A. Tschepe, p. 307-328.

2. Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by Herbert A. Giles, n° 453.

vache de leur voisin. En apportant cette modification, l'auteur a voulu sans doute enseigner qu'un fils doit obéir à sa mère et la consoler, même après la mort du père, et qu'il doit la faire vivre selon les moyens qu'il a à sa disposition. Si son père avait été vivant, le fils n'aurait pas été chargé du soutien de sa mère.

D'après *Wou King-tseu*, *Wang Mien* se livrait à l'étude, et témoigna d'un grand désintéressement en déclinant l'offre d'un poste officiel. *Tchou Yi-tsouen* rapporte qu'il s'était présenté à l'examen de doctorat sans être reçu et que c'est seulement après cet insuccès qu'il jeta au feu les compositions littéraires qu'il avait écrites pour s'adonner désormais à l'étude de la science militaire. *Wou King-tseu* a fait émettre à *Wang Mien* des jugements sur le programme officiel de recrutement des fonctionnaires. *Tchou Yi-tsouen* dit que *Wang Mien* était déjà décédé, quand le Messager Impérial vint lui annoncer sa nomination au poste honorifique de conseiller, tandis que *Wou King-tseu* a placé cet événement après la fuite de *Wang Mien*.

Souvent l'auteur d'une biographie ne craint pas de falsifier la vérité, pour reconstituer une vie parfaite conforme à ses vues personnelles.

Nous donnons ci-dessous une traduction textuelle de la biographie de *Wang Mien* écrite par *Tchou- Yi-tsouen*.

« *Wang Mien*, dont le « *tseu* » est *Yuan-tchang*, était descendant d'une famille paysanne de *Tchou-ki* (sous-préfecture du *Tchō-kiang*).

« Chargé par son père de garder une vache, il la

laissa un jour dans les champs, et se rendit secrètement à l'école communale pour écouter la lecture à haute voix des garçons du village. Le soir, la vache étant perdue, son père, en colère, le frappa durement.

« Un autre jour, il alla dans un temple bouddhique : la nuit, il s'assit sur les genoux d'un Bouddha, et il se mit à lire à la lueur de la veilleuse. Ayant de l'estime pour sa nature peu commune, *Han Sing*¹, de *Ngan Yang*, l'invita chez lui. *Wang Mien* suivit alors les leçons de *Han Sing* et approfondit l'étude du *Tch'ouen-Ts'ieou*. Plus tard, il se présenta à l'examen de docteur auquel il échoua. Alors, il jeta au feu les compositions littéraires qu'il avait écrites pour s'adonner désormais à l'étude de la science militaire ancienne.

« Il portait un haut chapeau, un manteau vert fait de fibre de palmier, des sandales avec des semelles à gros clous, avait au côté une épée de bois et se promenait dans la rue monté sur une vache². On le pre-

1. Né à *Ngan-yang* (sous-préfecture de la province de *Ho-nan*), vers 1350 ; il fut un grand lettré. Nommé recteur du collège *Ts'eu-hou*, il refusa ce poste pourtant très honorable.

2. Manteau en fibre de palmier pour protéger de la pluie ; quant aux sandales elles étaient également destinées à protéger les pieds des intempéries. Mais, dans le texte, il est fait allusion à un homme qui se vêtit ainsi pour se moquer des courtisans et des hauts fonctionnaires, chaussés de sandales à semelles épaisses ; les sandales à clous étaient justement d'une certaine épaisseur. Quant à son manteau vert, il avait également par sa coupe une certaine ressemblance avec celui des hauts fonctionnaires. Il montait sur une vache pour se moquer des personnages de l'armée et des hauts fonctionnaires qui vont à cheval et portent une épée.

nait pour un fou et on l'injurait. Mais, *Wang Keng*¹, du même pays, avait pour lui du respect et de l'amitié, aussi vint-il saluer la mère de *Wang Mien*.

« Lorsque *Wang Keng* fut nommé inspecteur du *Tchō-kiang* et du *Kiang-sou*, *Wang Mien* lui fit une visite, et se présenta en haillons, avec des souliers troués. Ses doigts de pied touchaient la terre. *Wang Keng* lui offrit une paire de souliers en paille, et lui suggéra l'idée d'occuper un poste officiel. *Wang Mien* en rit, mais ne dit mot; laissant la paire de souliers, il s'en alla.

« A son retour, il fit monter sa mère dans une voiture non peinte, attelée d'une vache qui l'emmena à *K'ouei-ki*². Lui-même, vêtu d'un costume ancien, suivit derrière. Les enfants du village se mirent à rire; il n'y fit point attention. Dans sa demeure, contre un mur en terre battue, il avait installé un fourneau et faisait lui-même la cuisine pour sa mère. En outre, il donnait des leçons à ses disciples.

« *Chen-l'ou Kiong*³, de *Kao-yeou*⁴, ayant été nommé juge à *Chao-hin*⁵, traversa le fleuve *Ts'ien-l'ang*⁶ pour

1. Né à *Tchou-k'i* de la province du *Tchō-kiang*, vivait vers la fin de la dynastie des *Yuan* (1277-1367), et était l'Intendant du circuit de *Houai-tong*.

2. Actuelle sous-préfecture de *Chao-hin* de la province du *Tchō-kiang*.

3. Vivait vers la fin de la dynastie des *Yuan* (1277-1367).

4. Sous-préfecture dans la province du *Kiang-sou*.

5. Sous-préfecture dans la province du *Tchō-kiang*.

6. Une partie du fleuve *Tchō-kiang*.

venir s'informer des amis de *Wang Keng*. Celui-ci dit : « Dans mon pays, vit un nommé *Wang Yuan-tchang* (*Wang Mien*) qui ne recherche point les relations vulgaires; si vous désirez lui parler, ce ne sera possible qui si vous allez vous-même le voir. »

« Dès que *Chen-t'ou Kiong* fut arrivé, il envoya un subordonné annoncer sa visite à *Wang Mien*. Celui-ci s'exclama : « Je ne connais pas M. *Chen-t'ou*. » Il refusa donc de le recevoir. Alors *Chen-t'ou Kiong* se rendit en personne chez *Wang Mien* en lui témoignant beaucoup de respect. Celui-ci se décida enfin à le voir.

« Un an après, il écrivit à *Chen-t'ou Kiong* pour prendre congé de lui. Puis il partit vers l'Est, au pays de *Wou*¹, navigua sur le fleuve², gravit le *T'ai-chan*³, et arriva au pays de *Yen*⁴ dans le Nord. *Ts'in Pou-houa*⁵ (1303-1352) lui confia un poste de précepteur. *Wang Mien* répondit : « Que vous êtes ignorant! Dans moins de dix ans, des renards et des lièvres parcourront cet endroit! Pourquoi rechercher un titre honorifique? »

« L'académicien *Wei Sou* était inconnu de *Wang Mien*, mais celui-ci savait qu'il habitait la rue du Clo-

1. Actuelle province du *Kiang-sou*.

2. Le grand fleuve *Yang-tseu*.

3. Se trouve au nord de la sous-préfecture *T'ai-ngan*, province du *Chan-tong*.

4. Actuelle province du *Hou-peï*.

5. Sa biographie se trouve dans les livres de *Yuan*, livre 143, Biographie n° XXX, fol. 4.

cher. Un jour, *Wei Sou* alla à cheval chez *Wang Mien*; celui-ci le salua et le fit asseoir, ne lui demandant même pas son nom ni son prénom. Soudain, il dit : « N'est-ce pas vous qui habitez la rue du Clocher? » — « Oui. » Et *Wang Mien* ne lui parla plus. *Wei Sou* sortit de chez lui. Quelqu'un questionna *Wang Mien* sur le nom du visiteur, il dit en riant : « C'est sûrement *Wei T'ai-pou* (*Wei Sou*), j'ai lu ses écrits, ils sentent l'hypocrisie; maintenant que je l'ai vu, le style et l'homme se ressemblent. »

Wang Mien était versé dans la poésie, il connaissait aussi les anciennes écritures. Il fut le premier à graver des cachets en pierre *houa-jou*¹. Il excellait dans l'art de dessiner des pruniers; il usait du rouge et travaillait dans le genre *Mo-kou*². Les nobles de la capitale se disputaient ses dessins; il en afficha un au mur avec des vers pleins de sarcasmes. On voulut l'arrêter; l'ayant appris, il s'empressa de retourner chez lui, disant à ses amis : « Le Fleuve Jaune coule vers le nord, il va y avoir de grands troubles dans le pays! » Alors, il emmena sa femme et ses enfants se réfugier dans la montagne *Kieou-li*, dans la sous-préfecture de *K'ouei-ki*³. Il désignait sa demeure sous le nom de

1. Pierre ayant la couleur de l'écaille de tortue, qui se trouve dans la montagne *T'ien-t'ai-pao-houa* (*Tchö-hiang*).

2. Peinture sans contour. (Cf. Petrucci, *Encyclopédie de la peinture chinoise* (*Kiai-tseu-yan*), p. 346-348, 454.)

3. Se trouve au nord de la sous-préfecture *Chao-hin* (anciennement *K'ouei-ki*) de la province du *Tchö-kiang*.

« Maison de Bambou », et nommait « Le pavillon flottant comme l'herbe aquatique » la barque avec laquelle il naviguait sur le lac Kien¹.

« L'empereur *T'ai-tsou* ayant pris *Wou-tcheou*², envoya *Hou Ta-hai*³ attaquer *Chao-hin*. Les troupes campèrent sur la montagne *Kieou-li*. Les habitants s'enfuirent tous, *Wang Mien* seul resta. Les soldats l'arrêtèrent et l'emmenèrent devant *Hou Ta-hai* qui lui demanda des instructions. *Wang Mien* dit : « Le peuple de *Yue (Tchö-kiang)* garde fermement le sentiment de la justice, il est pour cela inattaquable; si vous pratiquez la justice, qui osera ne pas se soumettre? Sinon, qui ne serait pas votre ennemi? »

Ayant entendu parler de lui, l'empereur *T'ai-tsou* le nomma conseiller de la Cour, mais *Wang Mien* mourut avant d'apprendre sa nomination. » (*Pao-chou-t'ing-tsi*, liv. 18.)

1. Se trouve hors la ville de *Chao-hin*.

2. Préfecture *Wou-guan* de la province de *Tchö-kiang*, actuellement sous-préfecture *Wou-guan* de la province de *Ngan-houei*.

3. Général sous l'empereur *T'ai-tsou* des *Ming*; sa biographie se trouve dans les livres des *Ming*. L. 133, Biographie n° 21.

CHAPITRE II

TCHEOU TSIN ET FAN TSIN

(*Les Lettrés à la mode*)

Les lettrés contemporains de l'auteur se contentaient d'acquérir un savoir superficiel. A part le genre littéraire, dit *Pa-kou*, ils ne connaissaient presque rien. Ils réussissaient néanmoins à s'entourer d'honneurs; aussi n'avaient-ils aucune autre préoccupation. La plupart d'entre eux vivaient dans la misère et s'en plaignaient. Dès que le sort leur était favorable, ils donnaient libre cours à leur vanité et à leur cupidité. La joie les grisait et les rendait fous quelquefois. On peut, en étudiant ces hommes, mieux pénétrer bien des côtés de l'histoire des époques de *Yong-tchen* et de *K'ien-long* (1723-1794).

L'auteur s'est appliqué à décrire la mentalité de deux lettrés : *Tcheou Tsin* et *Fan Tsin*. Dans l'un, il nous montre un lettré avant l'entrée dans la carrière officielle; dans l'autre, un lettré enorgueilli par ses succès littéraires; d'un côté une vie pitoyable et de l'autre un genre de folie.

TCHEOU TSIN

Tcheou Tsin, lettré villageois, de famille très pauvre, ayant échoué à tous les examens, était déjà vieux quand il entreprit de donner des leçons à des enfants du village. De science il n'en avait aucune, mais il avait certaine facilité pour la littérature en vogue. Très superstitieux, il faisait des sacrifices au Bouddha et observait le jeûne dans l'intention d'obtenir la guérison de sa mère malade. Le chef du village le tenait pour un fou qui ne savait pas entretenir ses relations et, au bout de quelque temps, il le mit à la porte de l'école. Alors, *Tcheou Tsin* vécut chez lui dans un dénuement complet. Un jour, son beau-frère *Kin Yeou-yu* vint le voir et lui donna les conseils suivants :

« Mon beau-frère, ne soyez pas surpris de mes paroles. Votre intention d'obtenir un poste officiel par les études ne se réalisera probablement pas ; sur cette terre, tout homme éprouve des difficultés pour sa subsistance. Combien de temps encore allez-vous attendre la chance ? Je m'en vais maintenant avec de riches commerçants au chef-lieu de la province pour acheter des marchandises, il nous manque encore un comptable ; vous feriez bien de venir avec nous. Vous êtes tout seul ; si vous vivez avec nous, vous ne manquerez ni de nourriture, ni de vêtements. » *Tcheou Tsin* réfléchit. Il se disait qu'un boiteux tombé dans un puits devait être heureux qu'on l'en retirât et

que son beau-frère n'avait aucune mauvaise intention; il accepta. *Kin Yeou-yu* choisit un jour propice et partit avec ses compagnons. Arrivés au chef-lieu de la province, ils descendirent chez un épicier. N'ayant rien à faire, *Tcheou Tsin* se promena dans les rues. Il vit de nombreux ouvriers qui allaient faire des réparations dans les salles d'examen provincial et les suivit jusqu'à la porte. Il voulait pénétrer à l'intérieur, mais il fut chassé à coups de fouet par le portier. Le soir, il dit à son beau-frère qu'il voulait aller voir les salles d'examen. *Kin Yeou-yu* donna quelques pourboires et obtint que tous ses compagnons fussent autorisés à visiter. Ils avaient demandé à l'épicier de les y conduire. Celui-ci les amena jusqu'à la porte et ils entrèrent sans difficulté. Arrivés à la porte du Dragon¹, l'épicier dit à *Tcheou Tsin* : « C'est par ici que messieurs les candidats entrent. » Arrivée à la porte des loges², qui s'alignaient le long du couloir, l'épicier dit : « C'est la loge numéro 1, vous pouvez entrer voir. » *Tcheou Tsin*, étant entré dans la loge, vit deux planches disposées commodément³, alors, les larmes

1. Ou « Porte de concours ». Cf. *Variété Sinologique* n° 5. *Pratique Examens littéraire*, par P. Etienne Zi, p. 136, et plan de *Kong-yuen* de Nankin.

2. Les candidats composaient dans des loges. Chaque loge avait sa porte. Cf. *ibid.*

3. Planches disposées de manière que les candidats puissent s'en servir pour écrire. Comme *Tcheou Tsin* ne pouvait pas se présenter aux examens provinciaux, parce qu'il n'avait pas encore passé le baccalauréat, en voyant ces planches il conçut un profond chagrin.

lui montèrent aux yeux, et il ne put s'empêcher de pousser un long soupir. Il se frappa la tête contre une planche et s'évanouit. Les autres personnes eurent peur, elles le croyaient pris d'un malaise subit. L'épiciier reprit : « Peut-être est-ce à cause de l'air vicié que M. *Tcheou* est pris d'un malaise si violent; les salles d'examen sont restées longtemps fermées. »

Kin Yeou-yu : « Je vais le relever, allez demander aux ouvriers de l'eau bouillie pour le ranimer. » L'épiciier apporta de l'eau. Les trois ou quatre compagnons soutinrent le corps de *Tcheou Tsin* pour le faire boire; on entendit un glou-glou dans sa gorge, puis il cracha un liquide gluant. Tous alors s'écrièrent : « Cela va mieux ! » On le maintint debout. *Tcheou Tsin*, voyant la planche numérotée, voulait encore la heurter de sa tête; il ne s'évanouit plus, mais il éclata en pleurs. En vain, les personnes présentes l'exhortèrent au calme. *Kin Yeou-yu* dit : « Voyons, n'est-ce pas de la folie ? On est venu se distraire dans les salles d'examen, vous n'avez appris aucun décès des vôtres, pourquoi pleurer et crier de la sorte ? » *Tcheou Tsin* semblait ne pas entendre; il ne cessait de pleurer en s'appuyant sur la planche numérotée; après avoir pleuré dans la loge numéro 1, il s'en alla en faire autant dans la loge numéro 2, puis dans la loge numéro 3; il se roulait par terre, pleurait tant que tout le monde en fut profondément affligé. *Kin Yeou-yu*, à gauche, l'épiciier à droite, le prirent chacun par un bras. Lui, ne voulait pas partir. Ses pleurs redoublèrent au point qu'il en cracha du sang. Les autres personnes s'empressèrent

de le porter dehors, sous la tente d'une maison de thé; il renifla et essuya ses larmes dans le plus complet abattement. L'un des compagnons demanda : « Quel secret a-t-il, monsieur *Tcheou*? Pourquoi, arrivé à cet endroit, pleure-t-il si amèrement? Comme il a pleuré! » *Kin Yeou-yu* répondit : « Vous ne savez pas, mes vieux amis, mon beau-frère n'est pas commerçant de son état; il s'est livré à l'étude avec application pendant des dizaines d'années, mais il n'a même pas conquis le grade de bachelier. A la vue des salles d'examen, il n'a pu contenir son chagrin. »

Ces paroles ayant révélé le secret de *Tcheou Tsin*, celui-ci, sans se soucier des autres, se mit de nouveau à pleurer amèrement. Un autre des compagnons dit : « Dans ce cas, monsieur *Kin* seul mérite des reproches. Puisque M. *Tcheou* est un lettré, pourquoi l'a-t-il amené ici pour nos affaires? »

« Il est un lettré complètement dénué de ressources, répliqua *Kin Yeou-yu*, il n'a trouvé aucun poste de maître d'école, il a été obligé de prendre ce métier. »

« A en juger par les circonstances, votre beau-frère doit posséder du talent, mais personne ne l'a apprécié, c'est pourquoi il se trouve dans cet état humiliant », dit un autre compagnon.

« Du talent, il en possède, mais son destin est si malchanceux », répondit *Kin Yeou-yu*.

« Tout *Kien-cheng*¹ est autorisé à se présenter aux

1. *Kien-cheng* ou Bachelier collégien. Cf. *Mélanges sur l'Administration*, par le P. Hoang, p. 26. *Variété Sinologique* n° 21.

examens; puisque M. *Tcheou* a du talent, pourquoi ne lui achète-t-on pas le grade de *Kien-cheng* pour lui permettre d'être candidat au concours. S'il réussit aux examens, notre bonne intention sera récompensée », fit encore le compagnon.

« J'ai aussi pensé comme vous, seulement, où trouver cette somme d'argent? » dit *Kin Yeou-yu*.

A ce moment, *Tcheou Tsin* cessa de pleurer.

Continua le compagnon : « Cela n'est pas difficile, nous sommes plusieurs ici; que chacun prête quelques dizaines de taëls à M. *Tcheou* pour l'achat du grade de *Kien-cheng*, afin qu'il se présente aux examens. S'il réussit et reçoit un poste officiel, ces quelques dizaines de taëls ne seront pas une grosse affaire. Si même, M. *Tcheou* ne les rend pas, nous qui parcourons le pays, nous les aurions dépensés n'importe où. De plus, c'est une bonne action. Que pensez-vous de cela? » Tout le monde de répondre à l'unanimité : « Un sage doit aider son prochain » et « Ne pas faire le bien quand l'occasion s'en présente, ce serait manquer de courage. » « Pourquoi refuserions-nous ce service? Seulement, nous ignorons si M. *Tcheou* va accepter? »

« Agir ainsi, c'est me donner une nouvelle vie, je ferai tout pour vous payer de retour; j'accepterai même d'être votre cheval ou votre âne dans la vie future », dit *Tcheou Tsin*. Il s'agenouilla et salua plusieurs fois en frappant la terre de son front. Les autres personnes rendirent le salut. *Kin Yeou-yu* les en remercia également. Après quelques tasses de thé,

Tcheou Tsin cessa de pleurer; il causa même avec les autres en souriant, puis tout le monde rentra chez l'épicier.

Le lendemain, les compagnons rassemblèrent une somme de deux cents taëls et la remirent à *Kin Yeou-yu* qui fut chargé de faire le nécessaire. (Chap. II, p. 14-15; Chap. III, p. 1-3.)

Cette somme fut employée à acheter pour *Tcheou Tsin* le grade de *Kien-cheng*, grâce auquel il se présenta aux examens et fut promu d'abord licencié, puis docteur. Trois ans plus tard, *Tcheou Tsin* fut nommé par l'empereur lui-même examinateur au concours littéraire au *Kouang-tong* où il rencontra un candidat nommé *Fan Tsin*, très âgé et fort pauvre dont il eut pitié. Il le fit réussir aux examens. Un jeune candidat ayant demandé à *Tcheou Tsin* de lui faire subir un examen oral pour faire valoir son talent poétique, celui-ci lui répondit avec reproche : « Sa Majesté l'Empereur aime la prose, vous n'avez pas à vous occuper de la littérature des *Han* et des *T'ang*... » Vous autres, jeunes candidats, vous devez vous appliquer à la prose, laissez de côté ces lectures disparates, à quoi bon les cultiver? D'ailleurs, je viens ici pour le concours des lettres. Qui vous parle de ces études superficielles? Vous qui préférez le nom à la réalité, devez sûrement négliger l'ouvrage principal. Ce que vous avez dit là, ne sont que choses vagues et superficielles, je ne puis plus continuer... Mettez-le à la porte. » (ch. 3, p. 6.)

FAN TSIN

Fan Tsin, qui se consacrait au genre Pa-kou, s'était présenté plus de vingt fois aux examens du baccalauréat sans jamais y réussir, quand l'examineur *Tcheou Tsin*, ayant pitié de son âge avancé, le reçut. La même année, il y eut une session d'examens de licence; quand *Fan Tsin* s'y présenta, il jeûnait depuis trois jours.

« Le riz manquait pour le déjeuner lorsque fut affichée la liste des promus. La mère de *Fan Tsin* lui dit : « J'ai une poule pondeuse, va la vendre au marché et achète quelques bols de riz pour faire une « bouillie, ma faim est si grande que mes yeux ne « voient plus. » A ces mots, *Fan Tsin* prit la poule et sortit en courant.

Environ deux heures plus tard, on entendit un bruit de tam-tam. Trois chevaux s'arrêtèrent devant la porte; les trois cavaliers descendirent et attachèrent les bêtes à l'écurie. Puis ils crièrent pour inviter le seigneur *Fan* à venir recevoir leurs félicitations, car il était promu dans le groupe de tête de la liste¹.

Pendant que la mère de *Fan Tsin* s'entretenait avec les cavaliers, un voisin courut à la recherche de *Fan Tsin*; il se rendit en toute hâte au marché, mais ne l'y

1. Au concours provincial la tête de liste était composée des dix premiers promus.

vit point. A la fin, en cherchant à l'extrémité Est du marché, il le découvrit qui, portant la poule et tenant à la main un brin d'herbe¹, marchait lentement et regardait de tous côtés dans l'espoir de trouver un acheteur. « Monsieur *Fan*, dit le voisin, retournez à la maison. Que mes félicitations vous accompagnent, vous êtes reçu licencié, les messagers sont venus chez vous. » *Fan Tsin* crut qu'on le trompait et feignit de ne pas entendre; tête baissée, il continua son chemin. Son voisin, voyant qu'il ne faisait aucune attention à lui, fit un pas en avant et tenta de lui prendre la poule des mains. *Fan Tsin* s'exclama : « Tu prends ma poule, pourquoi? tu ne l'achètes pas? » « Vous êtes reçu licencié, répéta le voisin; il faut rentrer et renvoyer les messagers. » *Fan Tsin* dit : « Mon noble voisin sait sans doute que nous n'avons pas de riz aujourd'hui. Je dois vendre cette poule pour pourvoir à notre subsistance. Pourquoi venez-vous m'importuner avec ces paroles? » Voyant que *Fan* ne voulait pas le croire, d'un coup de main, le voisin lui enleva la poule, et l'empoignant, il le ramena de force. Dès que les messagers l'eurent aperçu : « A la bonne heure, s'écrièrent-ils, le nouveau noble est de retour. » Ils allaient l'entourer pour lui parler, mais *Fan Tsin* se précipita dans la maison. Il vit des affiches suspendues qui disaient : « Nous informons que le seigneur *Fan Tsin* a

1. Coutume chinoise; lorsqu'une personne désire vendre des bestiaux ou des volailles, elle se promène dans le marché en tenant dans la main un brin d'herbe sèche.

été promu 7^e au concours provincial du *Kouang-tong*. » Voyant ces affiches, *Fan Tsin* se mit à les lire et à les relire. Il battit des mains et après un éclat de rire, se dit à lui-même : « Hé! à la bonne heure, je suis reçu! » Mais soudain, il se laissa aller en arrière et tomba par terre. On le vit serrer les dents, puis perdre connaissance. Mme *Fan* ne savait que faire, elle lui introduisit de l'eau dans la bouche. Il se releva alors et, ne cessant de rire et de battre des mains, il reprit : « Hé, à la bonne heure, je suis reçu! » Puis, sans mot dire, riant toujours, il courut dehors. Les messagers et les voisins eurent tous un sursaut de peur. Ils le virent qui marchait, tout étourdi, ne voyant rien; croyant être encore sur la terre ferme, il avança et tomba dans un étang. Quand il se redressa, ses cheveux étaient en désordre, ses deux mains étaient pleines de vase jaune et l'eau ruisselait sur tout son corps. On le tira de l'eau, il recommença à battre des mains et à rire aux éclats, puis il retourna tout droit au marché. » (Ch. III, p. 9-11.) Heureusement, *Fan Tsin* avait toujours eu peur de son beau-père, le boucher *Hou*. D'une gifle bien appliquée, ce lui-ci le ramena à la raison. (Voir plus loin, pp. 156 et suiv.)

*
**

Tcheou Tsin et *Fan Tsin* sont des types choisis par l'auteur pour critiquer les programmes officiels de recrutement des fonctionnaires et pour ridiculiser leur ignorance.

L'ignorance des lettrés se trouve décrite dans les passages suivants :

Reçu licencié, *Fan Tsin* voulut rester au pays natal pour s'occuper de l'enterrement de sa mère. Manquant d'argent, il alla demander un secours au sous-préfet *T'ang*, qui avait fait partie de son jury d'examen. *Tchang Tsin-tchai* l'accompagna dans sa visite. Bientôt la conversation s'engagea sur un personnage célèbre, *Lieou Ki*. Nous reproduisons la notice biographique de ce personnage donnée par le livre des *Ming*, avant de rapporter les propos des interlocuteurs, afin de faire comprendre les erreurs que ceux-ci contiennent.

« *Lieou Ki* vivait à la fin de la dynastie des *Yuan* et au début des *Ming*. On ignore la date exacte de sa naissance. Il fut promu docteur dans les années 1330-1332. Versé dans l'astronomie, la science militaire et l'art d'écrire, il fut un grand maître de son temps. Sous-préfet de *Kao-ngan*, pendant les années 1330-1332, il fut élevé la 8^e année *Tche-tcheng* (1348) des *Yuan* au poste de *Tou-che*¹, auprès du commandant en chef de l'armée du *Tchö-kiang*. Ayant connu le roi du pays de *Wou*² en 1356, il fut nommé *T'ai-che-ling*³, puis *Yu-che-tchong-tchen*⁴, et *Hong-wen-kouan-hio*.

1. Attaché auprès du gouvernement provincial ou des commandants en chef de l'armée.

2. Futur premier empereur des *Ming*.

3. Président du Collège des Académiciens.

4. Président de la Cour suprême d'inspection des mandarins et d'appel à l'empereur.

*che*¹, à l'avènement de l'Empereur *T'ai-tsou* en 1368. Celui-ci l'anoblit en le nommant « Comte fidèle » (*Tch'en-yi-po*). Il l'appelait toujours *Sien-cheng*² sans prononcer son nom. Etant tombé malade la huitième année *Hong-wou*³ (1375), il retourna à *Ts'ing-t'ien*⁴, son pays natal, après avoir reçu de l'empereur un éloge en vers. Il mourut peu après. (Cf. Livre des *Ming*, livre CXXVIII, fol. 1-4.)

Voici la conversation que tinrent nos lettrés au sujet de *Lieou Ki* :

Le licencié *Tchang Tsin-tchai*, ancien sous-préfet, dit :

— Je me rappelle que sous le règne *Hong-wou*, M. *Lieou*... »

— De quel M. *Lieou* parlez-vous? interrompit le sous-préfet *T'ang*.

— De M. *Lieou* qui avait pour prénom *Ki*, docteur (*tsin-che*), de la première promotion de la troisième année *Hon-wou* (1370), classé le cinquième dans la promotion littéraire qui avait pour sujet ces trois

1. Ministre suprême de l'Empire désigné d'après la Salle *Hong-wen*.

2. *Sien-cheng* signifie : Monsieur, plus âgé ou maître. L'empereur *T'ai-tsou* respectait beaucoup *Lieou Ki*, il le traitait comme son maître, c'est pourquoi il ne prononçait pas son nom. En général, l'empereur appelait toujours un courtisan par son nom sans le faire précéder d'une appellation.

3. Nom de règne de *T'ai-tsou* des *Ming*.

4. Sous-préfecture de la province du *Tchō-kiang*.

phrases : « Lorsque la vertu règne sur l'empire, etc. »

Fan Tsin interrompit :

— Je crois qu'il fut le troisième promu.

Tchang :

— Il fut le cinquième, j'ai lu sa composition. Plus tard, quand il fut reçu académicien, l'empereur *Hong-wou* alla en personne chez lui. Juste pendant la visite impériale, le roi *Tchang* de *Kiang-nan* lui fit parvenir une petite jarre qu'on ouvrit; elle contenait de menus morceaux d'or. L'empereur entra dans une colère telle qu'il dégrada M. *Lieou*, le nomma sous-préfet de *Ts'ing-t'ien*, puis le fit empoisonner.

Le sous-préfet *T'ang*, voyant que *Tchang Tsin-tchai* parlait avec éloquence, crut à la vérité de cette anecdote. (*Jou-lin-wai-che*, ch. 4, p. 13.)

Au temps où *Lieou Ki* fut promu docteur (1330-1332), la dynastie *Ming* n'était pas encore fondée. *Tchang Tsin-tchai* ignorait que *Lieou Ki* était l'homme qui aida le roi du pays *Wou* à fonder cette dynastie et qu'entre les années 1330-1332, il reçut de l'empereur le titre de « comte fidèle ». La naïveté du sous-préfet et de *Fan Tsin* est telle qu'ils ajoutent foi aux dires de leur interlocuteur qui prétend avoir lu la composition littéraire de *Lieou Ki*. De ce qu'on appelait *Lieou Ki*, Monsieur *Ts'ing-t'ien*, parce qu'il était natif de ce pays, *Tchang Tsin-tchai* en conclut que M. *Lieou* avait été sous-préfet de *Ts'ing-t'ien*. L'empereur *T'ai-tsou* ayant une telle estime pour M. *Lieou*, comment aurait-il pu le faire empoisonner?

Plus tard, *Fan Tsin* fut nommé examinateur. C'était

un poste important et honorable. Mais les propos que cet examinateur a tenus au sujet de *Sou Che*¹ (1036-1101) montrent qu'il n'était point à la hauteur de sa tâche.

Nous donnons d'abord une notice biographique de *Sou Che* d'après le livre des *Song*.

« *Sou Che* fut reçu docteur à la promotion de 1056, sous l'empereur *Jen-tsong*² des *Song*. C'était un écrivain illustre. Ayant critiqué la politique agraire de *Wang Ngan-che*³ (1021-1086), il fut dégradé à plusieurs reprises entre les années 1068 et 1070. Rappelé de nouveau à la Cour, dans les années 1086-1092, il fut encore dégradé en 1094. Il se donna le nom d'Ermite de *T'ong-p'o*. Avec son père *Sou Siun*⁴ (1009-1066), et son frère *Sou Tche*⁵ (1039-1112), il formait le groupe qu'on appelle les trois *Sou*. De plus, il était calligraphe accompli et peintre délicat. En tout, il a écrit quatre cents livres. (Livre des *Song*; L. 338, biographie n° 97, édition de *Tchong Houa*, Shanghai. 1923.)

Le 7^e chapitre du roman de *Wou King-tseu* raconte que *Fan Tsin*, nommé examinateur du *Chan-tong*, recherche longtemps s'il y a parmi les candidats un nommé *Siun Mei*⁶, qui lui avait été recommandé par

1. Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by A. Giles, n° 1785.

2. Troisième Empereur de la dynastie des *Song*, son règne dura trente-trois ans (1023-1056).

3. Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by A. Giles, n° 2134.

4. Cf. *ibid*, n° 1780.

5. Cf. *ibid*, n° 1773.

6. *Siun Mei* avait été également le disciple de *Tcheou Tsin*, quand celui-ci était encore instituteur de village.

son maître, *Tcheou Tsin*. Il fut très désolé de ne pas le trouver. Un jeune secrétaire de *Fan Tsin*, se nommant *K'iu King-yu*, lui dit : « Monsieur, cet événement me rappelle une anecdote : il y a quelques années, un examinateur du *Sseu-tch'ouan* a été invité à boire chez M. *Ho King-ming*¹. Celui-ci s'écria dans son ivresse : « Au *Sseu-tch'ouan*, le style littéraire de *Sou Che* doit « être relégué à la 6^e classe. » L'examineur retint ces propos dans sa mémoire. Après trois années de tournées, il revint chez M. *Ho*, disant : « J'ai été en « tournée d'examen dans le *Sseu-tch'ouan* pendant « trois ans, j'ai rechercher partout, mais je n'ai ja- « mais rencontré le candidat *Sou Che*, je crois qu'il « ne s'est pas présenté aux examens. »

S'étant tu un instant, *K'iu King-yu* se mit à rire en couvrant sa bouche de ses mains; puis il continua : « Je ne sais comment votre maître *Tcheou Tsin* a pu vous parler de *Siun Mei*. » *Fan Tsin*, qui était un homme naïf, ne comprit pas que son interlocuteur plaisantait et répondit : « Puisque la composition littéraire de *Sou Che* était médiocre, tant pis, on ne l'a pas retrouvée. Mais *Siun Mei* est un protégé de mon maître, si je ne la retrouvais pas, que ferais-je ? »

*
**

Les hommes tels que *Tcheou Tsin* et *Fan Tsin*

1. Reçu docteur sous le règne de *Hong-tche* (1488-1506) des *Ming*. Cf. *Tchong-kouo-jen-ming-ta-ts'eu-tien*.

n'étaient pas rares à cette époque. L'auteur les appelle « lettrés à la mode », parce qu'ils ne s'occupaient que du genre littéraire *Pa-kou*. Il leur avait voué une grande haine.

CHAPITRE III

K'OUANG KIONG ET NIEOU P'OU

(Les Lettrés Aventuriers.)

L'auteur a relaté la vie de deux lettrés aventuriers : *K'ouang Kiong* et *Nieou P'ou*.

K'OUANG KIONG

K'ouang Kiong est très pauvre; il a commencé à étudier, mais il a interrompu ses études pour être comptable chez un commerçant de la ville. Après la faillite du commerçant, il reste sans profession au chef-lieu de la province. Plus tard, il devient diseur de bonne aventure¹. Lorsqu'il n'a pas de clients, il se

1. En chinois *Tch'e-tseu*. (Cf. *Variétés Sinologiques*, n° 21. *Mélanges sur l'Administration*, par le P. Hoang, p. 56.) Le *Tch'e-tseu* consiste à lire l'avenir en interprétant les caractères tracés par l'intéressé.

plonge dans des livres écrits dans le genre *Pa-kou*. Un certain *Ma Tsin*, correcteur de compositions littéraires, dont il fait la connaissance, lui donne de l'argent et des vêtements et lui conseille de retourner dans son pays, après lui avoir appris une méthode rapide d'exceller dans le genre littéraire du programme des examens.

K'ouang Kiong est sur le chemin du retour; arrivé chez lui, il entoure son père de tous ses soins; on le considère comme un bon fils. *K'ouang Kiong* est un travailleur persévérant; tous les jours, il travaille jusqu'au soir; après le dîner, il va rejoindre son père paralytique, qui est dans son lit, et il se met à lire des morceaux littéraires; souvent, il interrompt sa lecture pour aider son père à satisfaire un besoin. Il ne s'endort qu'à la quatrième veille; deux heures de sommeil lui suffisent. Dès qu'il est debout, il attrape un porc, l'abat, le lave, le découpe et vend de la viande toute la matinée. Ensuite, il moud du soja pour en faire de la pâte. Du matin au soir, il ne se repose jamais. Quand il a du temps libre, il cause avec son père pour l'égayer dans sa maladie.

Le sous-préfet passe un soir près de la maison de *K'ouang Kiong*; ayant entendu lire à haute voix des morceaux littéraires, il s'informe auprès de *Pao-tchen*¹ et apprend que *K'ouang Kiong* est studieux et travailleur et qu'il a beaucoup de piété filiale. Le

1. Ou *Pao-tchang* : Chef d'un groupe de familles ou maire d'un village.

sous-préfet conçoit de l'admiration pour un tel homme; il charge le *Pao-tcheng* d'inviter *K'ouang Kiong* à se présenter aux examens littéraires; il paye les frais de son voyage et écrit une lettre de recommandation pour informer l'examineur de la piété filiale de *K'ouang Kiong*, de son assiduité et de son labeur. *K'ouang Kiong* est reçu premier des bacheliers.

A partir de ce moment, *K'ouang Kiong* n'est plus un petit commerçant; il est entré dans la classe des lettrés. Cet honneur cause la perte d'un homme qui, jusqu'ici, n'a pas conçu d'ambition, car le récit que fait l'auteur montre qu'avant d'être lettré, *K'ouang Kiong* est bon fils, bon travailleur, bon commerçant, mais que, une fois promu bachelier, il devient vaniteux, puis, de pente en pente, tombe dans une telle bassesse qu'après la mort de son père, l'auteur le décrit comme un homme dangereux et complètement perversi. Selon l'auteur, c'est bien la littérature des programmes et les examens qui ont causé la perte de *K'ouang Kiong*, car cette littérature fait des fonctionnaires ambitieux et cupides au lieu de faire des hommes. L'homme cultivé de cette époque est détestable autant que l'homme simple est digne de respect. D'ailleurs, la pensée de l'auteur se trouve exprimée par le père de *K'ouang Kiong* : « Mon second fils, dit-il un jour, tu as été heureusement promu bachelier; peut-être monteras-tu à un grade supérieur, qui sait? mais les exploits et la renommée sont choses superflues pour l'homme; ce qui importe le plus, c'est la vertu.

Je vois que tu t'appliques à pratiquer la piété filiale et la fraternité, c'est un trésor rare. Cependant, il ne faut pas te nourrir de ces idées de richesse et de puissance; plus tard, quand tu auras une vie plus aisée, cela pourrait te faire perdre le bon naturel que tu avais dans l'enfance. Quand je serai mort, aussitôt après le deuil, marie-toi immédiatement, prends une fille de famille pauvre. Rejette loin de toi l'envie des richesses, de la noblesse; ne cherche jamais une alliance dans ces milieux. Ton frère est un homme indigne, mais tu dois le respecter et le servir comme moi-même. » (*Jou-lin-wrai-che*, ch. XVII, p. 4-5.)

Bientôt, le père de *K'ouang Kiong* meurt. A ce moment le sous-préfet *Li*, protecteur de *K'ouang Kiong*, est dénoncé comme coupable d'erreur judiciaire. Les autorités supérieures décident de le déplacer, mais la population veut le retenir. On bat le tam-tam; les commerçants se mettent en grève; on entoure le nouveau fonctionnaire pour l'empêcher de prendre le sceau de sous-préfet. Des délégués sont envoyés sur les lieux pour apaiser la population; le sous-préfet est finalement destitué. *K'ouang Kiong* est dénoncé comme étant un des auteurs de la révolte. Le *pao-tcheng* ayant eu vent de cette dénonciation, a prévenu discrètement *K'ouang Kiong*. Celui-ci se réfugie à *Hang-tcheou*, chez un cousin du *Pao-tcheng*, *P'an San*, qui est secrétaire à la trésorerie métropolitaine. *K'ouang Kiong* rencontre en route un poète, une des célébrités du temps, qui a des relations dans les milieux influents. *K'ouang Kiong* apprend à faire des

vers. Le propriétaire de son appartement le prie de choisir des morceaux littéraires à l'usage des jeunes candidats aux examens. *P'an San* traite bien *K'ouang Kiong* et l'aide pécuniairement. Mais de cette liaison *K'ouang Kiong* est victime car il devient le complice de *P'an San* dans des manœuvres frauduleuses. Ils font des faux, rédigent de faux actes de mariage; *K'ouang Kiong* se fait passer pour un satellite afin de passer les examens en se substituant à un candidat. Le commerce de ces faux a procuré à *K'ouang Kiong* une somme de deux à trois cents taëls. En outre, *P'an San* vient souvent à son aide.

Sur le conseil de son ami, *K'ouang Kiong* se marie avec la fille d'un fonctionnaire appelé *Tcheng*; *P'an San* s'est chargé de tous les frais. Au bout d'un an, une fille est née chez *K'ouang Kiong*. Pendant ce temps, le sous-préfet *Li* est nommé au poste de *Ki-che-tchong*¹ et conseille à *K'ouang Kiong* d'aller à Pékin où il sera bien accueilli.

K'ouang Kiong devient *Kong-cheng* (bachelier présenté)²; tout d'abord, il ne veut pas se rendre à Pékin, mais *P'an San* ayant été arrêté et jeté en prison, *K'ouang Kiong* a eu peur. Alors, il installe sa famille dans son village et part lui-même à Pékin où il habite

1. Ou « *Ki-kien* », officier dans six cours partielles de la Cour Suprême d'inspection des mandarins et d'Appel à l'Empereur. (Cf. *Mélanges sur l'Administration*, par le P. Hoang, p. 18. *Variétés Sinologiques*, n° 21.

2. Voir *supra*, p. 60, note n° 1.

chez son protecteur *Li*. Celui-ci lui demande s'il est marié; *K'ouang Kiong* réfléchit : « Mon protecteur est un grand seigneur; si je lui dis que mon beau-père est un petit fonctionnaire de province, il se moquera de moi. » Il fait une réponse négative.

Lorsque plus tard, en se rendant à un poste, *K'ouang Kiong* passe à *Hang-tcheou*, il rencontre son frère qui l'informe du décès de sa première femme et veut l'emmener à la maison; *K'ouang Kiong* refuse.

Ainsi, *K'ouang Kiong* n'a pas suivi les conseils de son père. Pourquoi était-il un bon fils quand il était pauvre? Pourquoi n'écouta-t-il pas les leçons paternelles, quand il se trouvait dans l'aisance? L'auteur a voulu montrer l'influence du milieu qui agit si profondément sur le naturel des hommes faibles. Toute la vie de *K'ouang Kiong* est faite d'une série d'aventures; lui-même n'est qu'une herbe qui flotte au gré du courant sans offrir la moindre résistance. Un lettré qui se consacre au *Pa-kou* est donc un homme sans pensée, sans principe, prêt à tout. Tout en décrivant la littérature des programmes officiels, l'auteur a dit ailleurs, à propos de l'étude des classiques, qu'elle est la base sur laquelle repose la vie humaine.

K'ouang Kiong n'a point de principes, si ce n'est son désir de parvenir. La réponse qu'il a faite à son frère lors de leur entrevue est concluante sur ce point : « Je pense qu'avec ces quelques taëls, mon frère peut rentrer et mettre des briques épaisses autour du cercueil de ma femme afin que les murs soient plus solides et puissent durer plusieurs années. Tout à

l'heure, mon beau-père a dit qu'elle a été une femme honorée; quand tu rentreras, invite un bon peintre à faire son portrait posthume, avec la coiffure et les vêtements des femmes anoblies. A l'occasion des fêtes, prends-le à la maison, ordonne à ma fille de brûler de l'encens. Son âme sera ainsi heureuse. Il y a quelques années, j'ai apporté à maman un vêtement brodé; si des parents viennent nous voir, dis à maman de porter ce vêtement pour montrer qu'elle n'est pas pareille aux autres femmes. Tu restes à la maison, exige qu'on t'appelle Seigneur. En toute chose, il faut faire valoir son rang, il ne faut pas s'abaisser; quand j'aurai un poste, je ne manquerai pas de venir vous prendre, toi et ma belle-sœur, et nous jouirons du bonheur ensemble. » (Ch. XX, pp. 5-6.)

K'ouang Kiong est totalement perverti. Il devient fier, sans pitié pour sa femme, sans amour pour sa mère. Il ne rêve plus que du bonheur, de la grandeur. La vanité l'a perdu.

K'ouang Kiong rencontre deux amis. *M. King* et *M. Tsiang*. Il les invite à boire.

M. King lui dit : « Monsieur, vous avez le grade de professeur. Aurez-vous tout de suite un poste de professeur? »

K'ouang Kiong : « Pourquoi n'aurais-je pas un poste immédiatement? Nous, qui devenons, par la voie des examens, professeurs de la Cour, nos élèves sont des enfants de familles nobles. »

King : « Est-ce qu'il y a ressemblance entre vous autres et les professeurs ordinaires? »

K'ouang Kiong : « Non ! non ! chez nous, c'est comme chez les magistrats, nous avons un bureau, du rouge, de l'encre, des pinceaux et l'encrier qui sont rangés en bon ordre. J'entre le matin, je monte dans ma chaire, les élèves m'apportent des livres, je me contente d'indiquer la date avec le pinceau rouge¹ et ils s'en vont. Les élèves sont des seigneurs qui ont tous un grade du troisième degré. Ils seront vice-rois ou gouverneurs de provinces, ils se mettent à genoux devant moi. Le directeur du collège impérial est mon maître; lui-même est le fils du ministre suprême de l'empereur, le ministre est donc mon grand maître². L'autre jour, le grand maître a été malade, il a refusé de recevoir les fonctionnaires de la Cour venus pour le voir, mais moi, par exception, je suis entré m'asseoir au chevet du malade et j'ai causé avec lui un bon moment avant de sortir. »

Tsiang, fonctionnaire du bureau pénal, ayant entendu que *K'ouang Kiong* finisse de parler, murmure doucement : « Le frère *P'an San* est en prison; l'autre jour, ayant entendu parler de votre retour, il a insisté auprès de moi pour vous voir et vous entretenir de ses malheurs. Qu'en pensez-vous ? »

K'ouang Kiong : « Le frère *P'an San* était un héros

1. En Chine le professeur inscrivait lui-même sur les livres et les cahiers l'indication des leçons et des devoirs avec un pinceau rouge.

2. En chinois *T'ai-lao-che*. C'est un usage chinois de nommer grand maître, le père ou le maître de celui dont on est le disciple.

avant son affaire fâcheuse; toutes les fois qu'il nous rencontrait, il nous invitait; il y avait toujours deux canards, du mouton, du porc, du poulet et du poisson; des bons plats ne manquaient pas dans sa maison! Hélas! maintenant qu'il est en prison, je devrais aller le voir; seulement je ne suis plus le simple bachelier que j'étais. Puisque je suis chargé de fonctions publiques, je dois appliquer les peines, si j'allais dans ces parages voir quelqu'un, je méconnaîtrais mes devoirs. »

Le fonctionnaire *Tsiang* : « Vous n'êtes pas le magistrat de cette ville; si vous allez le voir, c'est seulement rendre visite à un ami; pourquoi dites-vous que c'est méconnaître vos devoirs? »

K'ouang Kiong : « Messieurs, je vais vous tenir des propos que je ne devrais pas tenir, mais qu'importe devant des amis intimes. A la suite de ce qu'a fait *P'an San*, moi-même, étant fonctionnaire local, j'aurais dû l'arrêter. Si maintenant je vais le voir en prison, cela ne donnera-t-il pas à penser que la Cour a eu tort de le condamner; ce n'est pas loyal de la part d'un serviteur; de plus, je dois attendre ici la réponse de la Cour, le gouverneur et le trésorier le savent bien. Si j'y vais, la nouvelle en sera connue en haut lieu, ce sera la tâche de toute ma carrière; comment pourrais-je le faire? Je vous prie de dire au frère *P'an San* de patienter. Si j'ai de la chance, si j'obtiens un poste dans un pays riche, dans un an ou même dans six mois, je pourrai lui venir en aide et lui donner quelques centaines de taëls; cela ne me sera pas trop

coûteux. » En entendant ces propos, les deux hommes se retirèrent sans même discuter. (Ch. XX, p. 6-8.)

Ce passage montre que *K'ouang Kiong* est devenu, par vanité, un homme sans pitié et, qui plus est, un menteur. Comment aurait-il pu connaître un ministre suprême de l'empereur, lui qui avait cru trouver un grand homme en la personne de *M. Li*. Du mensonge, *K'ouang Kiong* est arrivé à la dureté. Il a commis avec *P'an San* des fraudes; il a dépensé l'argent qu'il en a retiré; *P'an San* ne l'a pas dénoncé et fait impliquer dans son affaire, mais lui, il laisse souffrir son complice, sans même aller le voir en prison. Tout ce qu'il désire en ce moment, c'est la réponse favorable du gouverneur, qui lui conférerait un poste lucratif.

Sur le chemin du retour à la capitale, *K'ouang Kiong* rencontre un grand lettré appelé *Nieou Pou-yi* et un autre homme nommé *Fong*. Ils ont la conversation suivante :

« *Fong* : « Monsieur est l'auteur des morceaux choisis du *Tchö-kiang*. Les morceaux que vous avez choisis, je les ai lus.

« *K'ouang Kiong* : « Mon nom d'auteur est assez répandu. Depuis mon arrivée à *Hang-tcheou*, il y a déjà cinq ou six années, j'ai choisi : les compositions des examens, les compositions des candidats à la licence, les extraits des auteurs célèbres, les explications des Quatre Livres, les explications des cinq *King*, les extraits des auteurs anciens, etc., etc., en tout quatre-vingt-dix-neuf volumes. Les compositions que j'ai choisies, dès qu'elles ont paru, se sont vendues à

dix mille exemplaires. Les gens du *Chan-tong*, du *Honan*, du *Chen-si*, du *Chan-si* et du *Pei-tch'e-li*¹ s'empressèrent de les acheter, de peur de ne pas pouvoir en obtenir. Mes propres écrits ont été imprimés pour la première fois il y a deux ans, il y a eu trois réimpressions successives. J'ose vous dire sans fausse modestie que les lettrés des cinq provinces du Nord me respectent et que sur leur table ils mettent tous, à côté de l'encens et des bougies, une plaque portant l'inscription : « Ici est la place du *Sien-jou* (lettré défunt) *K'ouang*. »

A ces mots, *Nieou Pou-yi* éclate de rire :

« Monsieur, dit-il, vous vous êtes trompé, par *Sien-jou*, on entend un lettré défunt, puisque vous êtes en vie, comment pouvez-vous vous qualifier de défunt ? »

K'ouang rougit et répond : « Mais non, par le caractère « *Sien* » on entend maître². »

Nieou Pou-yi ne veut pas entamer une discussion avec lui.

Fong : « Comment trouvez-vous les morceaux choisis de M. *Ma*³. »

1. Actuelle province de *Ho-peï*, depuis 1928.

2. Le caractère *Sien* signifie : avant, d'abord, ou défunt. Devant les mots : *jou* (lettré), *ti* (empereur), *hien* (sage), *fou* (père), etc., il veut toujours dire défunt. Mais l'expression *Sien-cheng* signifie « Maître » (v. *supra*, p. 97, note n° 2). *K'ounag Kiong* confond *Sien*, « défunt », avec l'expression *Sien-cheng*, « Maître ».

3. Il s'agit de *Ma Tsin*, qui donna des leçons à *Kou'ang Kiong* quand il était diseur de bonne aventure. (Voir p. 102.)

K'ouang Kiong : « Il est mon bon ami, il est fort en raisonnement, mais manque de talent. Aussi ses morceaux choisis ne sont-ils pas en vogue. Des morceaux choisis doivent avant tout avoir la vogue; sans cela, les libraires perdent leurs capitaux. Ceux dont je suis l'auteur s'en vont même à l'étranger. » (Ch. XX, pp. 9-10.)

Le second portrait, celui de *Nieou P'ou* n'est pas sans ressemblance avec celui de *K'ouang Kiong*.

NIEOU P'OU

Nieou P'ou ou *Nieou P'ou-lang* est né à *Wou-hou*. C'est un orphelin vivant avec son grand-père qui tient une maison d'articles religieux (encens et cierges). Chaque jour, il va chez les débiteurs, sur l'ordre du grand-père, réclamer les créances de la maison. Passant souvent devant l'Ecole, il se plaît à écouter la lecture. Il s'enquiert des livres qu'on y lit et se met à l'étude. Chaque jour, à la tombée de la nuit, pour ne pas déranger sa famille, il va dans le temple voisin où il s'assoit aux pieds d'un Bouddha, pour étudier à la lueur de la veilleuse. Fort estimé du bonze, il est invité par celui-ci à travailler dans sa chambre. Un jour, le bonze lui montre l'œuvre poétique d'un lettré décédé dans le temple. Elle consiste en deux volumes de poésies. *Nieou P'ou* se les approprie dans l'intention bien arrêtée de se faire passer pour le défunt qui

justement s'appelait aussi *Nieou*. Comme il portait le prénom de *Pou-yi*, qui signifie homme privé ou simple particulier, *Nieou P'ou* n'étant pas gradué, trouve qu'il pouvait fort bien prendre pour lui le même prénom. Et il se fait graver deux cachets personnels pour les apposer sous ceux qui figuraient déjà sur les volumes.

Son grand-père le marie à la demoiselle *Pou*. Après la mort de son grand-père, *Nieou P'ou* vend la boutique, enterre son ancêtre et va habiter chez le grand-père de sa femme; celui-ci meurt peu après. *Nieou P'ou* alors va vivre chez un oncle de sa femme. Bientôt, une bonne occasion se présente à lui. Un licencié, *Tong*, a entendu parler de *Nieou Pou-yi*, et passant par *Hang-tcheou* en se rendant à son poste, il vient voir *Nieou P'ou* qu'il croit être *Nieou Pou-yi*, *Nieou P'ou* le reçoit. Il injurie l'oncle de sa femme pendant la réception; celui-ci, furieux, le chasse. *Nieou P'ou* va rendre sa visite au licencié *Tong*; il rencontre en route *Nieou Yu-p'ou* qui, lui aussi, se dit lettré et se prétend l'ami intime d'un négociant en sel, *Wan*, dont il est en effet le conseiller. *Nieou Yu-p'ou* mène un train de vie luxueux, *Nieou P'ou* en conçoit une folle envie. Bien accueilli par son nouvel ami, il obtient l'autorisation de l'appeler grand-oncle et se fait agréer comme petit-neveu. Ils se rendent ensemble à *Yang-tcheou*, et *Nieou P'ou* accompagne *Nieou Yu-p'ou* dans sa visite au riche négociant, *Wan*. Celui-ci possède un grand jardin avec une vue superbe. *Nieou P'ou* et *Nieou Yu-p'ou* y font une promenade au cours de laquelle *Nieou P'ou* tombe dans un étang. Cet événe-

ment fâcheux l'empêche d'être présenté au négociant. Alors, il rentre au temple taôiste où il est logé. Une conversation liée avec un taôiste le met au courant des secrets se rapportant au passé du négociant. Celui-ci a été d'abord *nou* (esclave vendu)¹ dans la famille *Tch'en* et n'aime point qu'on en parle.

Pour se venger de son grand-oncle adoptif, parce que celui-ci ne l'a finalement pas présenté au négociant, *Nieou P'ou* conseille à *Nieou Yu-p'ou* de nouer des relations avec M. *Tch'eng*, l'ancien maître de *Wan*, en lui disant que celui-ci est très intime avec le négociant. Ceci provoque une rupture entre *Wan* et son conseiller. Cependant *Nieou P'ou* est envoyé par *Nieou Yu-p'ou* à *Sou-tcheou* chercher des médicaments pour la concubine de M. *Wan*.

Mis au courant de la trahison de *Nieou p'ou*, *Nieou Yu-p'ou* le retrouve à *Sou-tcheou* et le fait monter dans une barque, où il l'attache avec des cordes et le roue de coups. Abandonné au bord de la rivière, *Nieou p'ou* crie au secours; il dit être un bachelier se rendant à la sous-préfecture de *Ngan-tong*, chez le sous-préfet *Tong*. Un commerçant, appelé *Houang*, le ramène à *Ngan-tong*. Le sous-préfet qui a déjà vu *Nieou P'ou* et qui le prend pour le célèbre poète *Nieou Pou-yi* devient son ami intime. Le commerçant *Houang* lui accorde la main de sa fille. Plus tard, le sous-préfet *Tong* est nommé à un poste supérieur, mais avant de partir, il prie son successeur, M. *Siang*, de protéger

1. Voir *supra*, p. 50, note n° 1.

Nieou Pou-yi. L'imposteur a jusqu'ici eu de la chance. Mais la femme du poète décédé, *Nieou Pou-yi*, partie à la recherche de son mari qu'elle croit encore en vie, découvre un jour l'imposture de *Nieou P'ou* et l'accuse d'être le meurtrier de son époux. *Nieou P'ou* va être arrêté; mais, grâce à M. *Siang* il échappe encore une fois au châtement.

CHAPITRE IV

TOU YI ET YU YU-TÖ

TOU YI OU LA GENEROSITE.

*Kin Ho*¹, dans sa préface à la première édition (1869) du *Roman des Lettrés* écrivait :

« Le personnage *Tou Chao-k'ing* ou *Tou Yi* est l'auteur lui-même. »

Cette affirmation n'a soulevé jusqu'ici aucune objection. En effet, l'identification de *Tou Yi* avec *Wou King-tseu* est établie par des témoignages incontestés².

Nous indiquerons les analogies que nous rencontre-

1. Voir *supra*, p. 23, note n° 2.

2. Le chapitre 31 parle du grand-père et du père de *Tou Yi*.

« Le grand-père de *Tou Yi* était « *Tchouang-yuan* », (premier académicien de première classe). Dans la maison de *Tou Yi* se

rons au cours de notre étude et établirons leur identité par des notes.

La biographie que nous avons donnée de *Wou King-tseu* sera complétée par les pages suivantes consacrées à la vie de *Tou Yi*. Celles-ci révéleront les principaux traits du caractère de l'auteur, dissimulé sous le masque de *Tou Yi*.

Tou Yi est un dessinateur et un jouisseur, mais il n'est point un égoïste.

Sa prodigalité se manifeste, par exemple, au trente-troisième chapitre du Roman des Lettrés.

« Dès qu'il eut dépensé l'argent provenant de la vente de ses terres, il vendit d'autres terres encore; sa maison même fut vendue à un membre de sa famille. »

Au chapitre trente-quatrième, l'académicien *Kao* parle de *Tou Yi* en ces termes :

trouve à gauche le pavillon de l'académicien *Sseu-chou-leou*. » (Voir *supra*, p. 55, note n° 1.)

Le père de *Tou Yi* fut préfet de *Kong-tcheou*.

La monographie de la sous-préfecture *Tch'ouan-kiao* porte les mentions suivantes au sujet de l'arrière-grand-père et du père de *Wou King-tseu* :

« L'arrière-grand-père de *Wou King-tseu* s'appelait *Wou-Kouo-touei*. Il était second académicien de première classe. L'empereur lui avait fait des dons de livres; aussi construisit-il un pavillon dénommé *Sseu-chou-leou*. »

« Le père de *Wou King-tseu* s'appelait *Wou Lin-k'i*, il fut recteur des bacheliers du collège de la sous-préfecture de *Kong-yu*. » (*Tch'ouan-Kiao-tche*, L. 12, p. 24.)

« Il ne pense qu'à s'habiller, à se bien traiter; il fréquente les bonzes, taôistes, artisans et mendiants, mais il ne recherche jamais la société des hommes sérieux. En moins de dix années, il a gaspillé toute une fortune s'élevant à soixante ou soixante-dix mille taëls. C'est lui que je montre toujours à mes fils et neveux comme un mauvais exemple; ils ont chacun sur leur table une bande de papier portant cette inscription : « Il ne faut jamais imiter *Tou Yi* de *T'ien-tch'ang*¹. » (Ch. XXXVI, p. 6.)

L'auteur s'est plu à décrire sa propre générosité en se servant de *Tou Yi*.

Au chapitre trente-deuxième, un cousin de *Tou Yi* parle ainsi de lui :

« Lorsque mon oncle (père de *Tou Yi*) mourut, sa famille n'avait même pas dix mille taëls, mon cousin (*Tou Yi*) est un sot. Il croit que son père en possède plus de cent mille. En réalité il ignore même le titre de cet argent, il ne sait si c'est de l'argent pur ou à soixante-dix-neuf². En outre, il prétend être un homme généreux; dès qu'il entend parler de misère, il donne à pleines mains. » (Ch. XXXI, p. 2.)

1. La biographie de *Wou King-tseu* par *Tch'eng Tsin-fang* mentionne qu'il ne s'occupait jamais de son ménage, que son caractère était à la fois généreux et hautain, qu'il distribuait de fortes sommes à qui se trouvait dans la gêne, qu'il fréquentait les hommes de lettres, qu'il s'adonnait à la boisson et chantait nuit et jour. (Voir part. 1, pp. 7-11.)

2. Titre de l'alliage de l'argent. (Cf. *Variété Sinologique*, n° 11, pp. 61-64, par le P. Hoang. *Notions Techniques sur la Propriété*.)

Comment *Tou Yi* dissipait-il sa fortune? Il convient de signaler qu'il n'accordait de secours qu'aux gens de sa condition ou de condition inférieure à la sienne et qu'il ne flattait ni les riches ni les puissants.

Les faits suivants mettront en relief la générosité de *Tou Yi* à l'égard du commun du peuple.

Tou Yi offrait à boire : « son valet de chambre, *Wang* le Barbu (chef des domestiques de *Tou Yi*) vint avec une malle contenant des vêtements d'automne pour lui, pour sa femme et pour son fils aîné. Le tailleur *Yang* introduit auprès de lui, se mit à sangloter : « Qu'y a-t-il, maître *Yang* ? fit *Tou Yi*. » — « Votre serviteur a travaillé tous ces temps-ci chez vous. Aujourd'hui, j'ai touché mon salaire. Mais il m'arrive un malheur imprévu : la mort subite de ma mère. J'ai dépensé mon argent à payer des dettes chez les marchands de bois et de riz. Maintenant je n'en ai plus pour acheter le cercueil et les vêtements de la morte. Je viens vous implorer de me prêter quelques taëls à valoir sur mon salaire. » *Tou Yi* se trouvait également à court d'argent ; comme le tailleur en avait besoin pour remplir ses devoirs de fils, *Tou Yi*, après avoir loué son amour filial, lui donna la malle de vêtements afin qu'il puisse l'engager contre une vingtaine de taëls et ne lui en demanda même pas le remboursement. « Ne te tourmente pas, maître *Yang*, continua *Tou Yi*, fais comme si tu l'avais oublié, tu n'as pas dépensé ton argent à boire ni à jouer, tu l'as dépensé pour remplir tes devoirs ; qui n'a pas de mère ? Je dois t'aider. » (Ch. XXXI, p. 17.)

La générosité de *Tou Yi* oblige donc ceux à qui elle s'adresse.

Voici un autre fait. « *Houang Ta*, le gardien du temple ancestral de la famille *Tou* vint un jour chez son maître *Tou Yi* le mettre au courant de ce qui s'était passé; la maison de *Houang Ta* menaçait ruine, il avait ramené des arbres desséchés appartenant à autrui pour servir de poutres et de colonnes à son logis, mais il avait été dénoncé comme voleur et cruellement puni par les domestiques des familles descendantes de *Tou*, qui enlevèrent les arbres et achevèrent de démolir la maison. *Houang Ta*, maintenant sans abri, vient demander à son maître de recueillir parmi les membres de sa famille la somme nécessaire à la remise en état de la maison démolie. *Tou Yi* réplique : « Tu parles des seigneurs descendants de ma famille, à qui veux-tu que j'en parle? Puisque que ta maison a été construite par mon père, c'est moi qui dois la faire réparer. Comme elle est complètement démolie maintenant, combien veux-tu d'argent pour la reconstruire?

« — S'il s'agit de la reconstruire, il faudra cent taëls; si l'on se contente de faire des réparations, pour le moment, il en faut quarante à cinquante. »

« Je n'ai pas beaucoup d'argent maintenant, tant pis, emporte toujours ces cinquante taëls, tu me diras quand tu les auras dépensés. » (Ch. XXXII, p. 4.)

En pareille circonstance, il est de coutume de réunir la somme nécessaire à la remise en état de la maison du gardien chez tous les membres de la famille grou-

pés sous le même temple ancestral. *Tou Yi* donne sans compter.

Outre qu'il est généreux lui-même, *Tou Yi* aime l'homme qui fait des libéralités.

La famille de *Tou* a un intendant nommé *Leou*, très aimé du père de *Tou Yi*. M. *Leou* est économe pour lui-même et pour sa famille, mais très généreux pour les pauvres. Voici comment *Tou Yi* parle de lui : « En partant pour son poste à *Kong-tcheou*, mon père avait confié tous ses biens : terres, maisons et tous les comptes à l'oncle *Leou*; c'était lui qui s'occupait des recettes et des dépenses, mon père s'en déchargeait. L'oncle *Leou*, en dehors de ses honoraires annuels, s'élevant à quarante taëls, ne prenait pas une seule sapèque à son profit; quand ses fils ou petits-fils venaient, il ne les autorisait à demeurer que deux jours; après quoi, il leur donnait les frais du voyage et les renvoyait sans une sapèque de plus. Avant leur départ, il les fouillait, de peur que les domestiques ne leur aient donné de l'argent en cachette. Pour les intérêts perçus en nature, il les employait à aider de son mieux les parents et les amis pauvres de ma famille; mon père le savait et s'en désintéressait. Les personnes qui devaient de l'argent à mon père avaient toutes reçu des bienfaits de l'oncle *Leou* qui, prévoyant leur insolvabilité, faisait brûler les reconnaissances de dettes. » (Ch. XXXI, p. 7.) Aussi *Tou Yi* l'entourait-il de respect. *Leou* étant tombé malade, *Tou Yi* fit venir les enfants de celui-ci pour le soigner; de plus, il consacrait son temps à surveiller la préparation des médi-

caments et à les servir lui-même à son intendant, ce qui causait un grand étonnement aux domestiques qui trouvaient exagérés le dévouement de leur maître. Quand *Leou* mourut, *Tou Yi* pleura amèrement et alla en personne à la ville de *T'ao-hong* ordonner les funérailles à ses frais. En quittant les héritiers de *Leou*, il leur donna quelques dizaines de taëls. Toute la ville de *T'ao-hong* admirait la bonté de M. *Tou* de *T'ien-tch'ang*.

Mais la générosité de *Tou Yi* a été aussi exploitée par des gens en quête d'argent.

Un jour, *Tou Yi* fut invité à boire chez son ami *Tsang San*. Celui-ci tomba soudain à genoux et supplia *Tou Yi* d'accepter à l'avance ce qu'il demanderait : « Il n'y a rien que je n'accepte » fit simplement *Tou Yi*. Là-dessus, *Tsang San* raconte : « En ce moment, l'Examineur fait subir les examens à *Lou-tcheou*, il viendra prochainement à notre préfecture. Autrefois, je voulais acheter le grade de bachelier pour un candidat, j'avais donné trois cents taëls à une personne qui s'occupait secrètement de ces affaires pour l'Examineur. Mais plus tard, cette personne m'a dit qu'il n'osait vendre les grades à cause de la sévérité de ses supérieurs... L'homme qui m'avait chargé d'acheter le grade de bachelier me réclame les trois cents taëls qu'il m'avait remis. Si je ne rends pas cet argent, la fraude sera découverte, il y va de ma vie et de mes biens. C'est pourquoi je viens délibérer avec vous sur la possibilité de m'avancer trois cents taëls sur la vente de vos terres. Arrangez cette affaire,

je vous rembourserai peu à peu. Vous avez déjà accepté tantôt. »

« Ouf ! fit *Tou Yi*, j'imaginai que vous alliez me dire bien autre chose ! N'est-ce que cela. A quoi bon vous effrayer ? vous mettre à genoux ? Qu'y a-t-il là de grave ? Dès demain, je vous donnerai l'argent. » (Ch. XXXII, p. 5-6.)

Tou Yi continuait la générosité de son père. Son cousin disait de lui : « Tous ceux qui ont connu son père, serait-ce un chien, il les entoure de grand respect », aussi fut-il souvent dupe.

Un directeur d'une troupe de comédiens nommé *Pao*, en quête d'argent pour continuer son métier, se présenta chez *Tou Yi*. Celui-ci demanda à son valet *Wang* le Barbu : « Cet homme était-il un protégé de mon père ? »

« — Notre grand Seigneur aimait beaucoup *M. Pao*, il l'avait aidé en maintes circonstances. »

« — Puisqu'il en est ainsi, fais-le entrer. »

Pao se mit à genoux et raconta :

« Mon père et moi, nous étions tous les deux directeurs d'une troupe de comédiens ; malheureusement, mon père est mort, notre capital est déjà dissipé, je ne puis plus continuer l'œuvre paternelle ni nourrir ma vieille mère ; je suis perdu si votre Seigneurie ne me vient pas en aide, pour que je puisse retourner à la maison assurer la vie de ma mère.

« — Vous n'êtes qu'un comédien, mais vous avez cette vertu d'aimer vos parents et c'est pour cela que

vous méritez mon respect, comment pourrais-je vous refuser mon aide? » (Ch. XXXII, p. 17.)

Tou Yi fit donc à *Pao* un cadeau de cent taëls.

Si bon qu'il fût à l'égard du commun du peuple, *Tou Yi* ne ménageait ni les riches ni les puissants. Deux faits témoignent de ce trait de son caractère.

« Le chef des domestiques, *Wang* le Barbu, vint avec une carte de visite et annonça : « Le négociant en sel *Wang*, de la porte du Nord, donnera demain un banquet à l'occasion de son anniversaire; il y invitera le sous-préfet *Wang*. Maintenant, il invite Votre Seigneurie à aller lui tenir compagnie; il insiste pour que Votre Seigneurie aille chez lui. » A ces mots, *Tou Yi* répondit : « Va lui répondre qu'ayant des convives à la maison, je ne puis accepter son invitation. Cet homme est vraiment ridicule, puisqu'il donne un grand festin, pourquoi n'invite-t-il pas les nouveaux licenciés de la sous-préfecture? Comment aurais-je le temps d'aller tenir compagnie à un mandarin sur sa demande? »

Le même jour, son ami *Tsang San* se présenta et la conversation s'engagea ainsi :

Tsang : « Asseyez-vous, que je vous dise; le sous-préfet *Wang* est mon maître; il m'a souvent répété qu'il admire votre grand talent, allons lui faire une visite. »

Tou : « Vous êtes libre de prendre le sous-préfet pour votre maître. Sans parler de mon arrière-grand-père, ni de mon grand-père, même du vivant de mon père, les sous-préfets que nous avons connus ne se

comptent plus. S'il a vraiment de l'admiration pour moi, pourquoi ne vient-il pas me voir, pourquoi envoie-t-il un messenger pour que j'aille le saluer? Un docteur aussi médiocre que le sous-préfet *Wang*! Je n'y consentirais pas, même s'il voulait dire qu'il me reconnaît pour son maître. Pourquoi irais-je le voir? La famille *Wang*, de la porte du Nord, m'a également invité aujourd'hui à aller lui tenir compagnie, je n'accepte pas non plus d'y aller. »

Tsang : « Justement, hier, la famille *Wang* a fait dire à mon maître *Wang* (le sous-préfet) qu'on allait vous inviter à lui tenir compagnie; cela fait que le sous-préfet a accepté l'invitation dans l'espoir de vous y rencontrer. Si vous n'y allez pas, mon maître *Wang* sera déçu. Pour les convives que vous avez à la maison, si vous ne leur tenez pas compagnie aujourd'hui, vous pourrez le faire demain, ou bien, je peux rester ici pour leur tenir compagnie à votre place, pendant que vous irez chez *Wang*. »

Tou : « Mon frère, je vois que votre noble maître n'est point une personne qui respecte les sages et aime le talent. Il ne désire qu'une chose, qu'on se dise son disciple et qu'on lui fasse des cadeaux. Puisqu'il songe à moi, je vais lui dire de ne pas s'illusionner. » (Ch. XXXI, pp. 10-11, 14-15.)

Mais *Tou Yi* devint le bienfaiteur du sous-préfet quand celui-ci tomba dans le malheur.

« *Tsang San* revint chez *Tou Yi* et lui dit : « Connaissez-vous la nouvelle? Le sous-préfet *Wang* est en mauvaise posture; il a été destitué de ses fonctions

hier soir; le nouveau sous-préfet l'a sommé de quitter la résidence; les gens de la sous-préfecture disent qu'il est un fonctionnaire malhonnête et ne veulent plus l'y laisser résider; il est en ce moment dans une situation intenable. »

Tou : « Que va-t-il faire maintenant? »

Tsang : « Il veut rester à la sous-préfecture malgré l'interdiction; si demain il n'en sort pas, il va perdre la face. Qui voudra l'héberger? Il ne lui reste qu'à entrer dans un hospice de vieillards! »

Tou Yi envoya de suite *Wang* le Barbu prendre des nouvelles du sous-préfet et l'inviter à venir habiter dans une dépendance de sa résidence. Le changement de son attitude à l'égard du sous-préfet ne laissa pas de surprendre son ami qui demanda :

« Autrefois, vous ne vouliez même pas le voir, pourquoi lui donnez-vous asile aujourd'hui? Cette affaire va vous créer des complications. Si la populace s'en prend à lui, n'ira-t-elle pas saccager votre résidence? »

Tou : « Mon père avait comblé de bienfaits les gens d'ici, tout le monde le sait. Même si nous abritons un brigand, personne ne viendra toucher à notre domicile. On peut être tranquille. Puisque M. *Wang* a su montrer son admiration pour moi, c'est une chance pour lui. Si j'étais allé lui faire une visite autrefois, ç'eût été de la flatterie de ma part; maintenant qu'il a quitté ses fonctions et qu'il est sans abri, je dois lui accorder mon aide. » (Ch. XXXII, p. 9-10.)

Le sous-préfet habita quelque temps chez *Tou Yi*.

A force de faire des libéralités, *Tou Yi* se ruina com-

plètement. *Wang* le Barbu prit la fuite en emportant de l'argent lorsqu'il vit que son maître allait dépenser ses dernières sapèques¹.

Outre sa générosité, *Tou Yi* se fit remarquer par un autre trait; il ne songeait nullement à parvenir. Il feignait la maladie pour décliner l'invitation qu'on lui avait faite de prendre un poste. Le trente-quatrième chapitre nous rapporte ses propres propos : « J'ai été promu bachelier, mais les résultats ont été tels que désormais, je ne me suis présenté ni aux examens de la licence, ni à ceux du doctorat². »

Une fois, *Tou Yi* rentrait de *Ngan-houei* à *Nankin*, où il s'était installé au bord de la rivière *Houai*; en route, il fut retenu par le vent à *Che-tcheou-t'ing*. Il n'avait alors plus une sapèque sur lui. Heureusement, il rencontra *M. Wei* et le taöiste *Lai Hia-che* qui l'invitèrent à boire et lui donnèrent de l'argent³.

1. *Wou King-tseu* a composé un poème où il est dit : « Domestiques et servantes s'en sont allés. »

2. La monographie de la sous-préfecture *Tch'ouan-hiao* mentionne : « Sous le règne de *K'ien-long*, *Wou King-tseu* fut appelé à la Cour comme érudit; il refusa de s'y rendre. »

T'ang Che-lin écrit dans sa préface du Recueil *Wen-mou-chan-fang-tsi* : « Il déclina l'invitation pour raison de santé. »

Selon *Tch'eng Tsin-fang*, *Wou King tseu* déclina l'invitation qui lui avait été faite de se rendre à la Cour; dans la suite, il ne se présenta pas non plus aux examens de la licence.

3. Dans un poème de *Wou King-tseu*, celui-ci fait allusion à cet incident : « J'ai été retenu par le vent à *Chetcheou-t'ing*, j'ai fait une rencontre heureuse avec *Tchou Nai-wou* et le taöiste *Wang Kou'en-hia*. Mon ami a des cheveux blancs, il me donna des sapèques pour acheter du vin. »

Ruiné, *Tou Yi* alla plus tard séjourner à Nankin, où il vécut de son pinceau. Un de ses cousins, *Yu Tö*, lui fit une visite et lui dit en poussant un soupir : « Mon cousin, c'est bien dommage que vous ayez dilapidé votre gros héritage, vous êtes un homme généreux et êtes réduit à vivre de la vente de compositions littéraires. Comment pouvez-vous vous y habituer ? »

Tou : « Je suis maintenant dans ce pays, jouissant du beau paysage et de mes bonnes relations; je m'y fais parfaitement. A vrai dire, je n'ai pas d'autre envie que de vivre avec ma femme et mes enfants, de nous vêtir de toile, de nous nourrir de légumes et d'éloigner tout souci de notre cœur. A quoi sert de regretter le passé ? »

En terminant ces mots, *Tou Yi* invita son cousin à boire du thé. Après le thé, il se rendit dans sa chambre pour discuter avec sa femme au sujet d'un banquet en l'honneur de *Yu Tö*, qui était son cousin maternel. Mais en ce temps-là *Tou Yi* était si pauvre qu'il ne pouvait même pas faire les frais d'un banquet. Il allait engager des objets lorsqu'un ami, *Tchouang Tchouo-kiang* lui fit apporter des paniers de vivres. Après avoir accusé réception des présents et remercié le donateur, *Tou Yi* dit à sa femme, avec satisfaction : « Maintenant, je puis offrir un banquet. » (Ch. XLIV, page 9.)

Un proverbe chinois dit : « Le ciel ne laisse point l'homme dans l'impasse. » C'est bien la moralité de cette heureuse coïncidence.

Comme penseur, *Tou Yi* avait des idées différentes

de celles de ses contemporains. Aussi vivait-il autrement qu'eux. Un certain *Ki* disait un jour à *Tou Yi* :

« Vous êtes vraiment un homme galant. D'après ce que je vois, vous allez toute la journée en compagnie de votre femme, âgée de plus de trente ans¹, admirer les fleurs et boire du vin; ne trouvez-vous pas ce jeu désagréable? Un homme de talent, célèbre, comme vous, un homme qui habite un si beau pays, pourquoi ne prenez-vous pas une jolie concubine, très savante et non moins amoureuse, pour que le joli couple que vous feriez, ait du bonheur alors qu'il est encore temps? »

Tou Yi répondit à son interlocuteur :

« Aussi vieille et vilaine qu'elle soit maintenant, j'étais avec elle pendant qu'elle était jolie et jeune. » De

« Ne connaissez-vous pas cette parole de *Yen-tseu*?² plus, je trouve que le concubinage est une chose irrégulière. Il existe au monde un grand nombre d'êtres humains; si les uns avaient plusieurs femmes chacun, les autres n'en auraient pas. Je fais la loi aux lieu et place de la Cour : l'homme qui n'a pas encore de fils à quarante ans peut prendre une concubine; si cette concubine ne donne pas d'enfants, elle doit être mariée à un autre homme. Ainsi, les gens qui n'ont pas de femmes ou qui n'ont pas de fils diminueront en

1. En Chine, lorsqu'une femme a passé trente ans, on considère qu'elle a perdu la grâce de la jeunesse.

2. Mort 493 av. J.-C. Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by A. Giles, n° 2483.

nombre. C'est aussi un moyen de consolider la base de l'empire. » (Ch. XXXIV, pp. 9-10.)

Un fait très important mérite d'être signalé avant de terminer cette biographie.

Vivant dans le loisir à Nankin, *Tou Yi* y fonda le temple de *T'ai-po*¹, où les lettrés offraient au sage des sacrifices suivant le rituel ancien².

T'ai-po était un sage de l'antiquité. Confucius disait de lui : « *T'ai-po* doit être considéré comme un homme d'une vertu parfaite. Il a cédé l'empire à trois reprises, et n'a pas laissé au peuple la possibilité de célébrer son désintéressement³. »

La vertu de *T'ai-po* est exprimée par le caractère *jang* : céder. Céder un empire, n'est-ce pas le désintéressement absolu.

M. Marcel Granet a noté les multiples sens du caractère *jang*⁴, nous en retenons deux, celui de céder le pas, celui de faire circuler les richesses. La vie de *Tou*

1. La monographie de la sous-préfecture *Tch'ouan-Kiao* mentionne qu'il existe sur la butte *Yu-houa-t'ai* de Nankin un temple élevé aux sages de l'antiquité où l'on honorait *T'ai-po* de *Wou* et d'autres personnes au nombre de cinq cents au total; que *Wou King-tseu* travailla, par une souscription publique, à la remise en état de ce temple depuis longtemps tombé en ruines.

2. V. *Jou-lin-wai-che*, ch. XXXVII, la description détaillée d'un de ces sacrifices.

3. Cf. *Quatre Livres*, trad. Couvreur, ch. VIII, p. 163.

4. Cf. *Danses et Légendes de la Chine Ancienne*, par M. Marcel Granet, tome I, pp. 88-89 note.

Yi est conforme à l'exemple de *T'ai-po*. En s'écartant volontairement de la carrière publique, *Tou Yi* cède le pas aux hommes plus aptes que lui à assurer les responsabilités du gouvernement. C'est la tradition des fonctionnaires lettrés, de se démettre de leurs fonctions, lorsque celles-ci dépassent leurs capacités, en assurant le libre accès de ces fonctions importantes aux hommes compétents du pays. Aussi *Tou Yi* ne dispute-t-il pas les honneurs publics à ses contemporains. Au contraire, devant le bien, le lettré confucéen ne doit point céder le pas à autrui, et doit l'accomplir courageusement. D'autre part, *jang* veut dire faire circuler les richesses. *Tou Yi* ne regrette jamais son argent, il fait montre d'une libéralité excessive en toute occasion, si bien qu'à la fin il ne lui reste rien de sa fortune personnelle. Cependant, il est content et heureux à la pensée qu'il a fait le bonheur des autres.

D'ailleurs, selon la philosophie des anciens Chinois, tout ce qui se passe ici-bas n'est qu'un point du mouvement cyclique. Celui qui donne recevra; celui qui fait le bien sera comblé de bienfaits. Dès lors, que perd-il, le lettré qui embrasse l'universel et l'éternel, quand il donne ce qu'il a? Nous avons vu que *Tou Yi* réduit à la misère et ne pouvant retenir à sa table un visiteur, reçut un jour des cadeaux inattendus qui lui permirent de réaliser son désir.

Yu Yu-tō OU LA BONTÉ

Le trente-sixième chapitre du roman de *Wou King-*

tseu relate la vie d'un lettré, *Yu Yu-tö*, présenté comme un modèle de sagesse.

Yu Yu-tö naquit dans un village de la sous-préfecture de *Tch'ang-chou*, province de *Kiang-sou*. Son père était un lettré, précepteur de la famille *Ts'i*, qui avait passé toute sa vie à enseigner et à se perfectionner dans les études.

A quatorze ans, *Yu Yu-tö* ayant déjà un grand savoir, prit la succession de son père et devint précepteur d'un enfant de neuf ans, dans la famille *Ts'i*. Il suivit lui-même, à l'approche de la dix-huitième année, les leçons d'un grand savant sur la poésie et le style archaïque. Il apprit aussi le *pa-kou*. A vingt-quatre ans, il reçut le grade de bachelier. Il se maria deux ans plus tard. A cinquante ans, il fut promu licencié; l'empereur le nomma recteur des bacheliers du collège impérial de Nankin. Il se présenta encore à l'examen de doctorat, mais sans succès.

C'est un homme généreux, mais différent de *Tou Yi*, en ce sens qu'il ne se dépouille point complètement sans penser à assurer sa vie et celle de sa famille.

Une fois, on donna à *Yu Yu-tö* douze taëls, en récompense d'un service qu'il avait rendu, quand, de la barque qui le ramenait chez lui, il aperçut soudain un homme se jeter à l'eau. *Yu Yu-tö* eut un sursaut d'angoisse et ordonna aussitôt au batelier de s'approcher pour sauver le noyé. L'homme fut retiré de l'eau, le corps ruisselant. Le temps était heureusement doux. *Yu Yu-tö* lui dit d'enlever ses vêtements mouillés et, après avoir prié le batelier de lui prêter un costume,

il l'invita à s'asseoir dans sa cabine. A la question que *Yu Yu-tō* lui posa sur le motif de sa tentative de suicide, l'homme répondit : « Je suis fermier, j'ai cultivé des terres affermées et fait la récolte du blé. Mais le propriétaire l'a emportée tout entière. Mon père qui était malade est mort. Je n'ai pas d'argent pour l'achat du cercueil. Je pense que je n'ai que faire de vivre, il vaut mieux mourir. » *Yu Yu-tō* le consola : « Cela prouve que vous avez de l'amour filial, mais il ne s'agit pas de mourir. J'ai ici douze taëls qu'on vient de me donner, je ne puis vous donner le tout, car je dois garder de l'argent pour mes dépenses pendant plusieurs mois; je vous donne quatre taëls, vous pouvez les emporter. En arrivant chez vous, vous direz cela à vos voisins et parents, ils vous aideront sûrement. Vous pourrez ainsi enterrer votre père. »

La générosité de *Yu Yu-tō* ne va pas jusqu'à l'imprudence. La sagesse ne consiste pas à se dépouiller entièrement, mais à utiliser les moyens dont on dispose pour aider son prochain.

Yu Yu-tō était à la fois fataliste et optimiste.

Lorsqu'il eut atteint sa trente-deuxième années, sa femme, s'attristant de ce que personne n'était venu demander son mari comme précepteur, lui demanda : « Que faire cette année? » *Yu Yu-tō* répliqua : « Cela ne fait rien, depuis que je suis maître d'école, je touche annuellement trente taëls. Si dans la première lune, je ne touche que mes appointements fixes de vingt taëls, cela ne constitue point un sujet de crainte, car à la quatrième ou la cinquième lune, on ne man-

quera pas de m'amener deux élèves de plus; en outre, la correction des compositions littéraires me donnera un supplément de quelques taëls. Si dans une année à la première lune, mes appointements sont augmentés de quelques taëls par rapport à l'année précédente, j'aurai le plaisir de me dire : « A la bonne heure, j'aurai des économies cette année. » Mais des affaires ne manqueront pas d'arriver dans la même année, qui m'obligeront à dépenser les taëls mis de côté. Cela prouve que tout est prédestiné, il ne faut pas se faire de soucis. »

Yu Yu-tō était, comme *Tou Yi*, un homme qui ne cherchait pas à parvenir. Manifestant de l'admiration pour l'érudition de *Yu Yu-tō*, un de ses collègues nommé *Yeou*, conçut l'intention de le faire présenter à la Cour par le gouverneur *K'ang*. Notre sage l'en dissuada¹. Il avait en cela le même caractère que *Tou Yi*, aussi étaient-ils bons amis. Un jour, on lui parla de *Tou Yi* : « Il emmène souvent sa femme, lui dit-on, boire dans les salons de vin, c'est pourquoi tout le

1. En refusant d'être présenté à la Cour, *Yu Yu-tō* ne faisait que se conformer à la doctrine de Confucius qui enseigne qu'on doit se charger des fonctions publiques, sans les rechercher. *Tseu Kong*, disciple de Confucius, demandait un jour au maître : « S'il y avait ici une belle pierre précieuse, la mettriez-vous dans un coffre et la tiendriez-vous cachée, ou bien cherchiez-vous un acheteur qui en donnerait un prix élevé? » Le maître répondait : « Je la vendrais, certainement je la vendrais, mais j'attendrais qu'on en offrît un prix convenables. » Cf. *Quatre Livres*, tard. Couvreur, p. 167.

monde le raille¹. » *Yu Yu-tō* répliqua : « C'est le propre du lettré; des lourdauds incultes peuvent-ils comprendre cela? » Quoique son entourage ne cessât de dire du mal de *Tou Yi*, le sage *Yu* persistait à confier des compositions littéraires à son ami *Tou* pour les lui faire corriger et pour augmenter ainsi les ressources de celui-ci.

En outre, *Yu Yu-tō* était un homme qui préférait la pauvreté à la richesse mal acquise. Il était en cela différent de la plupart de ses contemporains. Les fonctionnaires de son temps usaient de tous les procédés pour tirer des avantages pécuniaires de l'exercice de leurs fonctions. Deux de ses disciples lui ayant suggéré l'idée de célébrer son anniversaire pour se procurer un peu d'argent², en ajoutant que c'était une pratique très en honneur chez les fonctionnaires de l'Etat. « Il n'y a jamais eu de raison à cela, répliqua *Yu Yu-tō*; c'est même ridicule. Faites-moi le plaisir de boire du vin et de n'en plus parler. »

Le sage est un homme essentiellement indulgent. Aussi *Yu Yu-tō* l'était-il à l'égard de ses inférieurs.

Une fois, le sous-préfet de *Ying-t'ien* remit au rec-

1. On considérait qu'un homme sérieux ne devait pas emmener sa femme dans les salons de vin. Ces lieux étaient fréquentés par des filles.

2. Quand un fonctionnaire fêtait son anniversaire ou bien celui d'un membre de sa famille, il l'annonçait à tout son entourage, car il était de coutume que tous ses disciples subordonnés, et même ses supérieurs, lui offrirent de riches présents et surtout de l'argent.

teur *Yu Yu-tō* un collégien qu'on soupçonnait de s'être livré au jeu d'argent. Les portiers qui voulaient extorquer de l'argent à ce collégien, le mirent sous les verrous. *Yu Yu-tō* fit entrer l'accusé dans son cabinet où il le garda jusqu'au lendemain. Puis, convaincu de son innocence, il le fit mettre en liberté par le préfet.

Une autre fois, le recteur du Collège Impérial, *Yu Yu-tō* exerçait les fonctions de président des examens du baccalauréat, un candidat étourdi, en lui remettant sa composition écrite, pour s'absenter momentanément, déposa en même temps un texte imprimé dont il s'était servi, en violation des règlements. *Yu Yu-tō* retira la pièce compromettante et la dissimula dans sa botte. Quand il revit le candidat, il la lui remit discrètement en disant : « Vous n'auriez pas dû remettre cette pièce en même temps que votre composition, heureusement que c'est moi qui l'ai vue; si c'était un autre, qu'arriverait-il? » Le candidat en fut atterré. Mais à l'affichage des résultats, son nom figurait parmi les admis, malgré sa grave faute. Il vint remercier le recteur de son indulgence. Celui-ci déclara : « Ce que vous dites n'a pas eu lieu; peut-être êtes-vous dans l'erreur en me témoignant votre reconnaissance. » Et M. *Yu* d'expliquer son geste à un collègue qui avait été mis au courant de ce qui s'était passé : « Ceux qui étudient doivent s'appliquer à conserver toujours intacte le sentiment de la honte. Le candidat est venu me remercier, fort affligé; si j'avais reconnu le fait, il n'aurait pu cacher sa honte.

« L'homme est faible; il peut commettre des fautes,

souvent de graves fautes; s'il est une fois blessé dans son sentiment de la honte, sa blessure ne se cicatrisera pas de sitôt; c'est pourquoi il vaut mieux cacher le mal de ses semblables afin de les encourager au bien, que de les accabler sous le poids de leurs fautes. D'ailleurs, l'indulgence est souvent une mesure de prudence. Il est dit dans le *Tso-tchouan* : « Lorsqu'on veut humilier un homme vulgaire, il faut prendre des mesures; à plus forte raison le faut-il lorsqu'on veut humilier un Etat? »¹

CHAPITRE V

HOU TCHEN ET YEN TA-WEI

(L'Avarice.)

Hou Tchen est le troisième fils d'une riche famille de hauts dignitaires. Son père était ministre suprême d'empire. Quoique de famille opulente, il adore l'argent. Ce tempérament lui a causé bien des déboires. Un escroc se disant alchimiste lui demande dix mille taëls pour transmuier une préparation savante en argent. *Hou Tchen* accueille cette demande avec plaisir

1. *Tch'ouen Ts'iou Tso Tchouan*, trad. Couvreur, tom. III, p. 106.

parce qu'il a vu une fois l'alchimiste produire de l'argent avec du charbon; il ne s'était pas aperçu que ce charbon était fait de petits lingots d'argent enveloppés d'une couche de poussière de charbon. Heureusement, l'escroc meurt avant d'encaisser la grosse somme. L'auteur a reproduit le jugement de l'alchimiste sur *Hou Tchen* : « A la mort du Ministre (il s'agit du père de *Hou Tchen*), l'héritage était fort imposant. Ce fils de famille avait la manie de l'argent, il était insatiable; il voulait que je lui apprenne mon art de produire de l'argent, en promettant de me remettre dix mille taëls pour couvrir les frais de l'expérience. » (Ch. XV, p. 5.)

L'amour de l'argent fait de *Hou Tchen* un homme répugnant. Une fois, il est convenu entre lui et ses amis de faire une excursion au *Si Hou*¹, chacun d'eux devant verser une somme de deux « *ts'ien*² ». L'argent a été remis à *Hou Tchen*. A *Houa-kang*³, ses amis lui demandent de louer un jardin pour y faire un banquet. Arrivé devant la porte du jardin, il voit qu'elle est fermée. Le portier ne veut pas lui ouvrir et fait part de ses motifs à *M. King* : « Le troisième seigneur *Hou* est un avare réputé. Combien de fois par an vient-il ici commander un banquet? Pourquoi dois-je lui rendre service? L'année dernière, il a loué un local pour deux banquets, mais il n'a rien donné; de

1. Voir plus loin, p. 167, note n° 2.

2. Voir *supra*, p. 12, note n° 2.

3. Jardin privé, à côté du lac, *Si-hou*.

plus, en s'en allant, il n'a même pas dit à ses domestiques de balayer le jardin; il a en outre réclamé les deux *cheng*¹ de riz qui restaient, pour les faire emporter par un petit valet. Je ne veux pas rendre service à un notable et grand personnage de son espèce. » Mis en embarras par ces révélations, les amis prirent le parti de quitter les lieux. Réunis à l'heure du thé au temple de *Yu-kong*², *Hou Tchen* emmène *M. King* pour faire des emplettes. Ils entrent d'abord chez un marchand de volailles. *Hou Tchen* tâte du doigt un canard avant de l'acheter, de peur que la chair n'en soit pas grasse. Ensuite, ils arrivent chez un pâtissier; *Hou Tchen* ne veut payer que deux sapèques le pâté qui en vaut trois. Après un marchandage orageux, *Hou Tchen* quitte le marchand sans rien acheter. Revenant au temple avec des viandes et des légumes, *Hou Tchen* charge le bonze de préparer les plats parce qu'un cuisinier aurait coûté trop cher. Après le repas, un domestique ramasse, sur l'ordre de *Hou Tchen*, tout ce qui reste d'os et de riz. Puis, après avoir payé les services du bonze avec quelques sapèques, nos amis regagnent la ville. » (Ch. XVIII, pp. 11-12.)

Cupide et avare, *Hou Tchen* est, par contre, un homme droit, ne volant ni ne trompant personne.

L'auteur a peint un autre personnage *Yen Ta Wei* qui, lui, est avare, cupide et malhonnête. Il est foncièrement malhonnête. Ses paroles, ses actions, sa pen-

1. 1/10 de boisseau.

2. Temple de *Yu-k'ien* (1398-1457). Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by A. Giles, n° 2.512.

sée, tout révèle ses mauvais penchants. Il se vante de ses relations avec le sous-préfet de la ville, alors qu'il ne l'a jamais connu. Etant « bachelier présenté », il abuse de sa qualité pour faire des connaissances parmi les lettrés et les notables et, fort de leur appui, il en profite pour répandre la terreur au milieu des paysans, dans l'intention de se procurer de l'argent. A bout de patience, les pauvres paysans déposent plainte devant le sous-préfet contre *Yen Ta-wei*.

Au lieu de relater comment *Yen Ta-wei* vole les paysans, l'auteur emprunte la voix de deux plaignants qui font leur déposition devant le magistrat.

« Un jour, le sous-préfet vit entrer deux personnes qui venaient porter plainte; il les questionna l'une après l'autre. *Wang Siao-eul*, un voisin immédiat du bachelier *Yen Ta-wei*, fit la déposition suivante : « L'année dernière, à la troisième lune, un cochon de lait appartenant au notable M. *Yen Ta-wei*, s'est introduit dans ma maison; je l'ai attrapé et ramené immédiatement chez M. *Yen*. Il m'a dit qu'un cochon qui est ramené après qu'il s'est enfui, constitue un très mauvais présage. Il m'a obligé de payer huit *ts'ien* pour lui acheter son cochon de lait. J'ai, par conséquent, nourri ce cochon qui atteint maintenant plus de cent livres. Mais un jour, à l'insu de tous, la bête est rentrée dans la maison de M. *Yen*; celui-ci l'a enfermée. Mon frère aîné est allé le réclamer au notable. M. *Yen* lui a dit que le cochon lui appartenait et qu'il fallait payer son prix actuel pour le ramener. Nous sommes de pauvres paysans, comment pourrions-nous lui donner tant

d'argent? Mon frère s'est alors disputé avec M. *Yen*, mais les fils du notable ont frappé mon frère avec un verrou et une barre, si fort qu'il a failli en mourir. Ayant eu les deux jambes cassées, il est encore couché à la maison. Je viens, à sa demande, porter plainte contre le notable *Yen*. »

Le sous-préfet entendit encore l'autre plaignant, un vieillard de cinquante à soixante ans. Voici les motifs de sa plainte : « Pour payer ses impôts, il était venu à la sous-préfecture et avait demandé à un intermédiaire d'obtenir pour lui chez *Yen Ta-wei* un prêt de vingt taëls à intérêt de trente pour cent, payable par échéances mensuelles. Le marché étant conclu, le vieillard avait remis entre les mains de *Yen Ta-wei* une reconnaissance de dettes, sans prendre le montant du prêt. Ayant rencontré, immédiatement après, un parent de la campagne, qui avait de l'argent et qui s'offrait à lui en prêter, le vieillard ne revint qu'au bout de six mois chez *Yen-Ta-wei* lui réclamer la reconnaissance de dette. Celui-ci lui réclama, au contraire, les quelques mois d'intérêts non payés. Le vieillard de répliquer : « Je n'ai même pas emprunté de capital, comment peut-il s'agir d'intérêts? » *Yen Ta-wei* lui rappela qu'il avait mis à sa disposition le montant du prêt consenti; que s'il était venu tout de suite résilier le contrat en emportant la reconnaissance de dette, il aurait pu prêter les vingt taëls à une autre personne et que l'argent aurait ainsi produit des intérêts. Par conséquent, *Yen Ta-wei* réclama au vieillard les intérêts perdus par sa faute. Ne pouvant don-

ner satisfaction au notable, le vieillard offrit de l'indemniser avec des pieds de porc et du vin. *Yen Ta-wei* se fit quand même payer en ramenant chez lui l'âne du vieillard ainsi que le riz et la musette lui appartenant. Il ne voulut même pas rendre la reconnaissance de dette. » (Ch. V, p. 3.)

Le sous-préfet ayant examiné les deux dépositions, dit : « Quoiqu'il occupe un rang parmi les lettrés, *Yen Ta-wei* se rend coupable d'escroquerie au lieu de faire du bien à la campagne. Il est vraiment détestable. » Mis au courant de ces faits, *Yen Ta-wei* eut peur d'une condamnation et prit la fuite.

Yen Ta-wei emmena plus tard son deuxième fils qu'il maria. Au bout d'un long laps de temps, les plaintes furent classées. *Yen* pouvait rentrer chez lui. Du chef-lieu à la sous-préfecture de *Kao-yao*, il fallait voyager en bateau. *Yen Ta-wei*, son fils et sa bru s'adressèrent à un batelier; voyant que c'étaient des jeunes mariés, celui-ci demanda un prix plus élevé que d'ordinaire. *Yen Ta-wei* ne voulant pas lui donner le supplément, conforme à la coutume, à l'occasion des mariages. Il eut recours à cet expédient : « Ce jour-là, ils s'approchaient de la sous-préfecture de *Kao-yao*, il ne restait que trente *li* à faire. Le bachelier *Yen*, assis dans sa cabine, eut soudain un vertige; il ne voyait plus clair, il avait envie de vomir, il crachait beaucoup. Ses deux domestiques, *Lai-fou* et *Sseu-teou-tseu*, le soutenaient par le bras, mais il allait encore tomber. Le bachelier s'écria : « Cela ne va pas! Cela ne va pas! » Puis il commanda à *Sseu-teou-tseu*

de lui apporter de l'eau bouillante. Celui-ci fit allonger son maître, mais *Yen Ta-wei* ne cessait de crier. Le domestique *Sseu-teou-tseu*, avec le batelier, fit bouillir de l'eau et l'apporta dans la cabine de *Yen*. Celui-ci ouvrit sa valise, et en sortit une dizaine de gâteaux carrés; il en mangea plusieurs l'un après l'autre, tout en appuyant fortement sur son ventre; il lâcha deux pets et fut aussitôt rétabli. Quelques gâteaux furent laissés sur une planche pendant une demi-journée sans qu'on y touchât. Le batelier, qui tenait le gouvernail, eut soudain un accès de gourmandise : de la main gauche, il tenait le gouvernail; de la main droite, il prit les gâteaux et les mangea. *Yen Ta-wei* feignit de ne rien voir. Bientôt la barque accosta. La bachelier *Yen* envoya *Lai Fou* chercher deux chaises à porteur et en grand apparat, on reconduisit le deuxième fils et la jeune mariée jusqu'à leur domicile. *Yen Ta-wei* fit monter tous les bagages par les porteurs de l'embarcation. Les bateliers lui demandèrent un pourboire. Le bachelier retourna vite dans sa cabine, chercha partout comme s'il avait perdu quelque chose, regarda autour de lui et interrogea *Sseu-teou-tseu* : « Mon médicament, où est mon médicament ? » *Sseu-teou-tseu* répliqua : « Il n'y avait pas de médicament. » Le bachelier dit : « Et ce que tu m'as vu manger, n'était pas un médicament ? Je l'avais mis sur la planche. » Le batelier qui tenait le gouvernail interrompit : « Il doit s'agir des quelques gâteaux qui étaient sur la planche. C'étaient des restes dont j'avais pensé que Votre Seigneurie ne voulait plus, j'ai eu

l'audace de les manger. » Le bachelier continua : « Tu as mangé des gâteaux de grande valeur ! Te doutes-tu de ce que c'était. » — « Ce n'étaient que des amandes, des noix, du sucre ! Quoi donc de plus ? » *Yen Ta-wei* répliqua avec violence : « menteur ! parce que ces jours-ci j'ai le vertige, j'ai dépensé plusieurs centaines de taëls pour faire préparer ce médicament. C'est le *jen-sen*¹ apporté par le seigneur *Tchang* de notre province, magistrat à *Chang-tang*, le *houang-lien*² apporté par le seigneur *Tcheou*, magistrat dans le *Sseu-tch'oan*. Imbécile ! Tu es comme *Tchou-pa-kia*³ qui mange du *jen-sens* sans en remarquer la saveur ! Avec quelle facilité tu prends cela pour des gâteaux ! Or, nous seulement cette dizaine de gâteaux coûte plus de dix taëls, mais si j'ai de nouveau des vertiges, avec quoi vais-je me soigner maintenant ? Imbécile, tu m'as fait un tort énorme. » Il ordonna à *Sseu-teou-tseu* d'ouvrir la mallette, disant qu'il allait écrire une lettre pour l'envoyer devant le seigneur *T'ang*, le sous-préfet de *Kao-yao*, se faire donner quelques dizaines de coups de bâton. Le batelier fut pris de terreur, mais il dit en souriant : « J'ai mangé quel-

1. Nom d'une panacée très estimée.

2. Médicament précieux.

3. Personnage légendaire du roman *Si-yeou-k'i*, qui relate les péripéties du voyage en Occident de *Hiuan-tchouang* en compagnie de ses disciples. Cf. *Recherche sur les superstitions en Chine*, par le père Henri Doré, 2^e partie, tome 8, pp. 352 et suiv. Cf. *Si-yeou-ki*, volume 2, pp. 16 et suiv.

que chose de sucré, je ne savais pas que c'était un médicament, je croyais que c'étaient des gâteaux. » Le bachelier *Yen* ajouta : « Tu oses dire encore que c'étaient des gâteaux, si tu continues ainsi, je vais te donner des gifles ! » Tout en disant cela, il écrivait la lettre qu'il remit à *Sseu-teou-tseu* ; celui-ci s'empressa de monter ; aussitôt les porteurs intervinrent pour l'empêcher de partir. Tous les bateliers étaient tellement effrayés qu'ils s'écrièrent : « Seigneur *Yen*, maintenant il reconnaît son tort, il ne devait pas manger imprudemment votre médicament, mais c'est un pauvre homme ; même s'il vendait sa barque, il ne pourrait vous rembourser plusieurs dizaines de taëls ; si vous l'envoyez à la sous-préfecture, comment pourrait-il le supporter ? Maintenant, nous comptons sur votre clémence et que Votre Seigneurie, d'un geste noble, lui pardonne. » Le bachelier *Yen* entra dans une colère encore plus grande. Les porteurs de bagages vinrent sur la barque et s'adressant aux bateliers, expliquèrent : « Pour cette affaire, c'est bien de votre faute ! Si vous n'aviez pas demandé aussitôt des étrennes au Seigneur *Yen*, il serait monté dans son palanquin et serait parti ; vous avez empêché le Seigneur *Yen* de partir ; ainsi, il a songé à rechercher son médicament ; vous devez reconnaître votre tort et venir vous mettre à genoux devant le Seigneur *Yen* pour implorer son pardon ; si vous ne pouvez le dédommager de son médicament, de son côté, saurait-il vous donner de l'argent ? » Tous maintinrent le batelier qui tenait le gouvernail pour qu'il saluât le Sei-

gneur *Yen*, front contre terre. Alors le bachelier ajouta : « Puisque vous intervenez tous en sa faveur, moi qui suis dans la joie en ce moment, je veux bien pardonner à cet imbécile, il me rendra des comptes plus tard, il ne saurait s'envoler. » Et *Yen Ta-wei* de partir sans avoir payé. » (Ch. VI, p. 9-12.)

Outre ces personnages cupides et avarés, l'auteur a encore consacré à l'avarice une scène pathétique, dont on trouvera la traduction plus loin. (Voir Part. III, pp. 165-166.)

PARTIE III. — PAGES CHOISIES

LE CHEF DE VILLAGE, HIA

Le Roman des Lettrés débute réellement au deuxième chapitre¹. L'auteur y décrit un personnage de peu d'importance qui se croit un très haut fonctionnaire.

Un lecteur anonyme, ami de *Sing-guan-f'ouei-che*², a commenté ce deuxième chapitre dans les termes suivants : « Les quatre caractères : *kong* (exploit), *ming* (renom), *fou* (richesse) et *kouei* (noblesse), constituent le pivot essentiel de l'ouvrage. L'auteur nous les présente dans les incarnations les plus variées. Au lieu de dépeindre quelque prince, marquis, ministre ou maréchal, il relate la vie d'un chef de village, *Hia*. Qu'est-ce qu'un chef de village? Convient-il à son sujet de parler d'exploit, de renom, de richesse ou de noblesse? Mais *Hia* est fier de son titre, satisfait de lui-même, il croit qu'il est ministre, qu'il est haut fonctionnaire de la Cour. » (Commentaire du deuxième chapitre de *Jou-lin-wai-che*, éd. 1869.)

1. Le premier chapitre forme prologue et le récit proprement commence au deuxième chapitre.

2 V. *supra* p. 19, note n° 1.

« Il existe dans la sous-préfecture *Wen-chang*, dépendant de la préfecture *Yen-tcheou* du *Chan-tong*, un village nommé *Siue-kia-tsi*. Il se compose d'une centaine de familles, toutes d'agriculteurs. A l'entrée du village se trouve un temple élevé à *Kouan-yin*. Outre la salle aux trois entre-colonnements, le temple comprend encore plusieurs salles vides. La porte de derrière ouvre sur un cours d'eau. Ce temple est le but des pèlerinages. Un seul bonze l'habite. Les villageois, dès qu'ils ont une affaire intéressant la communauté, viennent tous y délibérer. C'était vers la fin du règne *Tch'eng-houa* (1465-1486), période de grande prospérité, le huitième jour de la première lune. Les villageois se réunirent au temple pour discuter à propos de la fête des lanternes¹. Le matin, au moment du repas, *Chen K'iang-fou* (personnage important du village) à la tête d'un groupe de sept ou huit personnes, entra dans la salle pour saluer le bouddha. Le bonze accourut pour souhaiter la bonne année aux visiteurs. Ils échangèrent un salut. *Chen K'iang-fou* réprimanda le bonze en disant : « Bonze, les premiers jours de la nouvelle année, vous devez veiller à ce qu'il ne manque pas de cierges ni d'encens devant le Bouddha. De partout on a adressé des dons d'argent à Amida-bouddha, il faut qu'il en profite. » Et il ajouta : « Mes-

1. En chinois, *Chang-guan-ts'ie*, en terme populaire on dit aussi *teng-ts'ie* ou *nao-long-teng*; la fête est célébrée dans le quinzième jour du premier mois. Cf. *Les fêtes annuellement célébrées à Emoui*, par J.J.M. Groot, tome L, pp. 124-145.

sieurs, veuillez regarder ! Dans la lampe en verre il n'y a d'huile qu'à moitié. » Désignant un vieillard bien vêtu, *Chen K'iang-fou* continua : « Sans parler d'un autre, Monsieur *Siun* que voilà a, à lui seul, apporté, le trente au soir, cinquante livres d'huile. Vous vous en servez pour votre usage personnel, pour faire cuire vos légumes, mais nullement pour l'adoration du Bouddha. » Le bonze s'excusa et attendant que la colère de M. *Chen* fût passée, il sortit une théière en zinc, y jeta une pincée de thé amer, la remplit d'eau et la mit sur le feu à bouillir. Ensuite, il versa du thé aux fidèles. Alors M. *Siun* demanda : « Combien d'argent chaque habitant doit-il donner cette année quand la procession des lanternes se rendra au temple ? » *Chen K'iang-fou* répondit : « Attendez que le beau-père de mon fils vienne pour que nous délibérions. » Pendant qu'il causait, du dehors accourut un individu, aux paupières rouges, au visage noir comme une marmite de fer, à la moustache blonde¹, coiffé de travers d'un chapeau fait de pièces d'étoffe cousues, vêtu d'un costume noir et luisant comme un seau d'huile, tenant à la main un fouet pour faire marcher son âne. Il entra, salua tout le monde, et s'assit à la place d'hon-

1. En Chine, les gens ordinaires ne prennent pas soin de leur corps, comme ils ne se lavent pas lorsqu'ils parcourent les routes ; la poussière irrite leurs paupières à tel point qu'elles deviennent rouges. Le soleil et le vent donnent à leur peau une teinte noire. Les gens qui sont affaiblis par les privations ont généralement la moustache blonde bien qu'ayant les cheveux noirs.

neur. Cet homme s'appelait *Hia*; c'était le nouveau chef du village de *Siue-kia-tsi*, nommé l'année précédente. Le chef du village, *Hia*, qui occupait la place d'honneur, commença par ordonner au bonze : « Bonze, emmène mon âne et attache-le à l'abreuvoir du jardin de derrière. Ote-lui son bât, nourris-le abondamment d'herbes sèches. Quand j'aurai fini de délibérer, je dois aller à la ville pour assister au banquet annuel chez M. *Houang*, en face la sous-préfecture. » Après ces recommandations, il leva une jambe¹ et ne cessa de se donner des coups de poing autour des reins en disant : « Maintenant, je ne suis plus aussi heureux que vous autres agriculteurs; imaginez-vous qu'à l'occasion du nouvel an, parmi tous ceux qui font partie de la sous-préfecture dans les trois classes de satellites et les six services², il n'en est pas un qui manque de m'apporter ses souhaits et sa carte de visite. Comment pourrais-je ne pas leur porter mes vœux de bonne année? Aussi, tous les jours, je monte sur mon âne pour aller à la sous-préfecture et revenir au village. Je cours tellement que j'en ai mal à la tête. Et ce sale maquereau aveugle qui a fléchi sur ses

1. Ce geste dénote une mauvaise éducation; en effet, même devant le monde, il avait une mauvaise tenue, témoignant sa joie d'une façon grossière en levant la jambe et en gesticulant.

2. Dans une sous-préfecture ou préfecture, il y avait, sous la dynastie des *Ts'ing*, trois classes de satellites : *Tsao*, *Tchouang* et *K'ouai*; et six services : *Li* (offices civils), *hou* (finances), *Li* (rites), *Ping* (la guerre), *Hing* (justice criminelle) et *Kong* (travaux publics).

jambes de devant, m'a projeté par terre. J'ai des douleurs aux reins et aux cuisses. *Chen K'iang-fout* dit : « Je vous ai invité le troisième jour de l'année à un repas frugal, vous avez sans doute été empêché de venir par quelque affaire. » *Hia* répondit : « Vous revenez toujours à cela. Voilà sept ou huit jours que je n'ai pas eu un instant de libre. Je regrette vraiment de ne pas avoir deux bouches pour arriver à manger tout ce qu'on m'offre. Par exemple, M. *Houang* qui m'a invité aujourd'hui, est un chef satellite très écouté du sous-préfet. Puisqu'il veut bien m'aider à parvenir, j'encourrais son blâme si je ne me rendais pas à son invitation. » *Chen K'iang-fou* dit : « J'ai entendu dire que M. *Houang*, chef des satellites de l'Ouest, a été envoyé en mission l'année dernière par le sous-préfet. Qui donc sera votre hôte, puisqu'il n'a ni frère, ni fils ? » *Hia* répliqua : « Vous n'êtes pas au courant, le banquet d'aujourd'hui est offert par M. *Li*, chef des satellites de *K'ouai*. La maison de M. *Li* étant exiguë, il offrira le festin dans la grande salle de la maison de M. *Houang*. » Après avoir devisé longtemps, nos interlocuteurs en arrivèrent au sujet de la fête des lanternes. Le chef de village *Hia* dit : « Cette affaire-là, je ne veux plus m'en charger aujourd'hui. Autrefois, j'étais tous les ans désigné comme président de la fête et les gens qui s'étaient inscrits pour une certaine somme, personne ne me remettaient rien ; combien n'ai-je pas dû payer pour eux ? Cette année, en outre, à la sous-préfecture, la première classe, la seconde

classe, la classe des satellites de l'Ouest¹, la classe des satellites de *K'ouai*, tous songent à organiser une fête des lanternes. Je ne pense déjà pas pouvoir assister à toutes. Comment donc aurais-je le temps de venir voir vos quelques lanternes de village? Puisque la question est posée, je ne manquerai certainement pas de payer ma cotisation. Que quelqu'un d'entre vous soit désigné comme président, n'importe qui. Par exemple, M. *Siun* qui, possédant beaucoup de terres et de récoltes, pourra donner davantage. Vous autres, vous paierez chacun votre cotisation. C'est une affaire réglée. » N'osant pas le contredire, les autres personnes invitèrent M. *Siun* à supporter la moitié des frais; elles-mêmes paieraient leur part, environ trois taëls. Chacun inscrivit sur un papier sa participation. Le bonze entra, portant un plateau à thé avec des gâteaux, des jujubes, de grandes pastèques, de la pâte de soja séchée, des marrons, des sucreries, qu'il disposa sur deux tables. M. *Hia* occupa la première place. On versa du thé. *Chen K'iang-fou* dit : « Les garçons du village sont tous grands, il faut faire venir pour eux un maître d'école. L'école sera installée dans ce temple de *Kouan-yin*. » Les autres dirent : « Nous avons tous des enfants à envoyer à l'école. Le fils de M. *Chen* est le

1. Dans les satellites de la classe de *Tsao*, il y avait deux sections, c'est pourquoi *Hia* dit : « Première classe et deuxième classe. Les satellites de la classe de *Tchouang* servaient toujours dans la prison, et la prison se trouve d'habitude à l'Ouest de la sous-préfecture; on les appelait aussi la « Classe de l'Ouest ».

gendre de M. *Hia*; celui-ci reçoit à tout instant des convocations et des mandats émanant de la sous-préfecture, il faut quelqu'un qui sache lire. Seulement, ce maître, il faut que nous allions à la ville pour en trouver un bon. » Le chef de village *Hia* dit : « Un maître, mais j'en ai un. Savez-vous qui? C'est le précepteur de chez M. *Kou*, chef du service des finances de notre sous-préfecture. Il s'appelle *Tcheou Tsin*, il est âgé de plus de soixante ans. L'ancien sous-préfet l'avait reçu premier de sa promotion au concours de la sous-préfecture, mais il n'a pas encore été reçu au baccalauréat au chef-lieu. M. *Kou* l'a gardé chez lui pendant trois années entières, son fils a conquis déjà le grade de bachelier, l'année dernière, en même temps que M. *Mei San*, de notre village. Ce jour-là le jeune *Kou*, comme on l'accompagnait de la maison du recteur de collège chez lui, portait un bonnet carré, il était vêtu de soie écarlate et montait un cheval de l'écurie du sous-préfet. Tambour battant, il arriva devant sa porte. Toute la sous-préfecture lui porta un toast. Ensuite, on fit venir M. *Tcheou*. M. *Kou* lui-même remplit trois fois le verre de M. *Tcheou* et le pria d'occuper la place d'honneur, et choisit une pièce de théâtre. C'était l'anecdote de *Leang Hao* (931-1004)¹ qui fut reçu premier des académiciens à l'âge de quatre-vingts ans. M. *Kou* ne fut pas enchanté de cette pièce², mais à la fin, on se présenta un élève de

1. Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, by A. Giles, n° 1244.

2. En Chine, il était de coutume lorsqu'on était reçu aux examens de bachelier, de licencié, etc..., de faire une fête pour féli-

Leang Hao, âgé seulement de dix-sept à dix-huit ans, qui fut reçu premier des académiciens. *M. Kou* comprit que c'était un bon présage pour son fils, alors il retrouva la joie. Si vous voulez faire venir un maître d'école, j'irai chercher *M. Tcheou*. » A l'unanimité, tous approuvèrent. Après le thé, le bonze régala les convives d'une livre de nouilles au bœuf, puis on se dispersa. (*Jou-lin-wai-che*, Ch. II, pp. 1-5.)

LE BOUCHER HOU¹

L'auteur décrit avec réalisme les mœurs du peuple. Son mérite consiste en ce qu'il traite de gens très inférieurs à lui, et que malgré cela il exprime exactement leur façon d'agir et de voir.

Dans ce morceau, l'auteur nous décrit un boucher qui voyant un homme dans le malheur et les difficultés, fait tout pour l'humilier et l'insulter, et qui, quand ce même homme obtient un grade, ne sait que faire pour le flatter et vanter ses qualités. (Commentaires du 3^e chapitre du roman de l'édition de 1888.)

Le boucher *Hou*, une paire de grosses saucisses dans une main, une bouteille de vin dans l'autre, fit son entrée. *Fan Tsin* lui rendit son salut et le fit asseoir.

citer les candidats reçus. A cette fête, on donnait une représentation, dans laquelle il était question d'un candidat reçu très jeune aux examens; cela était de bonne augure, et voulait dire que l'étudiant fêté arriverait très jeune au grade qu'il désirait. C'était là une superstition chinoise.

1. Beau-père de *Fan Tsin*. V. part. II, ch. II, p. 93. ss.

Le boucher *Hou* dit : « Depuis que j'ai eu la mauvaise chance de marier ma fille avec toi, pauvre diable, je ne sais combien d'ennuis j'ai supportés au cours de ces années. Maintenant, je ne sais quel bienfait j'ai pu accomplir pour que tu sois reçu bachelier. Je viens t'apporter du vin et te féliciter. » *Fan Tsin* ne sut que répondre « Bien, bien », et il dit à sa femme de cuire les saucisses et de faire chauffer le vin. Ils s'assirent sous un abri couvert de chaume, pendant que la mère et la bru préparaient le repas. Le boucher *Hou* s'adressa à son gendre en ces termes : « Maintenant que tu es bachelier, tâche de te tenir à ton rang. Par exemple, dans mon métier, il n'y a que des gens honnêtes et distingués; je suis ton parent et ton supérieur; naturellement, tu ne dois pas être fier avec moi, ni avec mes collègues; mais les cultivateurs, les ramasseurs de crottin, qui ne sont que gens du commun, les saluer et les traiter en égaux, cela déconsidère un bachelier; moi, je perdrais la face aussi. Tu es d'une bonté exagérée, tu es inexpérimenté, c'est pourquoi je dois te faire ces recommandations afin d'éviter les railleries des gens. »

Fan Tsin répondit : « Ce que mon beau-père a dit est juste. » Le boucher *Hou* continua, s'adressant à la mère de *Fan Tsin* : « Venez ici vous mettre à table avec nous. Vous êtes âgée, vous ne mangez que des légumes tous les jours; je crois que cela ne vous convient pas. Toi aussi, ma fille, viens manger; depuis qu'elle est entrée dans votre famille, depuis plus de dix ans, je me demande si elle a mangé du lard plus

de deux ou trois fois. Quel malheur ! Quel malheur ! » Ceci dit, la mère et la bru vinrent toutes deux prendre place à table. Après le repas, au déclin du jour, *Fan Tsin* et sa mère remercièrent beaucoup le boucher *Hou*, fortement aviné. Celui-ci jeta sa veste sur une épaule et partit, le ventre gonflé.

Vers la fin de la sixième lune, les collègues de *Fan Tsin* l'invitèrent à aller avec eux se présenter aux examens de licence. Manquant d'argent pour son voyage, il alla consulter son beau-père. Celui-ci lui cracha à la figure et lui lança de grossières injures en disant : « Ne perds pas ton temps, maintenant que tu as été reçu au baccalauréat, tu voudrais imiter le crapaud qui veut manger des pets de cygne¹. J'ai ouï-dire que si tu as été reçu bachelier, ce n'est pas que tu aies du talent dans la composition littéraire, c'est que l'examineur a eu pitié de ton âge déjà avancé et t'a conféré le grade par faveur. Il faut que tu sois fou de penser que tu seras reçu « Monsieur² ». Ceux qui sont reçus « messieurs », ce sont les étoiles littéraires du ciel³. Regarde les « messieurs » de la famille *Tchang* à la ville; ils ont tous une grosse fortune,

1. La locution chinoise correcte est : « Un crapaud qui veut se nourrir de chair de cygne. » Elle s'emploie pour qualifier un désir irréalisable. Par grossièreté, le boucher *Hou* dit « pet » au lieu de « chair ».

2. C'est-à-dire : licencié. Les gens vulgaires ne connaissant pas le terme propre, s'exprimaient ainsi : « Monsieur. »

3. « *Wen-k'iu-sing* », en chinois. Cette expression fait allusion à la croyance d'après laquelle les grands lettrés deviennent des étoiles après leur mort et reviennent ensuite sur la terre.

ils ont la face large et de grandes oreilles¹. Toi, avec ta bouche en pointe et des mâchoires de singe, tu devrais bien te mirer dans ton urine. Comment, avec une tête pareille, penses-tu jamais manger du pet de cygne? Dépêche-toi d'abandonner cette ambition. L'année prochaine, je te trouverai une place de précepteur de notre métier, tu pourras ainsi gagner quelques taëls pour faire vivre ta mère, qui ne veut pas mourir encore, et ta femme. C'est cela qu'il faut faire. Tu me demandes de t'avancer tes frais de voyage, mais tous les jours, j'abats un porc, et je ne gagne même pas un *ts'ien*² d'argent. Faut-il que je te donne ce que j'ai pour que tu le jettes à l'eau, et que ma famille se nourrisse du vent du Nord-Ouest? » Sous cette avalanche de reproches, *Fan Tsin* ne savait plus où donner la tête.

Plus tard, *Fan Tsin* fut reçu licencié et il devint fou de joie à la nouvelle de son succès. (V. *supra*, 2^e partie, chap. II, p. 95.) Les voisins, les messagers de la commission d'examen cherchèrent un moyen de la guérir. Un des messagers dit : « C'est la joie, l'émotion qui l'étourdit et le rend fou; si on trouvait quelqu'un qui fasse peur au seigneur *Fan*, par exemple, en lui donnant une gifle, en disant : « Ce que les messagers vous ont annoncé n'est pas vrai, vous n'êtes pas reçu à

1. En Chine, on dit de quelqu'un qui a la face large et des grandes oreilles, qu'il a toujours de la chance (*Yeou-fou-siang*. Cf. l'expression française : porter le bonheur sur sa figure).

2. V. *supra*, p. 12, note n° 2.

l'examen », de cette façon peut-être il guérirait. » Tout le monde fut d'accord, et trouva qu'il n'y avait que le boucher *Hou* dont *Fan Tsin* aurait peur. Là-dessus, on envoya un des voisins de *Fan Tsin* chercher le boucher *Hou*; il le rencontra sur la route.

Le boucher *Hou*, suivi de son commis chargé de faire bouillir l'eau, chacun portant sept à huit livres de viande et quatre à cinq mille sapèques, vinrent féliciter *Fan Tsin*. La mère de *Fan Tsin* raconta au boucher en pleurant ce qui s'était passé. Le boucher *Hou* dit avec étonnement que *Fan* n'avait pas de chance. Les gens qui attendaient dehors appelèrent *M. Hou* en criant. Le boucher donna la viande et les sapèques à sa fille et sortit. Tout le monde alors lui demanda son avis sur ce qu'on compta à faire. Il dit sans hésitation : « Bien que *M. Fan* soit mon gendre, il est maintenant un « Monsieur », une étoile du ciel. On ne doit jamais frapper une étoile du ciel. Le roi *Yen*¹ ferait arrêter le coupable et lui ferait donner cent coups de barre de fer avant de l'envoyer au dix-huitième enfer où il resterait pour l'éternité. Je ne ferai jamais une chose pareille ». Un voisin narquois dit : Bah! monsieur *Hou*, vous abattez tous les jours des porcs, votre couteau entre immaculé dans la chair et en sort tout rouge. Je ne sais combien de milliers de coups le roi *Yen* a déjà fait inscrire par le juge infernal en face de votre nom. S'il en ajoute

1. Le dieu de l'enfer.

encore cent, ce n'est pas une grosse affaire! Et même je crains que la barre, de faire, ne soit usée. Avant qu'on ne puisse vous régler ces cent derniers coups! Peut-être, si vous guérissez la maladie de votre gendre, le roi *Yen* inscrira-t-il à votre actif cette bon action et vous fera-t-il monter du dix-huitième enfer au dix-septième, qui sait? » Un des messagers dit : « Ne plaisantons pas, monsieur *Hou*, il faut le faire. Puisque vous n'avez pas d'autre moyen, il faut vous soumettre aux circonstances. » Le boucher *Hou*, pressé par les autres, vida successivement deux bols de vin pour se donner du courage. Puis, sortant de sa prudence, il recouvra sa physionomie cruelle des jours ordinaires. Après avoir relevé ses manches graisseuses, il se rendit au marché¹, suivi de cinq à six voisins. La mère de *Fan Tsin* courut lui dire : « Contentez-vous de lui faire peur, ne lui faites pas de mal! » Les voisins de répondre : « Cela va de soi, inutile de le recommander. » Sur ces mots, ils allèrent tous au marché. Ils virent *Fan Tsin* qui se tenait debout, seul, devant la porte du temple, les cheveux en désordre, le visage plein de boue; il n'avait plus qu'un soulier. Il battait des mains et criait : « J'ai réussi! j'ai réussi! » Le boucher *Hou*, semblable à un esprit cruel, accourut devant lui, disant : « Animal bon à tuer, à quoi as-tu réussi? » Et il lui appliqua une gifle. Tous les spectateurs, ainsi que les voi-

1. *Fan* se trouve au marché, où il s'est rendu après la nouvelle de son succès. (V. *supra*, p. 95.)

sins, voyant cela, éclatèrent de rire. Il faut dire que le boucher, bien qu'ayant frappé avec vigueur, avait eu peur; sa main tremblait et il n'osait pas frapper une seconde fois. Sous le choc, *Fan Tsin* chancela et tomba par terre évanoui. Les voisins s'approchèrent pour lui masser la poitrine et lui taper dans le dos. Au bout d'un certain temps, il commença à respirer faiblement et à ouvrir les yeux. Sa folie était passée. On le releva et on le fit asseoir sur le banc d'un chirurgien, le bossu *Yao*, à l'entrée du temple. Le boucher *Hou* se tenait à côté; peu à peu, il commença à éprouver une vague douleur dans la main avec laquelle il avait frappé. En regardant, paume tournée vers lui, il s'aperçut qu'il ne pouvait plus la fermer. Il eut du remords et se dit : « Naturellement, il ne faut jamais frapper une étoile littéraire. Que faire maintenant si le Bouddha veut régler mon compte. » En pensant à cela, il souffrait encore davantage, et il s'empressa de demander au chirurgien un emplâtre pour mettre sur sa main.

Fan Tsin, voyant tous ces gens autour de lui, dit : « Comment suis-je assis ici? Pendant un long moment, j'ai eu les sens troublés et j'ai été comme dans un rêve. » Les voisins lui répondirent : « Nous vous félicitons, monsieur, vous êtes reçu dans le groupe de tête de la promotion. Tout à l'heure, dans votre joie, vous avez fait remonter vos crachats, mais maintenant que vous avez craché, vous êtes guéri¹. Rendez-

1. *Fan Tsin* suffoquait, l'émotion l'étouffait, les crachats s'arrêtaient dans sa gorge; après avoir été quelque peu maltraité, il cracha, respira fortement et revint ainsi à lui.

vous vite chez vous et congédiez les messagers. » *Fan Tsin* répondit : « Oui, je me rappelle que je suis le septième. » Il renoua ses cheveux, et demanda au chirurgien une cuvette d'eau pour se laver le visage; un voisin lui remit la chaussure qu'il avait perdue. Le boucher *Hou* s'avança et lui dit : « Monsieur mon gendre, ce n'était pas excès d'audace de ma part, c'est madame votre mère qui m'a demandé de venir vous encourager. » Un voisin dit : « Monsieur *Hou*, la gifle que vous avez donnée était bien appliquée; en se lavant le visage, le seigneur *Fan* va recueillir une demi-cuvette de saindoux¹. » Un autre dit encore : « Monsieur *Hou*, vous ne devez plus abattre de porcs avec cette main. » Le boucher *Hou* répondit : « Bien sûr, pourquoi abattrai-je des porcs? J'ai maintenant Monsieur mon gendre, qu'ai-je à craindre de l'avenir? Désormais ma vie est assurée. Je répétais souvent que mon gendre a du talent, une bonne mine et que, même ces messieurs *Tchang* et *Tcheou* de la ville n'ont pas aussi bonne mine que lui. Vous autres, vous ne savez pas, permettez-moi de vous le dire. Mes yeux à moi savent juger les gens. Je me rappelle qu'autrefois, alors que ma fille avait dépassé la trentaine, plusieurs familles riches voulaient demander sa main. Mais je sentais qu'il fallait que ma fille soit heureuse et qu'elle devait épouser un « Monsieur ». Maintenant, c'est arrivé. »

1. Le voisin, par exagération, suppose que les mains du boucher étaient toujours si pleines de graisse de porc, qu'en donnant une gifle à son gendre, il a couvert son visage de graisse.

Ceci dit, il se mit à rire aux éclats. Les autres riaient aussi, en regardant *Fan Tsin* se débarbouiller. Le chirurgien ayant apporté du thé, on le but. Puis tout le monde rentra dans la maison, le licencié *Fan* devant, le boucher *Hou* et les voisins derrières. Voyant que le vêtement de son gendre était froissé par suite de sa chute, le boucher *Hou*, se courbant humblement, le tirait sans cesse pour effacer les plis. Quand ils furent arrivés, le boucher *Hou* s'écria d'une voix forte : « Monsieur est de retour dans sa résidence. » La mère vint au-devant de son fils, et voyant qu'il n'était pas fou, elle manifesta une joie immense. Les autres demandèrent où étaient les messagers, on leur dit qu'on leur avait donné les sapèques du boucher *Hou*, et qu'ils étaient partis. Après avoir vu sa mère, *Fan* s'empressa alors de remercier son beau-père. Le boucher *Hou*, que les remerciements mettaient mal à l'aise, lui répondit : « Ces quelques sapèques ne représentent même pas ce que l'on peut attendre de vous¹ comme pourboire. » *Fan Tsin* remercia également ses voisins. A peine avait-il pris place, qu'il vit entrer en courant un beau valet qui tenait à la main une grande carte de visite de couleur rouge. Celui-ci annonça : « Le Seigneur *Tchang* vient faire une visite au nouveau promu le Seigneur *Fan*. » Aussitôt, une chaise à porteurs s'arrêta à la porte. Le boucher *Hou* se cacha

1. *Hou* emploie maintenant un langage extrêmement poli à l'égard de son gendre.

dans la chambre de sa fille et n'osa plus en sortir. (*Jou-lin-wai-che*. Chap. III, p. 11-16.)

Le Seigneur *Tchang* offre à *Fan Tsin* de riches cadeaux et s'en va.

Le boucher *Hou* attendit que le seigneur *Tchang* fût monté dans sa chaise à porteurs pour sortir de la chambre. *Fan Tsin* remit à sa femme le paquet qu'il venait de recevoir, pour qu'elle l'ouvre. C'était des lingots d'argent fin, blancs comme neige. *Fan Tsin* enveloppa deux lingots, fit entrer le boucher *Hou*, et les lui remit en disant : « Tout à l'heure, vous avez eu la bonté de nous apporter cinq mille sapèques. Veuillez prendre ces six taëls. » Le boucher prit l'argent dans sa main et, tout en le serrant fortement, tendit son poing, comme s'il voulait le rendre. « Gardez cela, je suis venu pour vous féliciter. Pourquoi remporterai-je cet argent? » *Fan Tsin* dit : « Vous voyez bien que j'ai encore ici plusieurs taëls d'argent. Quand j'aurai tout dépensé, je vous en demanderai. » Le boucher *Hou* retira, son poing toujours serré, et mit l'argent dans sa ceinture. Il dit : « Soit, maintenant que vous fréquentez le seigneur *Tchang*, vous n'avez plus à craindre de manquer d'argent. Il en possède plus que l'empereur. C'est aussi un client à moi. Il prend quatre à cinq mille livres de viande dans l'année, même lorsqu'il n'y a pas de cérémonies. Peu lui importe l'argent. » Puis, se tournant vers sa fille, il dit : « Ce matin, je suis parti en emportant des sapèques; ton pendard de frère, la peste l'emporte, ne voulait pas que j'en prenne. Je lui ai dit : « Ne crains

rien, ton beau-frère n'est plus comme avant, il ne manque pas de gens pour lui apporter de l'argent et je crains seulement qu'il n'en fasse pas de cas. » Est-ce assez clair maintenant que j'avais raison? En rentrant avec ces lingots d'argent, je vais pouvoir injurier comme il faut ton esclave de frère, ce pendard qui ne mérite pas de faire vieux os! »

Après avoir dit encore quelques mots et exprima de nouveau ses remerciements, il s'en alla baissant la tête et tout souriant. (*Jou-lin-wai-che*. Chap. III, pp. 17-18.)

UNE ANECDOTE SUR LE DEUIL

M. Tcheou Chou-jen¹ a écrit dans son « Histoire du Roman chinois » (252) :

« Quant à *Fan Tsin*, il était d'une famille pauvre et de condition humble. Il devint un nouveau riche² après avoir été reçu licencié. Sa mère mourut; pieusement il se conforma aux rites. L'auteur ne fait aucune remarque personnelle, mais sa seule description suffit à mettre en relief l'hypocrisie du personnage. Il a vraiment un style sublime et possède un véritable secret pour l'art de lancer des pointes. »

Avant de citer le passage relatif à *Fan Tsin*, dont parle *Lou Sin*, il convient de faire remarquer que durant le deuil des parents, on ne devait pas sortir de la maison, ni manger gras

1. Voir *supra*, p. 20, note n° 2. Il est connu sous le pseudonyme *Lou Sin*.

2. Auparavant, il n'avait rien à manger; après avoir été reçu licencié, des amis lui offrirent de l'argent et des propriétés. (Trad. de *Jou-lin-wai-che*, ch. 3, p. 18.)

(toutes les viandes, poissons, crevettes, etc.), ni boire de vin, ni entendre de musique, ni porter de vêtements « gais » (de couleurs claires ou de soie), ni employer d'objets de luxe.

(*Fan Tsin* va en compagnie d'un ami : *Tchang Tsin-tchai*, faire une visite au sous-préfet *T'ang*. Le sous-préfet *T'ang* les invite à prendre le thé et devise avec *Tchang Tsin-tchai*.)

Il fit l'éloge de la composition littéraire que *Fan Tsin* avait écrite pendant l'examen. Puis il demanda à *Fan Tsin* pourquoi il n'allait pas se présenter aux examens de doctorat. *Fan Tsin* répondit : « J'ai perdu ma mère et je porte le deuil conformément aux rites. » Très étonné¹, le sous-préfet *T'ang* lui ôta ses vêtements « gais » et les fit entrer tous les deux dans le salon intérieur. Il leur offrit un banquet avec des nids d'hirondelles, du poulet, du canard, et aussi des seiches, et des concombres amers du *Kouang-tong*. Le sous-préfet les fit asseoir, puis prit place lui-même. Les tasses et les baguettes étaient ornées d'argent. *Fan Tsin*, hésitant, ne se décidait pas à prendre ses baguettes. Le sous-préfet ne comprenait pas pourquoi. *Tchang* dit en souriant : « M. *Fan* se conforme aux rites et ne peut se servir ni de ces tasses ni de ces baguettes. » Le sous-préfet fit donner à *Fan Tsin* une tasse de porcelaine et une paire de baguettes en ivoire. *Fan Tsin* ne les prit pas davantage. *Tchang Tsin-tchai* alors de dire : « Il ne se servira ni de ces tasses ni de ces baguettes. » On les remplaça donc par des baguet-

Parce que le sous-préfet avait vu que *Fan-Tsin* voyageait, vêtu de vêtements « gais ».

tes en bambou blanc, et le repas put commencer. Voyant qu'il se conformait aux rites du deuil avec une telle sévérité, le sous-préfet eut peur qu'il ne voulût point faire gras, ni boire de vin; il n'avait rien fait préparer d'autre. Mais, un instant après, il le vit choisir une grosse boulette de crevette dans le bol à nids d'hirondelles et se mettre à la manger. Alors, il fut rassuré. (*Jou-lin-wai-che* : Chap. IV, pp. 11-12.)

SCENE D'AVARICE

Yen Ta-yu était un bachelier du collège impérial, frère de *Yen Ta-wai*, dont nous avons parlé. (V. 2^e partie, chap. V.) Il pensait beaucoup à sa femme défunte, surtout depuis qu'il avait découvert l'endroit où elle avait caché de l'argent. Une année, en automne, il fut si malade qu'il ne put, durant trois journées entières, ni avaler aucun médicament, ni souffler mot. Un soir, tous les membres de sa famille se réunirent dans la chambre du malade qui, pensaient-ils, allait quitter ce monde pour l'autre. *Wou King-tseu* a placé à ce moment une scène pour montrer combien le moribond s'attachait aux moindres choses matérielles, au mépris des sentiments naturels et des responsabilités d'un père de famille.

Yen Ta-yu était si gravement malade qu'il y avait trois jours qu'il ne parlait plus. Les parents se pressaient dans sa chambre. Sur une table brûlait une veilleuse. Dans sa gorge sortaient des gargouillements ininterrompus; il n'avait pas encore rendu le dernier soupir. Faisant un effort, il sortit sa main de la cou-

verture et dressa deux doigts : Son grand neveu lui demanda : « Mon oncle, n'est-ce pas à cause de deux parents que vous n'avez pas vu ? » Il secoua la tête deux ou trois fois. Le second neveu le questionna à son tour : « Mon oncle, n'est-ce pas à cause de deux sommes d'argent dont vous n'avez pas indiqué l'emploi ? » Les yeux grands ouverts, secouant sa tête de plus en plus fort, il pointa plus fortement avec ses deux doigts. Alors, la nourrice s'approcha avec son fils : « C'est peut-être de l'absence de ses deux beaux-frères que votre seigneurie est inquiète ? », dit-elle. A ces mots, il ferma les yeux en continuant à secouer la tête, tandis que sa main restait tendue. Sa concubine *Tchao* se hâta d'essuyer ses larmes et avança vers lui. « Seigneur, dit-elle, moi seule connais votre secret. Vous êtes inquiet parce que dans la veilleuse on a mis deux mèches au lieu d'une et qu'elles usent trop d'huile ; je vais en lever une. » Aussitôt dit, elle retira une mèche. Tous dirigèrent leurs regards vers le bachelier. De la tête il fit un signe d'approbation, laissa retomber sa main et rendit sur le coup le dernier soupir. (*Jou-lin-wai-che*. Chap. V, p. 16, et Chap. VI, p. 1.)

Telle qu'elle est dépeinte ici, l'avarice de *Yen Ta-yu* n'est-elle pas encore plus sordide que celle d'Harpagon, qui rationne le fourrage dans son écurie ?

MA TSIN EN PROMENADE AU SI-HOU

Le passage suivant est le portrait d'un lettré indifférent à la beauté et ne songeant qu'aux plaisirs. Comme le remarque M. Lou Sin¹, Wou King-tseu se garde de faire la moindre réflexion sur son personnage; il se contente de le faire vivre et agir devant nous. (Cf. *L'Histoire du Roman chinois*.)

Le Si-hou² est le plus beau paysage de l'empire! Sans se laisser arrêter par la solitude profonde de Lin-ying³, ni par la douceur élégante de T'ien-tchou⁴,

1. V. *supra*, p. 20, note n° 2.

2. Lac de l'Ouest, se trouve à l'ouest de la ville de *Hang-tcheou*, ses rives ont de trente li de longueur. Le lac est entouré de trois côtés de montagnes. C'est le plus beau panorama de Chine. (Cf. *Si-hou-tche*, livre I, et *Géographie de l'Empire de Chine*, par L. Richard, édit. 1905, p. 228.)

3. Nom d'un temple qui se trouve sur la route du versant Nord de la montagne; il fut bâti la première année de *Hien-ho* (326) des *Tain* et s'appelait *Yun-lin-che*; la 4^e année de *King-tō* (1007) des *Song* on changea son nom en *Lin-ying-che*. La 3^e année *Long-k'ing* (1569) des *Ming*, il fut endommagé par la foudre. La 10^e année *Wan-li* (1582) des *Ming* on commença à le réparer; les réparations durèrent cinq ans. La 15^e année *Chouen-tche* (1658) des *Ts'ing* un incendie s'y déclara, les réparations furent effectuées aussitôt. (Cf. *Si-hou-tche*, liv. XXII, fol. 30-38.)

4. Nom de trois temples : *Chang-t'ien-tchou*, *Tchong-t'ien-tchou* et *Hia-t'ien-tchou*, qui se trouvent à côté de *Lin-ying-che*.

Le temple *Hia-t'ien-tchou* fut construit dans la 14^e année de *K'ai-houang* (595) des *Souei* et s'appelait *Nan-t'ien-tchou-che*. La 14^e année de *Chao-hin* (1144) des *Song*, l'empereur lui donna le nom de *T'ien-tchou*. Il fut incendié vers la fin des *Yuan* (1277-1367) et reconstruit par l'empereur *T'ai-tsou* des *Ming*.

on sort par la porte de *Ts'en-t'ang*¹, on passe le temple *Chen-yin*², on monte sur la jetée de *Sou*³ au milieu de laquelle se trouve le ruisseau au sable d'or⁴; puis, après un détour, on aperçoit la pagode *Lei-fong*⁵, et on arrive au temple *Tsin-ts'eu*⁶ après avoir fait une

Le temple *Chang-t'ien-tchou* fut construit dans la 14^e année *T'ien-fou* (939) des *Tsin* postérieurs. La 3^e année de *K'ing-guan* (1197) des *Song*, il fut nommé *T'ien-t'ai-kiao-che*. Le 3^e année de *Tche-guan* (1337) des *Yuan*, le feu le détruisit en partie, deux ans plus tard il fut reconstruit, et on changea son nom en *T'ien-tchou*. La 17^e année de *Chouen-tche* (1660), il fut incendié encore une fois et fut reconstruit dans la 5^e année de *K'ang-hi* (1666) des *Ts'ing*.

Le temple *Tchong-t'ien-échou* fut construit par le roi *Wou-gue* dans la 1^{re} année de *T'ai-p'ing-hin-kouo* (967) des *Song*. L'empereur *T'ai-tsou* des *Ming* lui donna le nom de *Tchong-t'ien-tchou*. (Cf. *ibid.*, I, 13, fol. I-25.)

1. Se trouve à l'entrée de la ville de *Hang-tcheou*, côté Ouest.

2. Se trouve au Sud de la colline *Kou*, face au lac, des collines entourent ce temple et on peut embrasser tout le paysage du lac. La 46^e année de *K'ang-hi* (1709) des *Ts'ing* il fut construit pour servir de palais à l'empereur. La 12^e année de *Yong-tcheng* (1734) on le transforma en temple bouddhique. (Cf. *Si-hou-tche*, liv. X, fol. 1-6.)

3. En chinois *Sou-t'i*, jetée séparant le lac de *Si-hou* en deux parties, commence au pied de la colline *Nan-p'ing* et va jusqu'au tombeau de *Yue-fei*. (Cf. *A Chinese Biographical Dictionary*, n° 2.501.) Elle fut construite par *Sou Che* (V. *supra*, part. II, chap. II, p. 99) dans les années de *Yuan-yeou* (1086-1093) des *Song*.

Cette jetée a une hauteur de deux *tchang* (égale dix pieds), une longueur de sept cent cinquante-huit *tchang*, largeur six *tchang*. (Cf. *ibid.*, liv. VII, fol. 3-8.)

4. Ruisseau ayant un fond de sable doré, se trouve à l'extrémité de la jetée de *Sou*.

5. Se trouvait sur la route du versant Ouest de la montagne, elle avait cinq étages. C'est la reine *Houang* (femme du roi de *Wou-gua*, mort vers 978) qui la fit bâtir. (Cf. *ibid.*, liv. X, p. 27.)

En l'année 1924, cette pagode tomba en ruines.

6. Se trouve sur la route du versant Ouest de la montagne; il fut construit par ordre impérial, la première année *Sien-tō* (954), il se

dizaine de *li*. A chaque pas on rencontre un pavillon, ou chalet; ici des demeures splendides, là, des chaumières et des clos de bambous. Les saules et les pêcheurs rivalisent de beauté; les mûriers et le chanvre couvrent la campagne. Les enseignes vertes des maisons de vin flottent dans l'air, les fours des maisons de thé sont remplis de charbon de bois rouge. La file des promeneurs, hommes et femmes, s'allonge sans fin sur le chemin. On ne compte plus « les trente-six maisons de vin remplies de beauté, les soixante-douze pavillons de musique¹ » !

Ma Tsin, seul, avec quelques sapèques sur lui, sortit à pied de la ville (*Hang-tcheou*) par la porte *Ts'ien-f'ang*. Il prit du thé dans un kiosque, arriva au *Si-hou* et s'assit sous une porte monumentale. Il vit des bateaux entiers de paysannes qui venaient offrir de l'encens. Elles avaient toutes les cheveux relevés, portaient les unes des costumes bleus, les autres des vêtements verts; les jeunes avaient des jupes de soie rouge; certaines étaient belles, mais toutes avaient de grosses figures au teint blanc et aux pommettes saillantes. Beaucoup portaient des cicatrices de petite vérole et

nommait « *Houei-je-yong-ming-guan* ». L'empereur *T'ai-tsong* (976-997) des *Song* en changea le nom et l'appela « *Cheou-ning-tch'ang-guan* ». La 19^e année *Chao-hin* (1149), l'empereur lui donna le nom de *Tsin-ts'eu* qu'il conserve actuellement. Il fut réparé la 49^e année de *K'ang-hi* (1710). (Cf. *ibid.*, liv. X, fol. 17-24.)

1. Vers d'un poème décrivant les amusements et les plaisirs de *Si-hou*.

des boutons de gale. Au bout d'un instant, arrivèrent cinq ou six bateaux. Les maris suivaient leur femme, un parapluie sur l'épaule et un paquet de vêtements à la main; ils se dispersèrent sur la rive, et chacun se dirigèrent vers des temples différents.

Ma Tsin donna un coup d'œil à cette scène, mais sans s'y intéresser. Il se leva et marcha encore un peu plus d'un *li*. Il vit, se suivant le long de la rive, plusieurs maisons de vin, avec des moutons appétissants qui pendaient sur le devant; dans des plats, sur le comptoir, on apercevait des pieds de porc, des holothuries, des canards macérés dans le marc de vin et des poissons frais; dans les marmites, des raviolis chauds; dans des corbeilles en bambou, on cuisait à la vapeur des gâteaux de mie. *Ma Tsin* n'avait pas d'argent pour en acheter; il avait sa salive pour calmer son gosier. Il ne put s'empêcher d'entrer dans une cantine ¹ où il mangea un bol de nouilles pour seize sapèques, mais il avait encore faim. Ayant gagné une maison de thé voisine et acheté pour deux sapèques des biscuits de *Tch'ou-tcheou*², il les mâcha lentement; il leur trouvait bon goût. Après avoir mangé, il vit le long de la rive, à l'ombre des saules dans deux barques, des femmes changer de vêtements; l'une ôta son manteau noir pour prendre une écharpe vert pré, l'autre enleva son manteau bleu ciel pour mettre un

1. Littéralement : une boutique qui ne faisait que des pâtes.

2. Spécialité de biscuits secs de *Tch'ou-tcheou* (préfecture de la province de *Tchō-kiang*).

costume couleur de jade, brodé de guirlandes; une femme d'âge moyen quitta sa robe de safin bleu foncé, puis revêtit une robe brodée de satin bleu ciel avec des filets d'or. Une dizaine de servantes changèrent aussi de vêtements¹. Les trois maîtresses étaient chacune précédée d'une jeune servante qui l'abritait contre le soleil avec un éventail rond en fine toile noire. Elles gagnèrent lentement la rive. Les perles éblouissantes de leur coiffure jetaient des feux. Les jades qui ornaient leurs jupes s'entre-choquaient dans un tintement harmonieux.

Ma Tsin, baissant la tête, passa sans même les regarder; il avança et dépassa les six ponts². La campagne apparut au tournant du chemin; on voyait ça et là des cercueils³. Ayant parcouru un ou deux *li*, *Ma Tsin* ne trouva plus le chemin et la promenade lui parut ennuyeuse. Il allait faire demi-tour lorsqu'il rencontra un passant : « Y a-t-il des endroits intéressants plus loin ? » demanda-t-il. Le passant répondit : « En faisant un petit détour, vous arriverez au temple *Tsin-ts'eu* et à la pagode *Lei-fong*; pourquoi dites-vous qu'il n'y a pas d'endroits intéressants ? »

1. Leurs vêtements étaient fripés par le voyage; arrivant en vue d'un paysage tel que le *Si-hou*, elles se dévêtissent afin de mettre leurs plus beaux atours.

2. Le long de la jetée de *Sou*, il y a six ponts qui se nomment : *Tchen-kouan*, *Sou-lan*, *Wang-chan*, *Ya-ti*, *Tong-p'ou*, *K'oua-hong*.

3. Coutume chinoise consistant à déposer provisoirement dans un champ les cercueils, entourés d'un mur de briques et à l'abri des intempéries, en attendant que les tombeaux soient construits.

Ma Tsin reprit son chemin; ayant fait un demi *li*, il vit un pavillon au milieu de l'eau, ainsi qu'une passerelle de bois, sur laquelle il s'engagea. Il y avait sur le devant du pavillon un maison de thé où *Ma Tsin* prit du thé. La porte du pavillon était fermée au verrou. *Ma Tsin* voulut y entrer. Le gardien lui demanda une sapèque et le fit pénétrer. L'intérieur était une haute construction à trois entre-colonnements; à l'étage supérieur il remarqua une inscription, écrite de la main de *Jen-tsong*¹ des *Ming*. Pris à l'improviste, vite, il arrangea son bonnet et sa robe bleu foncé, puis tirant un éventail d'une de ses bottes, il le tint fermé devant son visage², et se tourna respectueusement vers l'inscription en la saluant à cinq reprises. Ensuite, il se recueillit un instant et revint s'asseoir à sa table de thé. Il y avait à côté deux jardins. Le propriétaire de la maison de thé lui dit qu'un personnage du « Trésor métropolitain³ » y avait invité des convives à un banquet et qu'il ne fallait pas y entrer. La cuisine était dehors et le cuisinier passait devant lui en portant bol sur bol de nids d'hirondelles et d'holothuries fumants. *Ma Tsin* regardait les plats avec en-

1. Empereur des *Ming*, son règne dura un an (1424-1425).

2. Littéralement : il s'en servit comme tablette (*Wou pan*); avant la dynastie des *Ts'ing*, les courtisans se présentaient toujours devant l'empereur avec une tablette d'ivoire qu'ils tenaient devant leur bouche, à la fois pour y inscrire les ordres impériaux et pour retenir leur haleine.

3. En chinois *Pou-tchang-sseu*. (V. *supra*, p. 77, note n° 1.)

vie. Il sortit du pavillon passa au pied de la pagode *Lei-fong*, d'où il apercevait de loin des maisons de hauteur inégale, couvertes de tuiles de porcelaine, reliées entre elles par de petits chemins zigzaguant et bordés de palissades peintes en rouge écarlate. *Ma Tsin* s'en rapprocha. Sur un porte très haute, une inscription verticale en lettres d'or disait : « Temple *Tsin-ts'eu*, dédié par l'empereur. » *Ma Tsin* entra par une petite porte sur le côté et gagna une cour spacieuse pavée de briques polies. Il venait de dépasser la seconde entrée lorsqu'il aperçut au bout des galeries, des deux côtés, plusieurs dizaines de marches, à l'intérieur et à l'extérieur, un grand nombre de femmes de familles riches et nobles, allaient et venaient en groupes, toutes portaient des vêtements de soie brodée. Le parfum de leur corps, porté par le vent, venait frapper l'odorat.

Ma Tsin était de très grande taille et portait un bonnet carré. Sa figure était brune, son ventre proéminent. Il était chaussé de bottes usées à semelles très épaisses. Il courait à droite et à gauche, le corps courbé en avant, s'infiltrant dans les groupes. Les femmes ne le regardaient point; lui ne les regardait pas non plus. Après avoir fait tout le tour, il ressortit pour s'asseoir dans le kiosque de thé. Celui-ci portait une inscription horizontale de deux caractères *Nan-p'ing* (paravent du Sud). Il y prit du thé. Sur le comptoir s'alignaient de nombreuses assiettes contenant des oranges séchées, des bonbons fondants au sésame, des gâteaux de riz enveloppés dans des feuilles

de bambou, des gâteaux grillés, des biscuits de *Tch'ou-tcheou*, des jujubes et des marrons cuits. *Ma Tsin* acheta un peu de chaque chose pour quelques sapèques et mangea d'un bon appétit, sans se soucier si c'était bon ou mauvais.

Ma Tsin était très fatigué. Pressant le pas, il rentra dans la ville par la porte *Ts'ing p'o*¹. De retour à l'hôtel, il ferma sa porte et se coucha. Ayant tellement marché, il dormit pendant un jour entier. (*Jou-lin-wai-che*, Chap. XIV, pp. 7-11.)

LE MARIAGE DE PAO T'ING-SI

Dans l'ancienne Chine, le mariage était décidé uniquement par la volonté des parents et sur les indications des entremetteurs. Les mariés, pourtant les principaux intéressés, n'étaient pas consultés; on ne leur demandait pas leur consentement, ils devaient se résigner à leur sort. Dans la basse société, ce système donna lieu à un vil commerce. (Voir le chapitre II de l'Histoire des régimes matrimoniaux de l'antiquité en Chine. — *Tchong-kouo-kou-tai-houen-yin-che*, par *Tchen Kouo Yuan*, Commercial Presse, 1925.)

La description suivante nous montre les abus d'un tel régime. Mais au lieu de critiquer le régime, l'auteur se contente de le décrire avec circonspection.

1. Porte située à l'entrée Sud-Ouest de la ville de *Hang-tcheou*.

La femme de *Pao-T'ing-si* étant morte, sa mère s'offre pour lui trouver une nouvelle épouse.

Un jour, un vieux comédien vint dire à la mère de *Pao* : « J'ai trouvé une personne pour votre *T'ing-si* : c'est la fille des *Hou*. *M. Hou* était fonctionnaire de la trésorerie métropolitaine. Elle a été d'abord mariée au gros *Wang*, le gérant du Mont-de-piété « *Ngan-fong* ». Celui-ci mourut un an à peine après leur mariage. Elle n'a que vingt et un ans, elle est d'une beauté exceptionnelle, impossible à dépeindre. Comme elle est jeune et qu'elle n'a point d'enfants, sa mère lui propose de se remarier. Le gros *Wang* lui a légué une fortune s'élevant à mille taëls, plus un grand lit, un lit d'été, quatre malles et quatre armoires. Les malles sont pleines de vêtements, au point qu'on ne peut même pas y plonger le bras. Elle possède encore deux ou trois paires de bracelets en or, deux coiffes en or, des perles et des pierres précieuses en nombre incalculable. Elle a encore deux servantes : *Ho-houa* et *Ts'ai-lien* qui viendront avec leur maîtresse. Si vous prenez cette personne pour *T'ing-si*, ils feront un couple parfait et seront parfaitement heureux. »

Ces mots mirent la mère de *T'ing-si* dans une grande joie. (*Jou-lin-wai-che*. Chap. III, pp. 8-9.)

Madame *Pao* envoie son gendre *Kouei* prendre des renseignements chez l'entremetteur. Voici ce qu'il apprend sur la future :

Elle est la fille de *Hou*, dit l'entremetteur, qu'on appelait « Tête plate », le domestique du trésorier métropolitain. « Tête plate » étant mort, elle vit avec

son frère aîné. Celui-ci n'est pas sérieux, il s'adonne au jeu et à la boisson. Il a même vendu sa place chez le trésorier¹.

Comme elle était assez elle, on l'a vendue comme concubine à la famille *Lai*, du Pont de la Porte du Nord. Elle ne se montra pas sérieuse dans son nouveau rôle. Quand on l'appelait « nouvelle mariée² », elle disait des injures, exigeant qu'on l'appelât *Madame*³. La femme légitime ayant appris cela, la gifla et la chassa. Elle se maria avec le gros *Wang*. *Wang* était postulant au titre de vice-préfet⁴. Elle devint ainsi une véritable dame. Etant maintenant dame, elle injuriait trois fois par jour le fils aîné de *Wang*, un sot⁵, et la femme de celui-ci. Elle frappait huit fois⁶ par jour ses domestiques et ses servantes. Ces personnes la haïssaient comme du vin aigre. Qui eût cru

1. Les places des satellites étaient en général héréditaires; elles passaient à d'autres, si le défunt ne laissait pas d'héritier ou si celui-ci ne voulait pas prendre la place vacante. Dans ce cas, elle passait à une autre personne, moyennant paiement d'une indemnité à l'ayant droit.

2. Appellation de la concubine en ce temps-là; en chinois : *Sin-niang*.

3. Appellation de la femme de premier rang d'un fonctionnaire, en chinois « *T'ai t'ai* ».

4. En chinois *T'ong-tche*. (Cf. *Variétés sinologiques*, n° 21. *Mélanges sur l'administration*, p. 46.)

5. Enfant du premier lit du gros *Wang*.

6. Chiffre pris par exagération, voulant dire « beaucoup ».

qu'après un an à peine, le gros *Wang* mourrait. Le fils de celui-ci, craignant que tous les biens ne tombent entre les mains de sa belle-mère, vint un jour fouiller dans la chambre de celle-ci; les domestiques et servantes l'aidèrent par dépit. Mais cette femme était intelligente; elle avait préalablement vidé un coffret de perles et de bijoux dans la chaise percée. En vain, fouilla-t-on sa chambre, puis elle-même; on ne trouva pas d'argent. Elle en prit aussitôt prétexte et se mit à pleurer et à crier, elle alla même crier devant de tribunal de la sous-préfecture de *Chang-Yuan* en accusant son beau-fils. Le sous-préfet cita les témoins pour juger la plainte. Il punit le fils tout en conseillant à la dame : « Vous avez déjà eu deux maris; à quoi bon garder le veuvage? Dans ces circonstances, le fils ne peut demeurer avec vous, mieux vaut lui dire de vous donner une part du patrimoine et habiter toute seule. Vous serez libre de rester dans le veuvage ou de vous remarier. » Le jugement étant rendu dans ce sens, elle alla habiter plusieurs pièces dans la ruelle *Yen-tseu*. Comme cette fille des *Hou* avait la réputation d'une femme au caractère intraitable, personne n'osait l'approcher. Cela s'était passé il y avait déjà sept ou huit ans. Elle devait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans, mais disait en avoir vingt et un devant le monde. » (*Jou-lin-wai-che*. Chap. XXVI, pp. 10-11.)

Monsieur *Kouei*, qui n'était pas en bonnes relations avec son beau-frère *Pao-T'ing-si*, profita de l'occasion pour se venger de lui. Au lieu de rapporter à sa belle-mère les renseignements

exacts sur la personne en question, il donna raison à la vieille entremetteuse, et se contenta de dire que la fille des *Hou* avait six à sept cents taëls en bijoux et en mobilier. Il proposa donc à un entremetteur professionnel nommé *Chen*, de faire la demande à la famille de la future en lui promettant une bonne récompense.

L'entremetteur demanda à sa femme d'aller la persuader, mais sa femme en savait long sur la future. Mise au courant du projet, elle dit en secouant la tête : « Ah Seigneur ! il fait bon s'y frotter à celle-là ! Elle veut un mandarin, un riche, un bel homme. Elle ne veut pas de beaux-parents au-dessus d'elle, ni de cousins et cousines du même rang qu'elle. Elle dort jusqu'à midi tous les jours, elle ne touche à rien, pas même un brin d'herbe. Chaque jour, elle avale pour huit *fen* de médicaments ; un jour, elle veut du canard, le lendemain du poisson ; une outre fois des légumes frais, du bouillon aux pousses de bambou. Lorsqu'elle n'a rien à faire, il lui faut encore des oranges, des biscuits, des longanes sèches et des nénuphars. Elle boit beaucoup de vin ; tous les soirs elle mange des moineaux frits, des écrevisses salées, elle boit trois litres de vin de cent fleurs¹ ; quand elle est au lit, elle exige que ses deux servantes lui massent les jambes tour à tour jusqu'à la quatrième veille. Tu viens de me dire que ce jeune homme est d'une famille de comédiens.

1. Vin parfumé avec différentes fleurs.

Est-ce qu'une famille de comédiens a la fortune qu'il faut à une femme comme ça? »

Le mari répondit : « Invente quelque chose à lui dire. » Elle proposa : « Je ne dirai même pas qu'il s'agit d'un comédien, je dirai seulement que c'est un licencié qui doit prendre prochainement un poste officiel, que la famille tient une maison de commerce, qu'elle possède beaucoup de terres. Qu'en dis-tu? » Le mari dit : « Très bien, très bien! Va dire tout cela. » (*Jou-lin-wai-che*. Chap. XXVI, pp. 12-13.)

L'entremetteuse va conter ses boniments à la fille des *Hou* et ajoute qu'il n'y a pas de belle-mère. Celle-ci accepte; la mère de *Pao* également.

Pao T'ing-si, qui était à côté, interrompit et dit : « Nous sommes une famille simple, il me faut prendre une fille d'une famille pauvre, je crains qu'une femme si riche nous crée des ennuis. » (*Jou-lin-wai-che*. Chap. XXVII, p. 2.)

La mère, sachant que la fille des *Hou* avait de l'argent, était décidée à l'avoir; elle gronde *Pao-T'ing-si*, elle envoie quelqu'un pour annoncer l'acceptation du mariage et, à la demande des entremetteurs, elle consent à ce qu'on dise qu'il n'y a pas de beaux-parents.

Plus tard, une fois arrivée à la maison du mari, dès que la mariée entendit parler d'une belle-mère, elle manifesta son mécontentement... Le quatrième jour après la célébration, voyant que le costume de *Pao T'ing-si*, n'était pas celui d'un mandarin, elle lui de-

manda ce qu'il était. *Pao T'ing-si* qui n'était pas au courant des racontars de l'entremetteuse, lui dit toute la vérité, ajoutant que lui-même dirigeait une troupe de comédiens. A ces mots, la femme entra en fureur... Désormais, tous les jours, elle prenait des médicaments, faisait venir le médecin. Elle faisait des scènes qui bouleversaient toute la maison... *Pao T'ing-si* dépensa toutes ses économies pour sa femme malade... Faute d'argent, il ne pouvait plus diriger sa troupe de comédiens, et sa misère fut encore accrue par la maladie et les scènes incessantes de sa femme...

Finalement, sa mère lui donna un peu d'argent pour qu'il pût partir.

Pao T'ing-si avait prévu les conséquences d'une mésalliance. Mais sa mère, qui avait tout décidé dans cette affaire, ne se laissa pas fléchir. Elle pensait trouver dans ce mariage des avantages pécuniaires; mais elle n'avait pas songé au bonheur de son fils.

FIDELITE CONJUGALE DE LA FEMME

« *Wou King-tseu*, selon *M. Ts'ien Hiuan-t'ong*¹, bien qu'il n'ose s'élever ouvertement contre les rites de la fidélité conjugale (le *Lie-fou-hiun-kiai*, qui impose le suicide à la veuve).

1. Voir *supra*, p. 21, note n° 1.

C'est qu'il vivait à une époque où la pensée était encore prisonnière de l'éthique officielle. Mais, comme on le voit dans le quarante-huitième chapitre du *Jou-lin-wai-che*, d'après sa description du suicide de la troisième fille de *Wang Yu-houei*, il trouvait ce rite profondément inhumain. » (Préface de l'édition 1920.)

Wang Yu-houei arrive chez son gendre, il constate que celui-ci est très malade. Au bout de quelques jours, le gendre meurt.

La troisième fille de *Wang Yu-houei* dit : « Je vais maintenant quitter mes beaux-parents. Me donnant la mort, je vais rejoindre mon mari ! » *Wang Yu-houei* dit à sa fille : « Mon enfant, en faisant ainsi, tu illustres notre nom dans l'histoire, comment oserais-je t'en empêcher ? Agis donc ainsi. Je vais rentrer aujourd'hui même et dire à ta mère de venir te faire ses adieux. » Le beau-père de la jeune veuve refusait ce sacrifice. Mais *Wang Yu-houei* persista dans sa volonté. Il revint chez lui, fit part de la décision à sa femme. Celle-ci dit : « Comme tu deviens bête en vieillissant ! Ta fille cherche la mort ; tu dois l'en empêcher ; comment peux-tu la laisser mourir ? Qu'est-ce que cela veut dire ? » *Wang Yu-houei* répondit : « Vous autres, femmes, ne pouvez comprendre ces choses-là. » A ces mots, sa femme se mit à sangloter et à pleurer ; elle commanda tout de suite une chaise à porteurs pour aller empêcher sa fille d'exécuter son sinistre projet. Elle, partie, *Wang Yu-houei*, resté à la maison, continua à lire et à écrire dans l'attente des nouvelles de sa fille. Madame *Wang* n'arrivait pas à convaincre sa fille. Chaque jour, celle-ci, après sa toilette, venait

s'asseoir à côté de sa mère; seulement elle ne prenait ni boisson, ni nourriture. Sa mère et sa belle-mère s'efforçaient de la persuader; tous les moyens employés restaient vains; elle refusait toujours de manger. Après six jours de jeûne, elle ne pouvait plus se lever. En la voyant ainsi, sa mère eut tant de chagrin qu'elle en eut une maladie de cœur et de foie et qu'elle dut, elle aussi, garder le lit. On la transporta chez elle où elle resta couchée. Trois jours plus tard, vers la deuxième veille, plusieurs personnes vinrent frapper à la porte en annonçant : « Votre troisième fille a jeûné pendant huit jours, elle est morte aujourd'hui à midi. » A ces mots, la mère éclata en sanglots jusqu'à en perdre la respiration; on lui donna quelque chose pour la ranimer, mais elle ne cessa de pleurer amèrement. *Wang Yu-houei* s'approcha du lit et dit : « Vous êtes vraiment stupide! Notre troisième fille est entrée dans l'immortalité, pourquoi pleurez-vous? Elle a trouvé une belle mort! Je crains de n'avoir pas l'occasion de mourir comme elle. » Puis, levant la tête vers le ciel, il éclata de rire tout en murmurant : « Mort admirable! Mort admirable! » Et rien toujours, il sortit de la chambre. (*Jou-lin-sai-che*. Chap.XLVIII, pp. 6-7.)

« Ce passage, selon *M. Ts'ien Hiuan-t'ong*, décrit l'horreur de la fille de *Wang Yu-houei*, en même temps que l'impassibilité d'un père rendu fou par l'idéologie des lettrés. Il montre encore, ce qui est plus important, que les exigences de l'éthique, à propos de la fidélité de la femme, sont inhumaines et

contraires à la nature. *Wang Yu-houei* était un être semblable aux autres, il possédait comme eux une conscience, mais il avait étouffé ses sentiments naturels et fit preuve d'une cruauté inaccoutumée. Les rites ont empoisonné chez lui l'esprit et radicalement tué les sentiments. L'attachement au renom dans les annales de l'histoire, était le point de départ de cette pratique inhumaine. »

Wang Yu-houei ne peut quand même oublier totalement sa fille. Cette lueur tardive de sa conscience montre que la nature, tôt ou tard, reprend ses droits. Deux mois s'écoulent. On demanda aux autorités supérieures de signaler à l'Empereur cet exemple de fidélité conjugale.

Les autorités supérieures acceptèrent la demande... On inscrivit le nom de l'héroïne sur une tablette et on la plaça dans le temple des femmes fidèles. On construisit devant la porte de la fille de *Wang Yu-houei* un arc de triomphe. Au jour fixé pour la présentation de la tablette, chacun ayant occupé sa place, on fit des sacrifices toute la journée... Les lettrés du collège invitèrent *Wang Yu-houei* à occuper la première place disant que sa fille faisait briller d'un vif éclat le respect des rites. Ces paroles remplirent de tristesse le cœur de *Wang Yu-houei* qui refusa de se rendre à l'invitation. (*Jou-lin-wai-che*. Chap. XLVIII, p. 8.)

Wang Yu-houei disait lui-même que tous les jours, lorsqu'il restait à la maison, il voyait sa vieille femme se désoler et sangloter, si bien qu'il ne pouvait plus supporter sa vue. C'est pourquoi il songea à faire un voyage...

En voyage, il regardait les paysages de montagnes

et de cours d'eau, et s'attristait au souvenir de sa fille...

Arrivé à *Sou-tcheou*, il fit l'ascension du mont *Hou-k'ieou*... Il y vit une jeune femme vêtue de blanc¹. Il se souvint soudain de sa fille et des sanglots lui montèrent à la gorge : il se mit à pleurer à chaudes larmes. (*Jou-lin-wai-che*. Chap. XLVIII, p. 10.)

« Tel est, selon M. *Ts'ien Hiuan-t'ong*, l'état de conscience d'un homme qui s'est refusé à obéir à la nature. Elle suscite ses remords. Ainsi nous pouvons conclure que, bien que l'auteur n'ait pas blâmé ouvertement certaines pratiques de la fidélité conjugale, il a formulé néanmoins ses amers griefs contre elles en les dépeignant comme inhumaine. » (Préface de l'édition 1920.)

KI HIA-NIEN

Ce morceau est reproduit dans les livres de morceaux choisis des jeunes élèves des collèges.

On le considère comme un morceau littéraire de belle tenue.

Ki Hia-nien, depuis son enfance, n'avait jamais eu ni famille ni fortune. Il passait son temps dans les temples bouddhiques. Dès qu'il voyait les bonzes se

1. Couleur du deuil récent.

rendre au réfectoire, il se présentait avec son bol et mangeait avec eux. Les bonzes ne le repoussaient pas.

Il avait une très belle écriture; au lieu d'imiter l'écriture des anciens, il avait créé lui-même un style et y écrivait au gré de son pinceau. Lorsqu'on lui demandait d'écrire, il avait l'habitude de s'y préparer trois jours à l'avance; il faisait abstinence le premier jour et broyait de l'encre le deuxième, ne confiant ce soin à aucune autre personne. Il usait un demi-bol d'encre, même pour n'écrire que quatorze caractères sur deux lignes parallèles. Il ne se servait que de pinceaux déjà usés et dont les autres ne voulaient plus. Au moment d'écrire, il exigeait que trois ou quatre personnes lui tiennent le papier. Si ces personnes commettaient quelque négligence, il les injurait et les frappait. Seulement il fallait attendre son bon plaisir, si l'on voulait qu'il le fit volontiers. S'il n'était pas disposé, il laissait sans même les regarder, les lingots d'or que lui offraient les princes, les généraux et les ministres.

Il était très négligé dans sa mise; il portait une robe déchirée et une paire de sandales de paille très usées. Les jours où il écrivait et recevait de l'argent, il payait ses repas, et le reste, il le donnait à des pauvres qu'il ne connaissait pas.

Un jour, il neigeait très fort; il alla chez un ami; il salit sa chambre de travail avec ses sandales en paille usées jusqu'à la corde et pleines de boue. Celui-ci connaissait le caractère difficile du visiteur et bien qu'il le trouvât indésirable, il n'osa le lui dire fran-

chement. Il se contenta de lui demander : « Monsieur, vos sandales sont usées, allez-vous en acheter une autre paire et en changer. » *Ki Hia-nien* répondit : « Je n'ai pas d'argent. » Le maître de maison dit : « Si vous consentez à écrire pour moi une inscription, je vous achèterai des sandales. » *Ki Hia-nien* répondit : « Est-ce que vous pensez que je n'ai pas de sandales, et que j'ai besoin des vôtres? »

Mais ne pouvant supporter une pareille saleté, le maître de maison alla chercher une paire de sandales et dit : « Monsieur, je vous prie de changer vos chaussures, car je crains que vous n'ayez froid aux pieds. » *Ki Hia-nien* s'offensa; sans prendre congé, il sortit par la grande porte en criant : « Pour quoi prenez-vous donc votre maison? Ne peut-on s'y asseoir avec ses chaussures? En venant m'asseoir chez vous, c'est un honneur que je vous fais. Je n'ai nullement besoin de vos chaussures! » Et il se rendit tout droit au temple *T'ien-kiai*¹, où il prit son repas, furieux, en compagnie des bonzes.

Après le repas, il vit dans la chambre du supérieur une boîte de bâtons d'encre parfumée. *Ki Hia-nien* demanda : « Voulez-vous que je vous écrive quelque chose avec cette encre? » Le bonze dit : « C'est un

1. *Ki Hia-nien* logeait dans ce temple. En Chine, dans certains temples, il y a des chambres qui sont mises à la disposition des personnes moyennant une certaine somme. Il existe même dans ces temples des chambres pour les pauvres, et ces derniers n'ont rien à déboursier.

cadeau qui m'a été offert hier par le petit-fils du censeur *Che*, je voudrais l'offrir à mon tour à un bienfaiteur; je ne voudrais pas l'user. » *Ki Hia-nien* dit : « Nous allons tracer une inscription avec cette encre. » Et sans attendre la réponse, il alla dans sa chambre, revint avec un grand encrier et choisit un bâton d'encre, puis il versa de l'eau et se mit à broyer l'encre assis sur le lit du bonze. Le bonze, qui connaissait son caractère, le poussait à écrire.

Il broyait l'encre et était au comble du plaisir, lorsqu'un domestique entra dire au supérieur : « Le seigneur *Che*, du pont *Hia-fou*, est là. » Le supérieur alla au-devant du visiteur. Le petit-fils du censeur *Che* gagna la chambre du bonze et vit *Ki Hia-nien*. Sans saluer, il s'éloigna avec le bonze pour deviser à l'écart.

Ki Hia-nien ayant achevé de broyer l'encre, étendit sur une table une feuille de papier en demandant à quatre novices de la maintenir. Il prit son pinceau usé, le trempa dans l'encre, regarda un instant le papier et traça toute une ligne sans s'arrêter. Le novice, qui était à sa droite, bougea un peu, il lui donna un coup sur la tête. Le novice s'écroula et se mit à hurler comme si on l'égorgeait. Le supérieur, entendant les cris, accourut précipitamment. *Ki Hia-nien* entra en

1. En chinois *Yu-che*, censeur de l'administration impériale. (Cf. *Mélanges sur l'administration*, par P. Houang, p. 45. *Variétés sinologiques*, n° 21.)

colère et cria aussi fort que le novice. Le supérieur lui conseilla de ne pas se fâcher et maintenant le papier à la place du novice, il le laissa terminer son inscription. Le petit-fils du censeur *Che* vint aussi regarder un instant, puis il prit congé du supérieur.

Le lendemain, un petit valet de chez M. *Che* vint au temple *T'ien-kiai*, et, voyant *Ki Hia-nien*, lui demanda : « Un certain *Ki*, qui calligraphie, est-il ici ? » *Ki Hia-nien* dit : « Pourquoi le demandes-tu ? » Le petit valet répondit : « Mon maître le fait mander pour venir écrire demain. »

Là-dessus, *Ki Hia-nien* se contenta de dire : « C'est entendu. Il n'est pas chez lui aujourd'hui, mais je l'enverrai demain. » Le lendemain, *Ki Hia-nien* arriva devant la porte de M. *Che*, au pont *Hia-fou*, et s'apprêtait à entrer, quand le portier l'arrêta et lui dit : « Qui êtes-vous ? Où courez-vous comme ça ? » *Ki Hia-nien* répondit : « Je viens pour écrire. » Le petit valet, sortant de la loge, le vit et dit : « Ah ! c'est vous, vous savez écrire ! » Puis il l'introduisit dans le grand salon et se retira.

Le petit-fils du censeur *Che* sortit de derrière un paravent¹. *Ki Hia-nien* lui fit des reproches : « Qui êtes-vous donc, que vous osez me faire venir pour écrire ? Je n'envie ni votre richesse, ni votre puissance, je ne sollicite pas votre aide, et vous osez me faire

1. En Chine, dans le grand salon, il y a toujours un paravent pour dissimuler la porte conduisant aux chambres des maîtres.

venir pour écrire! » Il criait, tempêtait, et lançait tant d'injures au notable *Che* que celui-ci ne put ouvrir la bouche et se retira en baissant la tête. *Ki Hia-nien* continua encore un moment ses injures, puis il retourna au temple *T'ien-kiai*. (*Jou-lin-wai-che*. Chap. LV, p. 1-5.)

Vu : Le 29 Mars 1933

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris :*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :

*Le Recteur
de l'Académie de Paris :*

CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

des Œuvres consultées

En langue chinoise

SONG-CHE :

Histoire des Song (976-617), en 496 livres. Par T'o-t'o (xiv^e siècle).

YUAN-CHE :

Histoire des Yuan (1277-1367), en 210 livres. Composé par Song Lien à la suite d'un décret impérial de 1367.

MING-CHE :

Histoire des Ming (1368-1643), en 332 livres. Composé sur ordre impérial par Tchang T'ing-yu, et d'autres fonctionnaires.

KIANG-NING-FOU-TCHE :

Monographie en 56 livres de la préfecture de Kiang-ning (province de Kiang-sou), parue en 1667. Réédition en 1880.

KIA-HING-FOU-TCHE :

Monographie en 88 livres de la préfecture de Kia-hing (province du Tchö-kiang), de la fin du xviii^e siècle. Réédition en 1887.

SI-HOU-TCHE :

Description du Si-hou (Lac de l'Ouest de Han-tcheou), en 48 livres, paru en 1737.

TCH'OUAN-KIAO-TCHE :

Monographie de la sous-préfecture de Tch'ouan-kiao (province du Ngan-houei), en 16 livres. Restée manuscrite jusqu'en 1920.

*
**

WEI-T'AI-P'OU-TSI :

Recueil des œuvres de Wei Sou (T'ai-p'ou), écrivain de la dynastie des Yuan. Une biographie de l'auteur a été ajoutée par Tchou Yi-tsoen sous les Ts'ing; en 60 livres.

PAO CHOU-T'ING-TSI :

Recueil des œuvres de Tchou Yi-tsoen (1629-1709), écrivain célèbre des Ts'ing, en 80 livres et un Appendice.

T'ING-SING-LAO-WOU-TSI :

Recueil des œuvres de Wang Yeou-ts'eng (xviii^e siècle), paru en 1775, 12 livres.

TCHANG-CHE-YI-CHOU :

Recueil des œuvres de Tchang HHio-tch'eng (xviii^e siècle), en 48 livres.

TS'I-SIEOU-LEI-KAO :

Notes encyclopédiques en 7 sections. Recueil de notes extrêmement variées en 51 livres et une suite en 7 livres, composé par Lang Ying, écrivain des Ming. Edition petit format de 1775.

CHAO-CHE-CHAN-FANG-PI-TS'ONG :

Mémoires de Chao-che-CHAN-fang. Recueil de notes en 48 livres composé par Hou-Ying-ling, écrivain des Ming.

KOUO-TCHAO-CHE-JEN-TCHEN-LIAO :

Recueil de biographies et anthologies des poètes les plus connus de la dynastie des Ts'ing, en 60 livres et une suite de 64 livres. Paru en 1819. L'auteur est Tchang Wei-p'ing.

KOUO-TCHAO-WEN-LOU :

Recueil de morceaux en prose des écrivains célèbres des Ts'ing; avec notices biographiques. 82 livres. Paru en 1837.

T'ONG-CHOU-P'IENT :

Sorte d'encyclopédie des mœurs et usages, par Tse Hao, paru vers le milieu du XIX^e siècle.

WOU-KING-TSEU-NIEN-P'OU :

Biographie chronologique de Wou King-tseu, par M. Hou Che, paru en 1923 à Pékin (édition du pei-sin-chou-kiu); puis réimprimé dans l'édition du Jou-lin-wai-che de 1924 Changhaï, Ya-tong-chou-kiu.

TCHONG-KOUO-SIAO-CHOUO-CHE-LIAO :

Histoire sommaire des romans chinois, par M. Lou sin (pseudonyme de M. Tcheou Chou-jen). Pei-sin-chou-kiu, Pékin 1927, 1 volume. Chronologique du roman chinois avec classification par genres.

TCHONG-KOUO-TA-WEN-HIO-CHE :

Grande histoire de la littérature chinoise, par M. sie Wou-leang, Changhaï, Tchong-houa-chou-kiu. 1927. 1 volume. Ouvrage en cinq parties, dont les deux dernières contiennent des études littéraires sur les principaux romans des Yuan, Ming et Ts'ing.

*
**

En langues européennes

A Chinese Biographical Dictionary, par Herbert A. Giles.*
1898, London.

A History of Chinese Literature, par Herbert A. Giles. 1900,
London.

Bulletin de l'Ecole d'Extrême-Orient. 1901-1927.

Danses et Légendes de la Chine Ancienne, par M. M. Granet.
2 volumes. 1925, Paris.

Gems of Chinese Literature, par Herbert A. Giles. 1884, London.

Geschichte des Chinesischen Litteratur, par Wilh. Grube.
1 volume. 1909, Leipzig.

La Chine à travers les âges, par le P. Léon Wieger. 1 volume.
Imprimerie de Hien-hien, 1924.

La Civilisation chinoise, par M. M. Granet. 1 volume. 1929, Paris.

Les Fêtes annuellement célébrées à Emoui, par J. J. M. de Groot. 2 volumes. 1886, Paris.

Notes on Chinese Literature, par A. Wylie. 1 volume. 1867, London.

Mélanges sur l'Administration, par le P. P. Hoang. Changhaï, 1902. Variétés sinologues n° 21.

Pratique des Examens littéraires, par le P. Etienne Zi. Changhaï, 1894. Variétés sinologiques n° 5.

T'oung Pao ou Archives pour servir à l'étude de l'histoire, des langues, de la géographie et de l'ethnographie de l'Asie Orientale. 1890-1927.

L'INDEX DES MOTS CHINOIS

C

1. chang-tang. — 2. chang-t'ien-tchou. — 3. Chang-yuan. —
4. chang-yuan-ts'ie. — 5. Chan-si. — 6. Chao-che-chan-fang-
pi-ts'ong. — 7. Chao-hin. — 8. Chao-pao. — 9. Che. — 10. Che
Jen. — 11. Che Nai-ngan. — 12. Che-chouo. — 13. Che-ki. —
14. Che-king. — 15. Chen. — 16. Chen. — 17. Chen Fong-tche.
— 18. Chen K'iang-fou. — 19. Chen K'iong-tche. — 20. Chen
Tsai-t'ing. — 21. Cheng. — 22. Chen-lo. — 23. Chen-mo. —
24. Chen-si. — 25. Chen-sien. — 26. Chen-t'ou. — 27. Chen-
f'ou Kiong. — 28. Chen-tsong. — 29. Chen-ying. — 30. Cheou-
ning-tch'an-yuan. — 31. Che-tcheou-t'ing. — 32. Che-wen. —
33. Chouei-hou. — 34. Chouen-tche. — 35. Chou-yuan.

F

1. Fan. — 2. Fan Chen [], — 3. Fan Ming-tchen. — 4. Fan Tsin.
— 5. Fang. — 6. Fang Pao. — 7. Fan-tch'ouan. — 8. Fen. —
9. Fong. — 10. Fong. — 11. Fong Ming-k'i. — 12. Fong-chouei.
— 13. Fou — 14. Fou.

H

1. Han. — 2. Han Sing. — 3. Han-chou. — 4. Hang-tcheou.
— 5. Hia. — 6. Hia-fou. — 7. Hiao-lien. — 8. Hia-t'ien-tchou.
— 9. Hie. — 10. Hien. — 11. Hien-ho. — 12. Hien-tchai-lao-
jen. — 13. Hing. — 14. Hio-tao. — 15. Hio-tcheng. — 16

Hiuan-tchouang. — 17. Hiun-tao. — 18. Ho. — 19. Ho King-ming. — 20. Ho-houa. — 21. Ho-nan. — 22. Hong-leou-mong. — 23. Hong-tche. — 24. Hóng-wen. — 25. Hong-wen-kouanhio-che. — 26. Hong-wou. — 27. Ho-peï. — 28. Hou. — 29. Hou. — 30. Hou Che. — 31. Hou Ta-hai. — 32. Hou Tchen. — 33. Hou Wei. — 34. Hou Ying-ling. — 35. Houa-chouo. — 36. Houai. — 37. Houai. — 38. Houai-t'ong. — 39. Houa-jou. — 40. Houa-kang. — 41. Houang. — 42. Houang Siao-t'ien. — 43. Houang Ta. — 44. Houang Tsong-hi. — 45. Houang-lien. — 46. Houei. — 47. Houei-hien-t'ang. — 48. Houei-je-yong-ming-yuan. — 49. Houei-tcheou fou. — 50. Houei-tsong. — 51. Hou-k'ieou. — 52. Hou-peï. — 53. Ho-ying.

J

1. Jang. — 2. Jen-sen. — 3. Jen-siu. — 4. Jen-tsong. — 5. Jen-wou. — 6. Jou. — 7. Jou-lin. — 8. Jou-lin-tchouan. — 9. Jou-lin-wai-che.

K

1. Kai K'ouan. — 2. K'ai-houang. — 3. K'ang. — 4. K'ang-hi. — 5. Kan-lou. — 6. Kao. — 7. Kao-chan-lieou-chouei. — 8. Kao-ngan. — 9. Kao-yao. — 10. Kao-yeou. — 11. Ki. — 12. Ki. — 13. Ki Hia-nien. — 14. Ki Wei-siao. — 15. Kia-chén-sien. — 16. Kia-hin. — 17. Kia-hin-fou-tche. — 18. Kiai-tseu-yuan. — 19. Kia-k'ing. — 20. Kiang-nan. — 21. Kiang-ning. — 22. Kiang-ning-fou-tche. — 23. Kiang-si. — 24. Kiang-sou. — 25. Kiang-tch'eng. — 26. Kia-siu. — 27. Ki-che-tchong. — 28. Kien. — 29. Kien-cheng. — 30. K'ien-long. — 31. Kieou-li. — 32. K'i-kien. — 33. Ki-li. — 34. Kin. — 35. Kin Ho. — 36. Kin Tsong-t'ing. — 37. Kin Yeou-yu. — 38. Kin Yuan. — 39. King. — 40. King. — 41. King tchouan. — 42. King-hi. — 43. King-tö. — 44. King-tseu. — 45. K'ing-tsong. — 46. K'ing-yuan. — 47. Kin-p'ing-mei. — 48. K'iu. — 49. K'iu King-yu. — 50. K'iu Tou-fou. — 51. K'iu Yuan. —

52. Kiuan Fou-yong. — 53. Kiun. — 54. Kong. — 55. Kong. — 56. Kong-cheng. — 57. Kong-tcheou. — 58. Kong-yu. — 59. Kou. — 60. Kou. — 61. Kou Yen-wou. — 62. K'oua-hong. — 63. K'ouai. — 64. K'ouang. — 65. K'ouang eul. — 66. K'ouang Kiong. — 67. K'ouang Tch'ao-jen. — 68. Kouang-siu. — 69. Kouang-tong. — 70. Kouang-wou. — 71. Kouan-tch'a. — 72. Kouan-yin. — 73. Kouei. — 74. Kouei. — 75. K'ouei-ki. — 76. Kouei-tcheou. — 77. Kouo. — 78. Kouo-kong. — 79. Kouo-tch'ao-che-jen-tchen-liao. — 80. Kouo-tch'ao-wen-lou. — 81. Kouo-yu. — 82. Kou-yuan.

L

1. Lai. — 2. Lai Hia-che. — 3. Lai-fou. — 4. Lai-pin. — 5. Lang. — 6. Lang Ying. — 7. Leang. — 8. Leang. — 9. Leang Hao. — 10. Lei-fong. — 11. Leou. — 12. Leou Houang-wen. — 13. Li. — 14. Li. — 15. Li. — 16. Li. — 17. Li. — 18. Li-chan. — 19. Li-che. — 20. Li-chouei. — 21. Lie-fou-hiun-kiai. — 22. Lieou. — 23. Lieou Ki. — 24. Lieou Siang. — 25. Lieou Ta-k'ouei. — 26. Li-ki. — 27. Lin-hai. — 28. Lin-ying. — 29. Lin-ying-che. — 30. Li-tch'eng. — 31. Long-k'ing. — 32. Lo-ts'ing hien. — 33. Lou. — 34. Lou. — 35. Lou-sin. — 36. Lou-tcheou.

M

1. Ma. — 2. Ma Tch'ouen-chang. — 3. Ma Tsin. — 4. Mao K'i-lin. — 5. Mei San. — 6. Mien-tchouang. — 7. Mi-lo. — 8. Min-hien. — 9. Ming. — 10. Ming. — 11. Ming-che. — 12. Ming-king. — 13. Ming-yue. — 14. Mo-kou. — 15. Mong-tseu. — 16. Mo-tch'eu. — 17. Mou-tseu.

N

1. Nan-p'ing. — 2. Nan-tch'ang. — 3. Nan-t'ien-tchou-che. — 4. Nao-long-teng. — 5. Nei-ko-tchong-chou-chō-jen. — 6.

Ngan-fong. — 7. Ngan-houei. — 8. Ngan-k'ing. — 9. Ngan-tong. — 10. Ngan-yang. — 11. Ni Chouang-fong. — 12. Ni T'ing-hi. — 13. Nieou P'ou. — 14. Nieou P'ou-lang. — 15. Nieou Pou-yi. — 16. Nieou Yu-p'ou. — 17. Ning-wou. — 18. Nou.

P

1. Pa-kou. — 2. Pa-kou-wen. — 3. Pai-houa. — 4. P'an. — 5. P'an San. — 6. P'an Tseu-ye. — 7. Pao. — 8. Pao t'ing-hi. — 9. Pao Wen-k'ing. — 10. Pao-chou-t'ing-tsi. — 11. Pao-tch'ang. — 12. Pao-tcheng. — 13. Pei-tch'e-li. — 14. Ping. — 15. P'ing. — 16. P'ing-houa. — 17. Po Ya. — 18. Po-hia. — 19. Po-hio-hong-ts'eu. — 20. P'ong. — 21. Pou. — 22. Pou-tcheng-sseu. — 23. Pou-yi.

S

1. San-chan. — 2. San-chan-men. — 3. Siang. — 4. Siao. — 5. Siao Kin-hiuan. — 6. Siao Yun-sien. — 7. Siao-chouo. — 8. Sie Wou-leang. — 9. Sien. — 10. Sien-cheng. — 11. Sien-jou. — 12. Sien-tö. — 13. Sieou-chouei. — 14. Si-hong-cheng. — 15. Si-hou. — 16. Si-hou-tche. — 17. Sing-yuan-t'ouei-che. — 18. Sin-yeou. — 19. Siu. — 20. Siue-kia-tsi. — 21. Siuen-ho-yi-che. — 22. Siun. — 23. Siun Mei. — 24. Si-yeou-ki. — 25. Song. — 26. Song Yu. — 27. Song-che. — 28. Song-fan. — 29. Song-fen-wei. — 30. Sou. — 31. Sou Che. — 32. Sou Siun. — 33. Sou Tche. — 34. Souei. — 35. Sou-lan. — 36. Sou-tcheou. — 37. Sou-t'i. — 38. Sseu-chou. — 39. Sseu-chou-leou. — 40. Sseu-hiun. — 41. Sseu-ma Ts'ien. — 42. Sseu-tch'ouan. — 43. Sseu-teou-tseu.

T

1. Tai Tchen. — 2. T'ai-chan. — 3. T'ai-che-ling. — 4. T'ai-

lao-che. — 5. T'ai-ngan. — 6. T'ai-p'ing-hin-kuou. — 7. T'ai-po. — 8. T'ai-t'ai. — 9. T'ai-tcheou. — 10. T'ai-tsong. — 11. T'ai-tsou. — 12. Ta-lieou-tchouang. — 13. T'ang. — 14. T'ang. — 15. T'ang Che-lin. — 16. T'ao-hong. — 17. Tao-kouang. — 18. Tao-t'ai. — 19. Ta-tchong. — 20. Ta-ye. — 21. Tchang. — 22. Tchang. — 23. Tchang Hio-tch'eng. — 24. Tchang t'ing-yu. — 25. Tchang Tsin-tchai. — 26. Tchang Wen-fou. — 27. Tchang Wei-p'ing. — 28. Tchang-che-yi-chou. — 29. Tch'ang-chou. — 30. Tch'ang-ngan. — 31. Tchang-tcheou. — 32. Tchao. — 33. Tchao Kouo-lin. — 34. Tch'ao Siue-ts'in. — 35. Tchao-yen. — 36. Tch'e Heng-chan. — 37. Tch'e-Kiun. — 38. Tch'en Kouo-yuan. — 39. Tch'en Mou-nan. — 40. Tch'en To-sieou. — 41. Tch'eng. — 42. Tcheng. — 43. Tch'eng T'ing-sou. — 44. Tch'eng Tsin-fang. — 45. Tch'eng-houa. — 46. Tchen-kuin. — 47. Tchen-kouan. — 48. Tch'eng-yi-po. — 49. Tchen-yuan. — 50. Tcheou. — 51. Tcheou Chou-jen. — 52. Tcheou T'ai Wang. — 53. Tcheou Tsin. — 54. Tcheou-li. — 55. — Tch'e-tseu. — 56. Tche-yuan. — 57. Tchö-kiang. — 58. Tchong-chou. — 59. Tchong-houa. — 60. Tchong-kouo-jen-ming-ta-ts'eu-tien. — 61. Tchong-kouo-kou-tai-houen-yin-che. — 62. Tchong-kouo-siao-chouo-che-liao. — 63. Tchong-kouo-ta-wen-hio-che. — 64. Tchong-t'ien-tchou. — 65. Tch'ou. — 66. Tchou Nai-wou. — 67. Tchou Yi-tsouen. — 68. Tchou Yun. — 69. Tchouang. — 70. Tchouang Chao-kouang. — 71. Tchouang Tehö-kiang. — 72. Tchouang-tseu. — 73. Tchouang-yuan. — 74. Tchouan-k'i. — 75. Tch'ouan-kiao. — 76. Tch'ouan-kiao-tche. — 77. Tch'ouei Ming-siang. — 78. Tch'ouen-ts'ieou. — 79. Tchou-ki. — 80. Tchou-ko Yeou. — 81. Tchou-pa-kia. — 82. Tch'ou-tcheou. — 83. Tch'ou-ts'eu. — 84. Teng-ts'ie. — 85. Ti. — 86. T'ien-fou. — 87. T'ien-kiai. — 88. T'ien-mou-chan-k'iao. — 89. T'ien-t'ai-kiao-che. — 90. T'ien-t'ai-pao-houa. — 91. T'ien-tch'ang. — 92. T'ientchou. — 93. Ting-sin-lao-wou-tsi. — 94. T'ing-si. — 95. Tong. — 96. T'ong-cheng. — 97. T'ong-chou-pien. — 98. Tong-lou. — 99. Tong-p'o. — 100. T'ong-tche. — 101. T'ong-tcheng. — 102. Tou. — 103. Tou-che. — 104. Tou Chao-k'ing. — 105. Tou Chen-k'ing. — 106. T'o-t'o. — 107. Tou Mou. — 108. Tou Yi. — 109. Tsang. — 110. Tsang San. — 111. Ts'ai-lien. — 112. Tsao. — 113. Tsei Hao. — 114. Tseu. — 115. Ts'eu-hou. — 116. Tseu-kong. — 117. Ts'eu-yuan. — 118. Ts'i. — 119.

Tsiang. — 120. Ts'i-cheng-t'ang. — 121. Ts'ien. — 122. Ts'ien Hiuang-t'ong. — 123. Ts'ien-t'ang. — 124. Tsie-t'ing-hia-houei-fen-kiai. — 125. Tsin. — 126. Ts'in. — 127. Ts'in Pou-houa. — 128. Tsin-che. — 129. Ts'ing. — 130. Ts'ing-fong-tch'eng. — 131. Ts'ing-k'i-hien-lei-tchen. — 132. Ts'ing-po. — 133. Ts'ing-t'ien. — 134. Ts'in-houei. — 135. Tsin-ts'eu. — 136. Ts'i-sieou-lei-kao. — 137. Tso-tchouan.

W

1. Wai-che. — 2. Wan. — 3. Wan Siue-tch'ai. — 4. Wang. — 5. Wang Che-Tchen. — 6. Wang Che-tchen. — 7. Wang Keng. — 8. Wang King-men. — 9. Wang Kou'en-hia. — 10. Wang Kou-yuan. — 11. Wang Mien. — 12. Wang Ngan-che. — 13. Wang Siao-eul. — 14. Wang T'ai. — 15. Wang Tchong. — 16. Wang Yeou-ts'eng. — 17. Wang Yuan-fang. — 18. Wang Yu-houei. — 19. Wang-chan. — 20. Wan-li. — 21. Wei. — 22. Wei. — 23. Wei Sou. — 24. Wei T'ai-p'ou. — 25. Wei-t'ai-p'ou-tsi. — 26. Wen-chang. — 27. Wen-k'iu-sing. — 28. Wen-mou. — 29. Wen-mou-chan-fang-che-tsi. — 30. Wen-mou-chan-fang-che-wen-tsi. — 31. Wen-mou-chan-fang-tsi. — 32. Wen-mou-chan-fang-wen-tsi. — 33. Wen-yen. — 34. Wou. — 35. Wou King-tseu. — 36. Wou Kouo-t'ouei. — 37. Wou Lin-k'i. — 38. Wou-hin. — 39. Wou-ho. — 40. Wou-hou. — 41. Wou-hou-kouan. — 42. Wou-pan. — 43. Wou-tcheou. — 44. Wou-yuan. — 45. Wou-yue.

Y

1. Yang. — 2. Yang-tcheou. — 3. Yang-tseu. — 4. Yao. — 5. Yao Nai. — 6. Ya-tong. — 7. Ya-t'i. — 8. Yen. — 9. Yen. — 10. Yen Jo-kiu. — 11. Yen Ta-yu. — 12. Yen Ta-wei. — 13. Yen-tcheou. — 14. Yen-tseu. — 15. Yen-tseu. — 16. Yeou. — 17. Yeou-fou-siang. — 18. Ye-yang-t'ang. — 19. Yi-king. — 20. Yi-kou-t'ang. — 21. Ying-teou. — 22. Yi-wen-tche. — 23.

Yu. — 24. Yu. — 25. Yu K'ien. — 26. Yu Tch'e. — 27. Yu T'ö.
— 28. Yu Yu-tö. — 29. Yuan. — 30. Yuan Mei. — 31. Yuan-
che. — 32. Yuan-tchang. — 33. Yuan-wai. — 34. Yuan-wai-
leang. — 35. Yuan-wou. — 36. Yuan-yeou. — 37. Yu-che. —
38. Yu-che-tchong-tch'en. — 39. Yue. — 40. Yue Fei. —
41. Yu-houa-t'ai. — 42. Yu-kong. — 43. Yu-men. — 44. Yun-
lin-che. — 45. Yun-nan.

6.

1. 上薰 2. 上天竺 3. 上元 4. 上元節 5. 山西 6. 少室山房
筆叢 7. 紹興 8. 少保 9. 詩 10. 時仁 11. 施耐庵 12. 詩說 13. 史
記 14. 詩經 15. 沈 16. 申 17. 沈鳳鳴 18. 申祥甫 19. 沈瓊枝 20. 沈
在廷 21. 升 22. 神崇 23. 聖謨 24. 陟西 25. 神仙 26. 申圖 27. 申商
軻 28. 神宗 29. 聖因 30. 壽寧 31. 譚院 32. 識舟亭 33. 水游
34. 順治 35. 沈陽

7.

1. 范 2. 樊聖 3. 樊明微 4. 范進 5. 方 6. 方苞 7. 樊川 8.
分 9. 馮 10. 鳳 11. 鳳鳴岐 12. 風水 13. 父 14. 富

8.

1. 漢 2. 韓性 3. 漢書 4. 杭州 5. 夏 6. 下浮 7. 孝廉 8. 丁天
竺 9. 敬 10. 賢 11. 咸和 12. 開齊 13. 老人 14. 利 15. 學道 16. 學政 17.
宣 18. 弘治 19. 弘文 20. 何 21. 何榮明 22. 荷花 23. 河南 24. 紅樓夢 25.
弘治 26. 弘文 27. 弘文 28. 弘文 29. 弘文 30. 弘文 31. 弘文 32. 弘文
胡通 33. 胡大 34. 花乳 35. 花港 36. 黃 37. 黃 38. 黃 39. 黃 40. 黃
懷 41. 懷 42. 懷 43. 懷 44. 懷 45. 懷 46. 懷 47. 懷 48. 懷 49. 懷
義宗 50. 義宗 51. 義宗 52. 義宗 53. 義宗 54. 義宗 55. 義宗 56. 義宗
57. 義宗 58. 義宗 59. 義宗 60. 義宗 61. 義宗 62. 義宗 63. 義宗
64. 義宗 65. 義宗 66. 義宗 67. 義宗 68. 義宗 69. 義宗 70. 義宗
71. 義宗 72. 義宗 73. 義宗 74. 義宗 75. 義宗 76. 義宗 77. 義宗
78. 義宗 79. 義宗 80. 義宗 81. 義宗 82. 義宗 83. 義宗 84. 義宗
85. 義宗 86. 義宗 87. 義宗 88. 義宗 89. 義宗 90. 義宗 91. 義宗
92. 義宗 93. 義宗 94. 義宗 95. 義宗 96. 義宗 97. 義宗 98. 義宗
99. 義宗 100. 義宗

9.

1. 讓 2. 人參 3. 士戊 4. 仁余 5. 士干 6. 需 7. 需林 8. 需林
傳 9. 需林外史

10.

1. 蓋亮 2. 開皇 3. 康 4. 康熙 5. 甘露 6. 高 7. 高山 8. 流水 9.
高安 10. 高安 11. 高安 12. 高安 13. 高安 14. 高安 15. 高安 16. 高安
高安 17. 高安 18. 高安 19. 高安 20. 高安 21. 高安 22. 高安 23. 高安
高安 24. 高安 25. 高安 26. 高安 27. 高安 28. 高安 29. 高安 30. 高安
高安 31. 高安 32. 高安 33. 高安 34. 高安 35. 高安 36. 高安 37. 高安
高安 38. 高安 39. 高安 40. 高安 41. 高安 42. 高安 43. 高安 44. 高安
高安 45. 高安 46. 高安 47. 高安 48. 高安 49. 高安 50. 高安 51. 高安
高安 52. 高安 53. 高安 54. 高安 55. 高安 56. 高安 57. 高安 58. 高安
高安 59. 高安 60. 高安 61. 高安 62. 高安 63. 高安 64. 高安 65. 高安
高安 66. 高安 67. 高安 68. 高安 69. 高安 70. 高安 71. 高安 72. 高安
高安 73. 高安 74. 高安 75. 高安 76. 高安 77. 高安 78. 高安 79. 高安
高安 80. 高安 81. 高安 82. 高安 83. 高安 84. 高安 85. 高安 86. 高安
高安 87. 高安 88. 高安 89. 高安 90. 高安 91. 高安 92. 高安 93. 高安
高安 94. 高安 95. 高安 96. 高安 97. 高安 98. 高安 99. 高安 100. 高安

明銅文錄 11 國語 12 錢原

2.

1. 朱 2. 朱霞士 3. 朱高 4. 朱貴 5. 張 6. 明洪 7. 西 8. 早 9.
梁 10. 雷 11. 晏 12. 晏 13. 文 14. 李 15. 星 16. 史 17. 厘 18. 理 19.
麓山 20. 劉 21. 梁水 22. 然 23. 婦 24. 節 25. 劉 26. 劉基 27. 劉向 28.
劉大 29. 禮 30. 臨海 31. 靈 32. 靈 33. 靈 34. 靈 35. 靈 36. 靈 37. 靈 38. 靈 39. 靈 40. 靈 41. 靈 42. 靈 43. 靈 44. 靈 45. 靈 46. 靈 47. 靈 48. 靈 49. 靈 50. 靈 51. 靈 52. 靈 53. 靈 54. 靈 55. 靈 56. 靈 57. 靈 58. 靈 59. 靈 60. 靈 61. 靈 62. 靈 63. 靈 64. 靈 65. 靈 66. 靈 67. 靈 68. 靈 69. 靈 70. 靈 71. 靈 72. 靈 73. 靈 74. 靈 75. 靈 76. 靈 77. 靈 78. 靈 79. 靈 80. 靈 81. 靈 82. 靈 83. 靈 84. 靈 85. 靈 86. 靈 87. 靈 88. 靈 89. 靈 90. 靈 91. 靈 92. 靈 93. 靈 94. 靈 95. 靈 96. 靈 97. 靈 98. 靈 99. 靈 100. 靈

3.

1. 馬 2. 馬 3. 馬 4. 馬 5. 馬 6. 馬 7. 馬 8. 馬 9. 馬 10. 馬 11. 馬 12. 馬 13. 馬 14. 馬 15. 馬 16. 馬 17. 馬 18. 馬 19. 馬 20. 馬 21. 馬 22. 馬 23. 馬 24. 馬 25. 馬 26. 馬 27. 馬 28. 馬 29. 馬 30. 馬 31. 馬 32. 馬 33. 馬 34. 馬 35. 馬 36. 馬 37. 馬 38. 馬 39. 馬 40. 馬 41. 馬 42. 馬 43. 馬 44. 馬 45. 馬 46. 馬 47. 馬 48. 馬 49. 馬 50. 馬 51. 馬 52. 馬 53. 馬 54. 馬 55. 馬 56. 馬 57. 馬 58. 馬 59. 馬 60. 馬 61. 馬 62. 馬 63. 馬 64. 馬 65. 馬 66. 馬 67. 馬 68. 馬 69. 馬 70. 馬 71. 馬 72. 馬 73. 馬 74. 馬 75. 馬 76. 馬 77. 馬 78. 馬 79. 馬 80. 馬 81. 馬 82. 馬 83. 馬 84. 馬 85. 馬 86. 馬 87. 馬 88. 馬 89. 馬 90. 馬 91. 馬 92. 馬 93. 馬 94. 馬 95. 馬 96. 馬 97. 馬 98. 馬 99. 馬 100. 馬

4.

1. 南 2. 南 3. 南 4. 南 5. 南 6. 南 7. 南 8. 南 9. 南 10. 南 11. 南 12. 南 13. 南 14. 南 15. 南 16. 南 17. 南 18. 南 19. 南 20. 南 21. 南 22. 南 23. 南 24. 南 25. 南 26. 南 27. 南 28. 南 29. 南 30. 南 31. 南 32. 南 33. 南 34. 南 35. 南 36. 南 37. 南 38. 南 39. 南 40. 南 41. 南 42. 南 43. 南 44. 南 45. 南 46. 南 47. 南 48. 南 49. 南 50. 南 51. 南 52. 南 53. 南 54. 南 55. 南 56. 南 57. 南 58. 南 59. 南 60. 南 61. 南 62. 南 63. 南 64. 南 65. 南 66. 南 67. 南 68. 南 69. 南 70. 南 71. 南 72. 南 73. 南 74. 南 75. 南 76. 南 77. 南 78. 南 79. 南 80. 南 81. 南 82. 南 83. 南 84. 南 85. 南 86. 南 87. 南 88. 南 89. 南 90. 南 91. 南 92. 南 93. 南 94. 南 95. 南 96. 南 97. 南 98. 南 99. 南 100. 南

5.

1. 八 2. 八 3. 八 4. 八 5. 八 6. 八 7. 八 8. 八 9. 八 10. 八 11. 八 12. 八 13. 八 14. 八 15. 八 16. 八 17. 八 18. 八 19. 八 20. 八 21. 八 22. 八 23. 八 24. 八 25. 八 26. 八 27. 八 28. 八 29. 八 30. 八 31. 八 32. 八 33. 八 34. 八 35. 八 36. 八 37. 八 38. 八 39. 八 40. 八 41. 八 42. 八 43. 八 44. 八 45. 八 46. 八 47. 八 48. 八 49. 八 50. 八 51. 八 52. 八 53. 八 54. 八 55. 八 56. 八 57. 八 58. 八 59. 八 60. 八 61. 八 62. 八 63. 八 64. 八 65. 八 66. 八 67. 八 68. 八 69. 八 70. 八 71. 八 72. 八 73. 八 74. 八 75. 八 76. 八 77. 八 78. 八 79. 八 80. 八 81. 八 82. 八 83. 八 84. 八 85. 八 86. 八 87. 八 88. 八 89. 八 90. 八 91. 八 92. 八 93. 八 94. 八 95. 八 96. 八 97. 八 98. 八 99. 八 100. 八

6.

1. 三 2. 三 3. 三 4. 三 5. 三 6. 三 7. 三 8. 三 9. 三 10. 三 11. 三 12. 三 13. 三 14. 三 15. 三 16. 三 17. 三 18. 三 19. 三 20. 三 21. 三 22. 三 23. 三 24. 三 25. 三 26. 三 27. 三 28. 三 29. 三 30. 三 31. 三 32. 三 33. 三 34. 三 35. 三 36. 三 37. 三 38. 三 39. 三 40. 三 41. 三 42. 三 43. 三 44. 三 45. 三 46. 三 47. 三 48. 三 49. 三 50. 三 51. 三 52. 三 53. 三 54. 三 55. 三 56. 三 57. 三 58. 三 59. 三 60. 三 61. 三 62. 三 63. 三 64. 三 65. 三 66. 三 67. 三 68. 三 69. 三 70. 三 71. 三 72. 三 73. 三 74. 三 75. 三 76. 三 77. 三 78. 三 79. 三 80. 三 81. 三 82. 三 83. 三 84. 三 85. 三 86. 三 87. 三 88. 三 89. 三 90. 三 91. 三 92. 三 93. 三 94. 三 95. 三 96. 三 97. 三 98. 三 99. 三 100. 三

7.

1. 戰 2. 戰 3. 戰 4. 戰 5. 戰 6. 戰 7. 戰 8. 戰 9. 戰 10. 戰 11. 戰 12. 戰 13. 戰 14. 戰 15. 戰 16. 戰 17. 戰 18. 戰 19. 戰 20. 戰 21. 戰 22. 戰 23. 戰 24. 戰 25. 戰 26. 戰 27. 戰 28. 戰 29. 戰 30. 戰 31. 戰 32. 戰 33. 戰 34. 戰 35. 戰 36. 戰 37. 戰 38. 戰 39. 戰 40. 戰 41. 戰 42. 戰 43. 戰 44. 戰 45. 戰 46. 戰 47. 戰 48. 戰 49. 戰 50. 戰 51. 戰 52. 戰 53. 戰 54. 戰 55. 戰 56. 戰 57. 戰 58. 戰 59. 戰 60. 戰 61. 戰 62. 戰 63. 戰 64. 戰 65. 戰 66. 戰 67. 戰 68. 戰 69. 戰 70. 戰 71. 戰 72. 戰 73. 戰 74. 戰 75. 戰 76. 戰 77. 戰 78. 戰 79. 戰 80. 戰 81. 戰 82. 戰 83. 戰 84. 戰 85. 戰 86. 戰 87. 戰 88. 戰 89. 戰 90. 戰 91. 戰 92. 戰 93. 戰 94. 戰 95. 戰 96. 戰 97. 戰 98. 戰 99. 戰 100. 戰

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Avant-propos</i>	5—6
<i>Introduction</i>	7—10
PARTIE I. — <i>Le Roman et son auteur.</i>	
I. Biographie de l'auteur	11—17
II. Jugements des écrivains chinois sur le Roman des Lettrés	17—23
III. Notice bibliographique	23—27
IV. La pensée de l'auteur	27—35
V. Résumé du roman	35—69
PARTIE II. — <i>Quelques personnages.</i>	
Chapitre I ^{er} . <i>Wang Mien</i> (l'homme exemplaire)....	70—85
Chapitre II. <i>Tcheou Tsin et Fan Tsin</i> (les lettrés à la mode)	86—101
Chapitre III. <i>K'ouang Kiong et Nieou P'ou</i> (les let- trés aventuriers)	101—115
Chapitre IV. <i>Tou Yi</i> ou la générosité, <i>Yu Yu-tō</i> ou la bonté	115—136
Chapitre V. <i>Hou Tchen et Yen Ta-wei</i> (l'avarice)...	136—145
PARTIE III. — <i>Pages choisies.</i>	
I. Le chef de village <i>Hia</i>	146—153
II. Le boucher <i>Hou</i>	153—163
III. Une anecdote sur le deuil	163—165
IV. Scène d'avarice	165—167
V. <i>Ma Tsin</i> en promenade au <i>Si-hou</i>	167—174
VI. Le mariage de <i>Pao T'ing-si</i>	174—180
VII. Fidélité conjugale de la femme	180—184
VIII. <i>Ki Hia-nien</i>	184—189
Ouvrages consultés	191—195
Index des mots chinois	196—202
Table des matières	207

